

56e année, No 28

Montréal, 2 décembre 1944

PER
S-400
E.A. 2

A.C.

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



Le lieu le plus sûr

POUR LE LINGE

Les coffres "Honderich" offrent la meilleure protection contre la poussière et les mites. Le cadeau parfait pour la femme qui a besoin d'un coffre sûr et spacieux pour serrer ses précieux lainages, ou pour la future mariée qui prépare son trousseau. Vendus dans tout le Dominion dans les principaux magasins de meubles et à rayons.



8840—COFFRE DE NOYER "GARDIEN", plaqué acajou à l'intérieur et traité avec une substance chimique qui est un des meilleurs répulsifs que l'on connaisse contre les mites. Construction à l'épreuve de la poussière. 42 pouces de longueur. Assurance contre les mites.

486—COFFRE DE NOYER "RED SEAL", doublé de cèdre rouge aromatique du Tennessee. Construction à l'épreuve de la poussière. 48 pouces de longueur. Assurance contre les mites.

THE
HONDERICH FURNITURE COMPANY LIMITED
MILVERTON ONTARIO

LES SOUS-VÊTEMENTS DES PETITS

IL Y AURA dans les magasins canadiens suffisamment de sous-vêtements d'enfants pour répondre à la demande raisonnable du public. Malheureusement, certaines mères trop prévoyantes, voulant assurer le maximum de confort à leurs enfants, achètent plus que le nécessaire et d'autres en souffrent.

Avec la rareté de la main-d'œuvre et le nombre restreint de machines disponibles pour la fabrication de ces articles, les manufacturiers peuvent difficilement suffire aux exigences du public dans de telles conditions.

Les mères savent ce dont leurs enfants ont besoin pour l'hiver qui s'en vient. Si un ou deux sous-vêtements peuvent suffire, il serait injuste d'en acheter davantage. Rappelez-vous que des milliers de mères de famille qui désirent aussi le confort de leurs petits auront besoin de ces mêmes articles.

Vous vous direz peut-être qu'un sous-vêtement ne peut suffire et qu'il y a le problème du lavage à considérer. Peut-être avez-vous relégué au grenier des sous-vêtements du papa ou du plus vieux de la famille. Pourquoi ne pas suivre le conseil que nous donnent les directrices des centres de couture de la Section des Consommateurs, à la Commission des Prix et du Commerce? ... Il est facile, disent-elles, de faire un sous-vêtement d'enfant avec un autre plus grand. Deux combinaisons d'hommes, même rapiécées ou déchirées vous donneront suffisamment de matériel pour trois camisoles d'enfant.

On rapporte le cas d'une mère qui avait mis de côté depuis quelques années, quatre sous-vêtements épais qui ne pouvaient plus servir. Lorsque la rareté des sous-vêtements d'enfants se fit sentir, elle retrouva les siens et les convertit en petites combinaisons pour son fils âgé de trois ans. Même si les sous-vêtements des grands sont rapiécés, il y a sûrement moyen de trouver encore de très bons morceaux et de les utiliser intelligemment.

Une autre mère a confectionné de jolies petites culottes d'enfant dans une paire de siennes trop usées pour elle.

Une autre a fabriqué deux paires de petites culottes dans un gros chandail de laine blanc autrefois porté par son mari. Pour les enjoliver, elle a simplement croché quelques points de couleur dans le bas.

Une dame, désirant offrir quelque chose à une jeune mère, apporta au centre de couture une paire de chaussons de laine blancs foulés par le lavage. Avec l'aide de l'instructeur, elle les transforma en l'une de ces épaisses couches de laine qui remplacent aujourd'hui les anciennes petites culottes de caoutchouc.

Les centres de couture du Service des Consommateurs nous disent aussi qu'il est facile d'utiliser de vieux draps pour en faire des couches de bébé. Il suffit d'enlever les ourlets pour ne pas irriter la peau du petit.

Nombres de femmes ont confectionné des robes de nuit et des pyjamas d'enfants avec des robes de maison, des pyjamas d'hommes ou de femmes ou avec des restes de flanellette tirés du sac à retailles.

Des centaines de petits bas et chaussettes ont été tricotés avec la bonne laine obtenue de vieux chaussons et chandails.

Notre Couverture

Pendant trop longtemps, chez nous, il a été de « bon ton » de sous-estimer, injustement du reste, l'élément pittoresque de notre architecture rurale canadienne. Quand on ne donnait pas dans l'architecture dite « ultra-moderne » — pour dire qu'on faisait comme les autres — on imitait servilement les traditions étrangères, toujours parce qu'on croyait faire « plus chic ». C'est ainsi que chacun rêvait d'un chalet suisse, d'une isba russe, d'un cottage anglais, d'un « lodge » écossais ou d'un mas provençal. Rarement venait à quelqu'un l'idée de se construire tout simplement une gentille maison de campagne, à la canadienne, avec son comble et ses lucarnes, si charmante et à la fois si confortable, aux perspectives simples et robustes nous rappelant l'héroïque époque de la colonisation française. Mais, heureusement, il semble bien qu'aujourd'hui, on en soit revenu du snobisme impersonnel. On s'aperçoit que l'architecture rurale canadienne offre d'intéressantes possibilités. Tant de ces vieilles maisons de pierre ne demandent qu'à être améliorées et légèrement transformées pour accueillir d'heureux et conscients propriétaires. Non seulement la mode, aujourd'hui, consiste à rafraîchir ces charmantes reliques, elle recommande même, dans son nouveau décret, d'en construire de semblables selon les données architecturales des temps jadis. Si, d'aventure, vous montez en automobile dans les Laurentides en quittant Montréal, vous pourrez constater « de visu » deux exemples frappants de cet art renouvelé : d'abord entre Ste-Rose et Ste-Thérèse, sur l'ancien chemin où l'on vient tout juste de terminer un bijou du genre, et plus au nord, à Ste-Agathe, au bord du lac où le passant s'émerveille d'une si ingénieuse transformation. Photo F. T. Shaw, chef de la succursale montréalaise de l'International Harvester Company Limited.

L'Utile avant l'Agréable

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique:
HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR
Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAoust
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT CANADA SEULEMENT

Un an \$3.50
Six mois 2.00

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

L'ESPRIT de Noël est dans l'air, un esprit plus joyeux
que celui des années passées, bien que l'espérance de
"la paix pour Noël 1944" s'envole de plus en plus.
Les victoires de la bataille de France avaient fait naître
un optimisme dont il nous faut déchanter; les Allemands
résistent avec une énergie farouche et qui nous semble
irraisonnable, tant nous sommes certains de la victoire
ultime, à l'envahissement de "leur sol sacré".

Les humains éprouvent toujours un plaisir extrême à
la coïncidence des événements, et la paix à Noël, fête
de l'espoir et de la joie, aurait présenté un élément d'en-
chantement. Malgré notre regret, nous sommes tout de
même loin des jours sombres de décembre 1940, avec le
terrible bombardement de l'Angleterre et l'affreux silence
qui suivit la chute de la France. Le Noël de 1941 fut le
plus triste, il me semble, de tous les Noëls de la guerre. Une
pluie froide, monotone, un ciel gris et bas... les Alle-
mands vainqueurs en Russie, en Europe, en Afrique; en
Orient les Japonais entrant en marche triomphale et san-
glante et faisant à Hong-Kong des centaines de prison-
niers canadiens; sur le front domestique, l'établissement
des contrôles de prix, de salaires et des restrictions, tout
concourait à créer une atmosphère d'appréhension et de
lourde inquiétude.

Cette année la joie particulière à la période des Fêtes
est revenue et l'esprit est tourné vers les étrennes, les
emplettes et la gaieté des copieux repas de famille. La
Commission des Prix n'est plus le croquemitaine de 1941-
1942 et si, entrant dans l'essence même de la fête de
Noël, les Canadiens y mettent de la bonne volonté en
achetant raisonnablement et en tenant compte des rare-
tés, nous ne nous sentirons pas trop affectés par la cin-
quième année de guerre.

Nous savons maintenant que les denrées importées
n'arrivent pas toutes seules sur les tablettes des magasins,
mais il est difficile de mesurer l'importance des transac-
tions requises pour assurer aux Canadiens... du poivre
par exemple.

Depuis juin dernier, les administrateurs de la Com-
mission "magasin" dans les entrepôts du monde entier
pour procurer aux Canadiennes les ingrédients nécessaires
à la cuisine "des fêtes". Grâce à la valeur de notre marine
marchande et de la marine canadienne, au courage de
nos marins qui ont chassé les sous-marins, ouvert les
routes maritimes, les navires apportant les marchandises
des pays lointains arriveront à bon port, cette année.
D'Australie nous arrivent les raisins, le clou a été acheté
à Zanzibar, la cannelle à Ceylan et la muscade nous vient
des Indes Occidentales. Le Mexique, l'Espagne et le Por-
tugal fournissent les différentes sortes de noix. La mé-
nagère n'a-t-elle pas de quoi alimenter son imagination
en mesurant toutes ces bonnes choses dont l'arome par-
fumera la cuisine pour plusieurs jours? Il faudra cepen-
dant y aller prudemment en mesurant les tasses de sucre.
Le sucre est rare dans le monde entier et le Canada reçoit
sa part tirée d'un "pool" qui alimente les Etats-Unis,
la Grande-Bretagne et notre pays. Quant au beurre, nous
devrions le garder pour la table et le remplacer autant
que possible par les graisses végétales, car la ration sera
encore diminuée au commencement de décembre... la
plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle
a et la Commission des Prix ne peut donner aux Canadiens
que le beurre que le Canada produit.

Nous voilà donc certains que chaque famille pourra
goûter au succulent gâteau aux fruits, au délicieux plum

pudding que les mamans canadiennes réussissent à qui
mieux mieux. Des mesures ont été prises afin qu'il y ait
dans tout le Canada une distribution égale des dindes
et dindons qui sont la pièce de résistance des festins de
fin d'année; le prix de ces savoureuses volailles a aussi
été plafonné.

Les enfants recevront cette année, des jouets de
meilleure qualité et le choix sera plus grand, mais le
prix doit être le même que celui de 1941. Malgré l'abo-
lition des restrictions sur le métal, nous ne verrons pas
beaucoup plus de jouets métalliques, excepté ceux qui
nous viendront des Etats-Unis. Apparemment, il se passera
plusieurs mois avant que l'industrie canadienne des jouets
puisse prendre avantage de la liberté qui lui est donnée
d'employer le métal dans la fabrication des jouets, la
main-d'œuvre est rare et la matière première aussi, mais
plusieurs articles, fabriqués autrefois avec du métal ont
été faits avec du plastique et du bois. On s'est aussi
servi du carton durci pour une quantité de petits jouets.

La levée des restrictions sur l'échange permettra
l'importation de plusieurs genres de jeux, fabriqués aux
Etats-Unis et que nous ne voyions pas depuis plusieurs
années. Nous trouverons une certaine quantité de carrosses
de poupée ainsi que des petites voitures avec des roues
en métal... mais il est certain que les petits garçons
devront attendre à l'an prochain pour recevoir de belles
locomotives électriques ou des wagons métalliques aux
brillantes couleurs. De toutes façons, les petits enfants
pourront recevoir, s'ils sont bien sages (ne les trouvons-
nous pas toujours sages, quand il s'agit de leur acheter
des étrennes) assez de belles choses pour les émerveiller.

Un bon conseil aux parents et grand-parents: "Ne
donnez pas de vêtements, comme étrennes aux enfants
et aux tout-petits, à moins qu'ils en aient un réel besoin.
Notre production de vêtements d'enfants est juste suffi-
sante et ce n'est qu'en achetant le strict nécessaire que
tous les enfants du Canada pourront avoir l'essentiel.

Un coup d'œil dans les magasins nous donnent des
centaines d'idées pour les étrennes des grandes personnes,
mais c'est le temps plus que jamais d'ajouter un peu de
réflexion à ces idées avant d'acheter. Donnons quelque
chose qui sera vraiment utile en même temps qu'agréable
à la personne qui le recevra. Si nous donnons un vêtement,
robe de chambre, chandail, blouse, sous-vêtements, gants,
mitaines, bas, etc., assurons-nous du point, de la grandeur
et n'achetez pas un 14 ans quand la personne porte un
20 ans sous le prétexte que les couleurs du 14 ans sont
plus jolies. Ce n'est plus une mince affaire d'échanger
les marchandises et c'est une perte de temps pour tout
le monde.

Il nous reste quelques semaines pour jouir par anti-
cipation de l'allégresse des Fêtes, et elles seront joyeuses
plus par l'esprit que nous y apporterons que par l'argent
que nous dépenserons. Nous sommes certains que la guerre
se terminera en 1945, mais nous ne sommes pas trop
rassurés sur les conséquences de la fin de la guerre dans
notre vie économique. La meilleure façon d'éviter les dés-
astres financiers est d'acheter avec prudence. Les hom-
mes de "bonne volonté" (et comme toujours ce terme
embrasse la femme) résisteront au désir de jeter l'argent
aux quatre vents et n'oublieront pas que sur le front do-
mestique la bataille contre l'inflation n'est pas encore
gagnée.

ALBERTE SENEAL



Ci-dessous, Mme G. Panet-Raymond, présidente du Comité de publicité et collaboratrice de première heure qui voit en outre au courrier de l'émission: "Radio-Parents". Photo Le Samedi.



UNE VISITE À RADIO PARENTS

Par Lucille Desparois

IL Y A QUATRE ANS, naissait à Montréal, une école extraordinaire... en ce sens qu'elle n'avait pas pour but d'éduquer les enfants... oh non! mais au contraire: les parents. Les parents, me direz-vous, n'ont pas besoin d'école! Pardon, les parents ont besoin d'orientation pour élever leurs enfants d'excellente façon, puisqu'ils ont en mains l'avenir de notre race canadienne-française.

En 1940, un groupe de pères et mères de famille ayant d'eux-mêmes compris cette nécessité décidèrent de créer "l'école des parents du Québec", afin de conseiller et aider d'autres parents dans leur rôle difficile d'éducateurs.

Pour mener à bonne fin son programme, cette association donna de nombreuses conférences sur la nature physique et psychique de l'enfant, soulevant ainsi un intérêt intense devant le public. C'est alors que l'école des Parents du Québec utilisa l'an dernier la radio pour atteindre un plus grand auditoire; ses programmes radiophoniques obtinrent un magnifique succès.

Marcelle Barthe, réalisatrice de cet intéressant programme, m'ayant invitée dernièrement à rencontrer le bureau de direction de l'Ecole des Parents du Québec, je me rendis avec plaisir à Radio-Canada.

Je fis alors la connaissance de Mmes René-D. Vallerand, vice-présidente de cette école, Jean Panet-Raymond, présidente du comité de publicité, Michel Chartrand, présidente du comité des équipes, ainsi que MM. René-D. Vallerand, trésorier, Gérard Lortie, secrétaire, Roland Vinette, psychologue et madame Françoise Loranger-Simard, rédactrice des textes radiophoniques.

Ce fut pour moi un grand plaisir de féliciter les directeurs de cette association pour le succès remporté jusqu'ici par leurs activités. Curieuse de nature,

je demandai si ce programme radiophonique se prolongerait cette saison-ci.

— Certainement mademoiselle, me répondit madame Vallerand, les magnifiques résultats remportés jusqu'à maintenant ont amené la société Radio-Canada à nous accorder cette année, deux émissions par semaine: l'une, le mardi, de 2 h. à 2 h. 15 P.M., l'autre, le vendredi, de 10 h. 15 à 10 h. 45 P.M.

— En quoi consiste votre programme du mardi?

— Cette émission est réservée au courrier de "Radio-Parents", c'est-à-dire que nous répondons aux lettres que nous avons reçues de la part des parents soucieux de se renseigner sur l'éducation de leurs enfants. Nous répondons également aux questions posées par les équipes qui se sont formées pour écouter les émissions du vendredi soir. La lecture du courrier se fait par madame Panet-Raymond, dont la collaboration nous est si précieuse et je prépare le texte avec le concours des spécialistes de l'Institut de Psychologie et autres, selon le cas.

— Et maintenant, voulez-vous me dire un mot de votre émission du vendredi soir?

— A ce propos, continue madame Vallerand, il convient de féliciter hautement la société Radio-Canada pour nous avoir accordé cette période du soir; de cette façon, nous avons aux écoutes les pères de familles.

— Il est de toute utilité, en effet, si l'on veut mener à bonne fin l'éducation et l'orientation de nos enfants, d'intéresser non seulement la mère, mais aussi le père qui a autorité dans son foyer.

— Le programme du vendredi soir est divisé en deux parties. La première comprend un sketch de quinze minutes, au cours duquel on développe un problème d'éducation soumis par nos correspondants. Madame Loranger-Simard dramatise ce problème sous forme de sketch. Quant à la seconde partie, elle comprend des commentaires concernant un problème d'éducation soumis par les parents et dont la solution est suggérée par un spécialiste qui, selon le cas, peut être un instituteur, un médecin ou un prêtre. Cette discussion est di-

rigée par un psychologue éclairé en la personne de monsieur Roland Vinette.

— Monsieur Vinette n'est-il pas professeur à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal?

— En effet, et je dois vous dire qu'il nous rend d'énormes services, autant par ses conseils judicieux que par son esprit éclairé.

— Nul doute qu'avec de si précieux collaborateurs, vos émissions sont d'un intérêt indiscutable.

A ce moment, madame Chartrand, présidente du comité des équipes, s'avança vers moi. Je saisis cette occasion pour lui demander des renseignements sur son travail à l'école des parents.

— Nous avons abandonné, cette année, la formule des cours conférences pour former un système d'équipes qui travaille en étroite collaboration avec Radio-Canada. Les émissions radiophoniques sont écoutées à domicile, entre parents et amis, avec l'aide de spécialistes qui viennent ensuite devant le public, répondre aux questions des parents auditeurs. Les problèmes sont exposés, tantôt au prêtre, au médecin, ou à un instituteur, selon le cas, par l'intermédiaire d'un chef d'équipe.

— L'idée est excellente, madame Chartrand, mais que faites-vous des parents qui demeurent à la campagne?

— On ne les oublie pas... nous les invitons cordialement à nous écrire aux soins de Radio-Canada, 1231, rue Ste-Catherine ouest, Montréal, pour nous communiquer leurs problèmes.

Il ne me restait plus qu'à remercier chaque membre de l'association de l'école des parents pour le beau travail accompli jusqu'à maintenant dans le domaine de l'orientation de notre jeunesse et à leur souhaiter bonne chance pour l'avenir.

Comme je me levais pour prendre congé de mes charmants hôtes, madame Vallerand me confia combien elle appréciait la collaboration de chacun des membres du conseil d'administration de l'école des parents. Je ne saurais oublier Marcelle Barthe, la réalisatrice de nos émissions, qui se dévoue sans compter pour le succès de nos programmes.

En quittant madame Vallerand, je formulai le vœu que toutes les Canadiennes soient animées de son esprit civique, ce qui nous permettrait plus tard de voir les nôtres réussir dans tous les domaines, parce qu'ils auraient été bien dirigés dans leur prime jeunesse.



Photo du haut, à gauche, Mme René-D. Vallerand, vice-présidente de l'"Ecole des parents du Québec"; M. Gérard Lortie, secrétaire; Mme Michel Chartrand, présidente du Comité des équipes; Mme Jean Panet-Raymond, présidente du Comité de publicité et M. René-D. Vallerand, trésorier. — Ci-contre, de g. à d., Robert Gadouas, Muriel Guilbault, Abiert Duquesne et Marthe Thierry, quelques-uns des principaux interprètes de "Radio-Parents". Photos Le Samedi.

S'INSTRUIRE EN S'AMUSANT

ON NE DEVIENT PAS PÉDAGOGUE, on naît pédagogue, déclarait à Montréal, au cours d'une conférence qu'il donnait il y a quelques années, le célèbre professeur Jean Jean. Cela suppose donc que, dans une large mesure, il faut avoir le don inné de la psychologie pour bien s'acquitter de cette importante et délicate mission qu'est l'instruction et l'éducation des petits.

Il est bien évident que chacun des élèves qui composent une classe a son individualité propre, ses réactions cérébrales distinctives, son inaltérable personnalité. Tout cela, cependant, n'empêche que chaque groupement de jeunes élèves qui composent cette classe soulève dans son ensemble des problèmes dont les caractéristiques mentales sont identiques, connues, cataloguées et, partant, prévisibles. C'est pourquoi, le succès ou l'échec, de cette classe dépendra largement du sens psychologique du maître.

Mais, pour que ce même maître qui est pourvu des compétences requises puisse obtenir le maximum de résultats, cela suppose également que le programme des matières à enseigner soit conçu et organisé de telle façon que l'enfant ne voit pas dans la classe une ennuyeuse prison. Faire de la classe un endroit où l'élève est content d'y retrouver ses petits camarades, un endroit où il apprend des choses sans avoir nécessairement l'impression qu'on y est contraint par une discipline rigide, voilà une tâche beaucoup plus compliquée qu'on ne croit.

C'est un fait que notre école primaire il y a vingt-cinq ans avait trop l'air d'un moule qui atrophiait souvent la jeune personnalité quand il n'étouffait pas l'esprit d'initiative. Heureusement, on a su, depuis, rectifier certaines de ces erreurs, corriger certains de ces défauts, en un mot: il

semble qu'on a de plus en plus tendance à aérer, pour ainsi dire, l'enseignement destiné aux petits.

Comme l'attestent éloquentement les quelques photos de ce reportage, il arrive quelquefois que dans certains centres éloignés, on sache aller de l'avant dans le domaine de la pédagogie. C'est avec le moins de prétention du monde que dans une école de campagne, près de Nanaimo, en Colombie Britannique, on a mis à l'essai quelques principes nouveaux de pédagogie dans l'intention évidente de faire de l'école l'endroit de prédilection où désirent vivre les enfants de cette région. D'abord, on remarquera, ci-contre, à droite, photo du haut, que le cinéma éducatif y est à l'honneur. Fait à noter, les séances de cinéma ont lieu dans le gymnase de l'école, ce qui démontre que le sport d'intérieur y est pratiqué sur une échelle méthodique.

On apprend le dessin aux enfants avec l'intention de développer chez eux le sens des perspectives et le discernement des couleurs. Aussi, on a jugé bon que, s'il est opportun de développer le sens visuel, il est également opportun de développer le sens auditif. C'est ainsi que dans la classe de chant — fait à noter en passant — on fait faire aux élèves des exercices éducatifs afin de développer chez eux le sens du rythme.

De même qu'on sait utiliser le cinéma pour des fins éducatives, on sait aussi tirer parti du phonographe pour l'éducation du goût musical. Enfin on habitue les enfants à paraître devant le micro en leur faisant interpréter des sketches, toujours dans une intention pédagogique.

Comme on le voit, les moyens d'agrémenter l'enseignement ne manquent pas et on nous affirme que, grâce à ces divers procédés, les résultats en sont accrus. L'exemple, sans doute, serait bon à imiter.



Les autorités d'une école de campagne près de Nanaimo, en Colombie Britannique, ont décidé de rendre l'instruction plus agréable en adoptant des méthodes pédagogiques nouvelles. Le cinéma, le phonographe et même la radio, trois médiums aux possibilités étendues, y sont mis au service d'un enseignement qui vise à instruire dans une atmosphère dégagée de la légendaire et rigide discipline.

Photos O.N.F.

MALDO



Assise devant le grand bureau qui avait été celui de son père, Clotilde, la plume à la main, compulsait gravement les chiffres de son livre de compte. C'était un des soins réguliers et invariables auxquels elle consacrait quotidiennement ses matinées et elle y apportait l'attention régulière et sûre qu'elle mettait en toute chose. Il n'y avait ni tache ni rature, et les chiffres se succédaient irréprochablement moulés. Elle accomplissait cette besogne comme toute autre, sans ennui, parce qu'il fallait le faire et qu'elle ne concevait pas qu'il pût en être autrement. Depuis quatre ans que sa mère avait suivi de si près son père dans la tombe, elle avait ainsi assumé très simplement et sans fléchir toutes les lourdes charges de maîtresse de maison et de chef de famille; elle s'acquittait de sa tâche avec un courage calme, paisible et sûr, sans tristesse et sans découragement, ne voulant pas qu'une étrangère s'assît à son foyer entre elle et sa jeune sœur Thérèse.

Tout à coup, à sa grande surprise, Clotilde s'aperçut qu'elle était en train de rêver sur son cahier et qu'au lieu d'additionner, sa plume avait tracé sur le papier blanc une sorte de petit gribouillage fantaisiste. Elle rougit toute seule comme une écolière prise en faute, déposa son porte-plume sur l'encrier, saisit son canif et gratta soigneusement jusqu'à ce qu'il n'y eût plus trace de sa distraction. Alors elle reprit la plume et se replongea dans ses calculs...

Elle allait terminer une longue addition quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas. Malgré elle, elle tressaillit, perdit le fil... Tout serait à recommencer... Elle se retourna avec un geste d'impatience, mais un sourire de tendresse vint illuminer d'une clarté douce son paisible visage quand elle aperçut, debout, dans l'embrasure de la porte, la gracieuse silhouette de Thérèse: un chapeau de feutre rouge planté à la diable sur ses cheveux noirs, un tablier à carreaux noué à la taille, un panier d'osier au bras, elle disputait en riant le bas de ses jupes à son caniche Nello, qui gambadait en tâchant de les mordiller pour l'entraîner plus vite au jardin. Et le contraste était frappant entre les deux sœurs: la jeune fille brune et rose, éclatante dans la jeunesse et la fraîcheur de ses dix-huit ans, pareille à la fée friponne, alerte et mutine du jardin printanier; et l'autre, Clotilde, paraissant presque plus âgée que ses vingt-cinq ans, assise au milieu de ses papiers, le visage pensif, les traits fins, le teint blanc, les cheveux blond cendré et les yeux gris; dans toute l'attitude, quelque chose de très doux et d'un peu alangui. Il y avait pourtant une ressemblance entre les deux jeunes filles: la tendresse profonde et parfaite qui se lisait dans leurs yeux, tandis qu'elles se regardaient, Clotilde, le doigt levé en l'air comme pour gronder, et Thérèse, immobile dans la porte, avec une moue confuse d'enfant effaré et souriant:

— Oh! Clotilde, je t'ai dérangée!

La sœur aînée sourit aussi et hocha la tête:

— Epouvantablement. Pour te punir, viens m'embrasser. Tu vas au jardin? —

Déjà Thérèse avait les bras passés autour du cou de sa sœur et la serrait à l'étouffer, oublieuse des jappements de Nello. Oui, elle allait faire un tour au jardin, tailler quelques rosiers et se donner l'illusion d'être une jardinière très entendue. Elle rapporterait de pleines brassées de fleurs pour égayer la salle à manger et le petit salon.

— Comme ça, quand M. Paul viendra, tout sera en fête pour le recevoir.

Une petite ombre passa sur le visage de Clotilde, mais elle répondit simplement:

— Tu tiens donc bien, chérie, à ce que nous l'éblouissions?

Thérèse baissa les yeux comme si elle ne voulait pas qu'on y vit quelque chose — émotion ou malice?

— Je crois que c'est déjà fait.

On eût dit que le sourire de Clotilde était devenu plus contraint et il y avait au coin de sa lèvre comme un tremblement imperceptible. Maintenant, c'était elle dont les paupières étaient baissées, et Thérèse tout à coup, sachant qu'elle n'était pas vue, la regardait aussi avec une expression changée, indéfinissablement joyeuse et émue.

Il y eut un moment de silence. Un éclair passa dans les yeux de Thérèse et elle ouvrit la bouche pour parler; mais elle se ravisa, donna une petite tape à Nello, puis, secouant la tête, demanda:

— Tu n'as pas oublié, Clotilde, que c'est tout à l'heure qu'il doit venir te parler?

Clotilde dit de sa voix limpide:

— Non, chérie, je n'ai pas oublié.

Et son regard lumineux et droit alla caresser sa sœur.

— Est-ce que tu ne te fais pas plus belle en son honneur?

— A quoi bon? dit Clotilde.

Et comme si elle se reprochait d'avoir mis un peu de sécheresse dans sa réponse, elle ajouta:

— Ne suis-je pas comme tous les jours? Je n'ai jamais fait toilette pour le recevoir.

Peut-être n'était-ce pas tout à fait exact. Il y a un mois encore, quand M. Paul devait venir, Clotilde mettait une fleur dans ses cheveux ou ajoutait une dentelle à son corsage. Mais depuis un mois, elle ne le faisait plus. Sans doute elle avait oublié.

Maintenant, Clotilde s'était retournée, et elle était très absorbée, le nez sur son papier noirci; aussi dit-elle sans relever la tête:

— Adieu donc, chérie, il me faut finir avant qu'il arrive. A tout à l'heure.

En deux bonds, Thérèse était à la porte. Brusquement, elle s'arrêta avant de sortir et de nouveau elle hésita si elle parlerait. Mais non,

Par André LITCHTENBERGER

il valait mieux se taire ; elle envoya d'une main un baiser au dos de sa sœur et appelant Nello qui bondissait jusqu'à son épaule, elle s'élança avec lui au jardin.

Cependant Clotilde s'était remise à aligner ses chiffres : Poulet... bougies... pétrole. Qu'avait-elle donc aujourd'hui ? Voilà trois fois qu'elle recommençait la même addition pour arriver à un total différent. On eût dit que les chiffres dansaient. Elle avait beau s'appliquer, tout s'embrrouillait ; en vain elle tendait davantage son esprit. C'était comme si toutes sortes de choses venaient grouiller entre elle et son papier.

A la fin, découragée, Clotilde repoussa son cahier et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Décidément, il n'y avait pas moyen. Quoi qu'elle fit, elle n'arriverait à rien de bon. Ce n'était pas la peine de s'entêter. Elle avait sans doute un peu de migraine. Bah ! pourquoi s'épargner ? la vérité était qu'elle était énervée et qu'elle se gronda. Eh quoi ! était-ce là la joie et la douce émotion qu'elle aurait dû ressentir le jour où le bonheur de sa sœur allait se décider ?

Malgré elle, la poitrine de Clotilde se souleva dans un grand soupir. Elle essuya son porte-plume, ferma son cahier et le replaça dans le tiroir, dont elle tourna la clef. Après tout, c'était une grande journée. Elle pouvait bien se donner vacance. Quand la chose serait faite, quand on n'aurait plus devant soi cette perspective troublante, il serait plus facile de se remettre à la besogne et de chasser les papillons noirs. Tout à l'heure, il faudrait être bien maître de soi ; cela importait encore plus que les comptes du ménage, puisqu'il s'agissait de choses si graves. Et Clotilde, tournée vers la fenêtre, mais regardant ce qui s'agitait en elle-même, se mit à se rappeler les choses qui s'étaient passées et à prévoir celles qui allaient venir.

Hier soir, avant d'aller se coucher, Thérèse, rougissante et embarrassée, s'était penchée sur son épaule et elle lui avait murmuré à l'oreille : « Demain matin, chérie, M. Paul viendra te voir ; il te parlera de choses très sérieuses et je te supplie de dire oui à ce qu'il te demandera. » Alors Clotilde

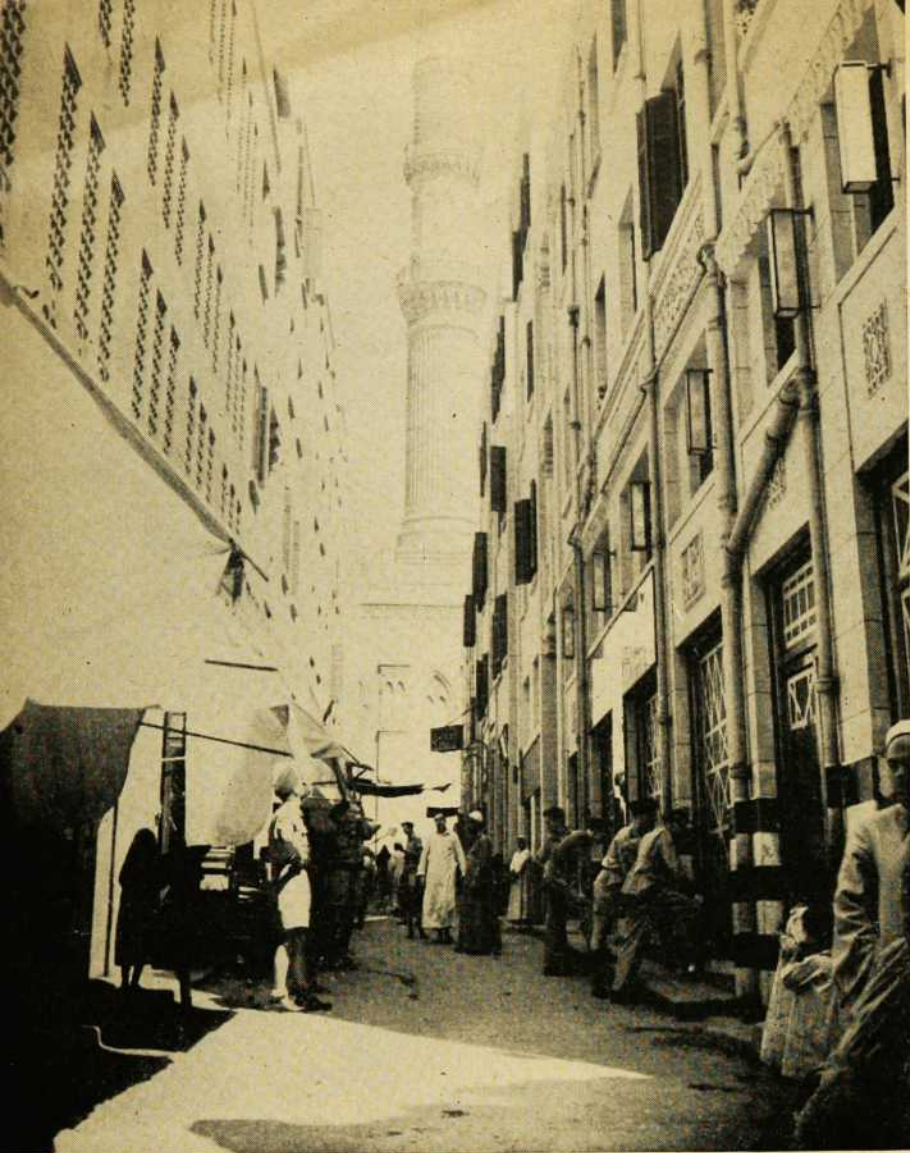
avait regardé sa petite sœur bien en face et elle avait bien compris ce que ses paroles voulaient dire ; et sans que rien ne trahit sur sa figure, elle avait répondu : « Je dirai ce que tu voudras », et elle lui avait rendu son baiser encore plus tendrement que de coutume. Seulement, elle n'avait presque pas fermé l'œil de la nuit, et, ce matin, elle se sentait brisée et épuisée comme après une très grande fatigue.

Et de se sentir ainsi, elle s'indignait contre elle-même. Hé quoi ! ne savait-elle pas mieux réagir contre un malaise absurde au moment où sa sœur allait être demandée en mariage par l'homme que Clotilde elle-même jugeait préférable et supérieur à tout autre, où, par conséquent, son avenir serait assuré par la plus désirable des unions ? Clotilde se jugea sévèrement et résolut de regarder au fond d'elle-même : n'y avait-il pas quelque obscure jalousie, quelque égoïste amertume de voir sa jeune sœur se marier, tandis qu'elle-même restait vieille fille ? Loyalement elle examina son cœur et se rendit la justice qu'elle n'était point jalouse. Non, quelque exigeante qu'elle fût pour elle-même, elle pouvait s'avouer que c'était bien grâce à elle que le cousin Paul, jadis si chéri des parents disparus, allait épouser une de leurs filles. Non, elle n'avait aucun sentiment mauvais ; elle était seulement un peu triste : était-il vraiment coupable en ce jour de faire un petit retour sur elle-même et d'avoir un peu de pitié pour sa propre personne ?

Mais non, certainement. Clotilde avait bien le droit de penser à tout le changement qui allait survenir dans sa vie ; pourvu, bien entendu, qu'elle y pensât de manière à en prendre son parti et à s'accoutumer à ce qui devait être. Mais sans doute ce serait plus aisé qu'on n'aurait pu croire. Clotilde n'avait jamais été habituée à beaucoup vivre pour elle-même ; tout enfant encore, le culte de ses parents pour Thérèse l'avait accoutumée à s'oublier elle-même ; à vingt ans, au milieu de sa douleur, elle ne s'était pas senti le droit de s'y livrer, puisqu'il fallait qu'elle fût le chef de la famille ; quand Thérèse avait eu, l'an dernier, la fièvre typhoïde, elle était restée debout vingt-deux nuits pour la soigner ; elle avait

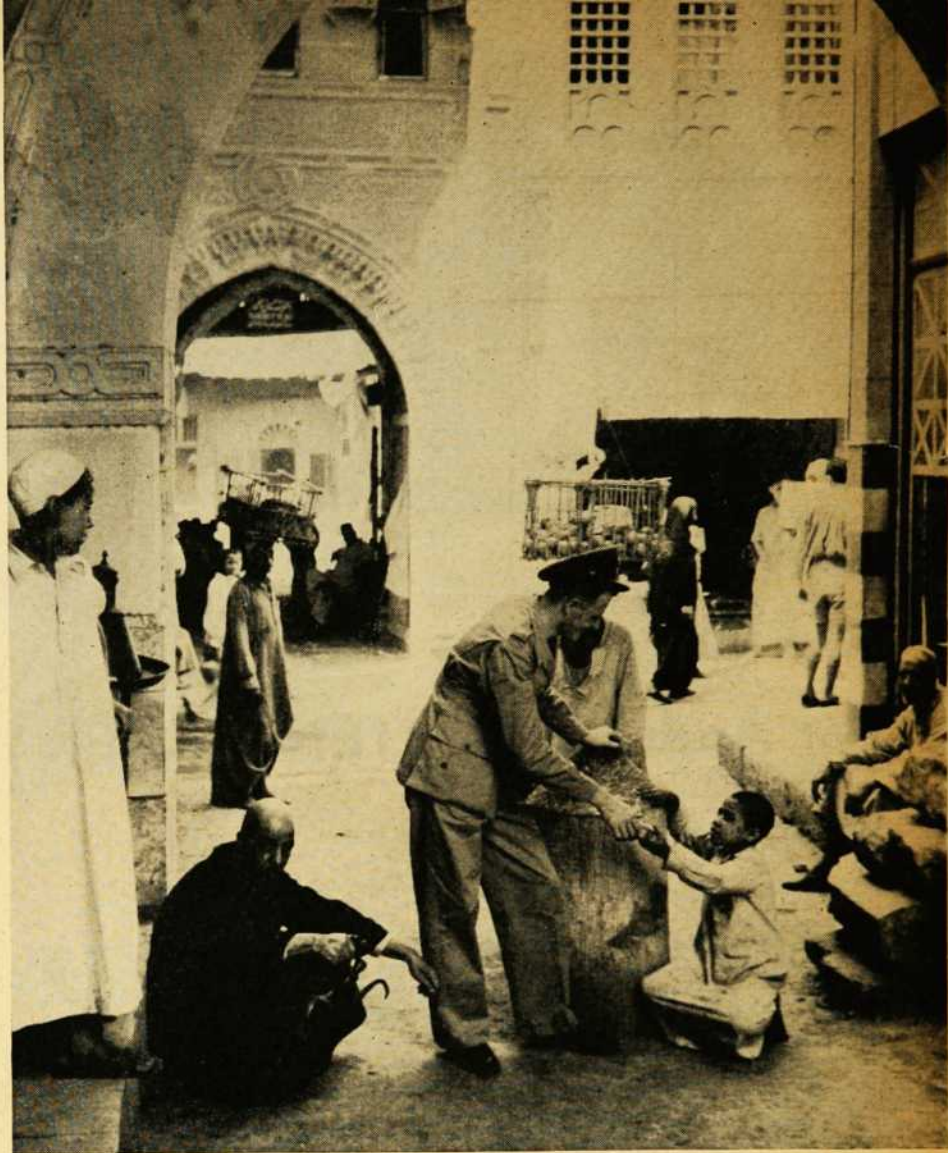
[Lire la suite page ?]





Ci-dessus, une rue typique du Caire, remarquez le minaret au dernier plan. — A droite, vue d'un bazar du Caire où nos aviateurs y trouvent à acheter, des souvenirs de toutes sortes. — Ci-dessous, un building ultra-moderne dans l'ancien pays des Pharaons.

Photos C.A.R.C.



Nos Ailes au Caire

PARTIR d'OCCIDENT, quitter un paysage pittoresque de Grande-Bretagne pour, après quelques heures d'une envolée, découvrir dans une vue plongeante la splendeur et le mystère de la vieille Egypte, voilà une aventure qui n'est pas banale. Tel un fascinant kaléidoscope, l'avion de transport militaire de nos jours opère ces prodiges de l'espace. Quelques heures à peine, c'était encore la physionomie accoutumée du monde occidental, maintenant, voilà que c'est ce coin du monde à la fois antique et moderne, c'est cette vallée fertile que jadis visitaient, en des circonstances différentes, et le guerrier Alexandre le Grand et l'historien Hérodote, bref : c'est l'Egypte qui se découvre à vous comme sur un écran merveilleux ! Voilà la grande aventure que vécurent et que vivent encore quantités de nos jeunes aviateurs que les circonstances du conflit entraînent dans cette région du globe.

Les risques sont grands, certes, mais c'est à ce prix qu'on se paye des impressions inoubliables. Marco Polo, Christophe Colomb, Vasco de Gama, sans oublier notre Jacques Cartier en coururent d'aussi grands et, comme dans la chanson, on peut dire que si cela eût été à refaire, ils eussent certainement recommencé !

Et puis, il ne faut pas l'oublier, l'aviateur de la C.A.R.C. a de plus grands avantages que n'eût jamais le plus favorisé des marins de ces explorateurs, sans nous demander s'il y a une comparaison possible à faire avec le plus humble des soldats d'Alexandre le Grand ! C'est d'abord cette juxtaposition étonnante du monde ancien et moderne, comme on peut le remarquer sur la photo du haut, à gauche où, au dernier plan, on aperçoit le minaret d'une Mosquée au bout d'une rue bordée de maisons dont l'architecture est décidément de notre époque.

L'aspect pittoresque ne se limite pas qu'à la configuration du monde physique : l'homme, de par son caractère, de son langage, de ses traditions, de ses coutumes, constitue à lui seul tout un univers d'observation. Oui, on peut le dire : le petit Canadien de Joliette, de Hull ou de Sherbrooke qui a l'avantage de se promener les bras ballants dans les rues du Caire et de loger en sa mémoire, tout un trésor d'impressions diverses peut être considéré comme l'Ulysse de l'histoire que l'on a toujours considéré comme heureux parce qu'il avait voyagé !

Quand on fait la guerre, on vit dangereusement, mais on vit intensément et cela est une bien grande compensation !



Les Naissances Multiples au Canada

Par Roland Prévost

ON A BEAUCOUP VANTÉ, et non sans raison, la fécondité du peuple canadien-français. Les descendants de cette poignée de pionniers enracinés dans les rives du Saint-Laurent dès le dix-septième siècle et de ceux qui, plus tard, vinrent grossir les rangs de la population coloniale ont atteint l'étonnant chiffre de six millions. Cette progression miraculeuse démontre combien nos aïeux ont observé le principe évangélique et prouve que les générations successives n'ont pas failli à l'observance des traditions ancestrales.

Les quelques notes qui suivent ne prétendent pas analyser les raisons de cette magnifique survivance nationale; leur unique but est de souligner quelques cas isolés et de réunir une douzaine de faits curieux en marge de cette importante question. Et si cet article vous vaut quelques moments de détente, notre ambition sera pleinement satisfaite.

Celui qui se livre à l'étude des premières décennies de la colonisation laurentienne reste étonné de ne pas trouver d'élément féminin aux premières origines de la Nouvelle-France. Les explorateurs, trafiquants de pelleteries et interprètes ne pouvaient songer à conduire leurs femmes dans les forêts du nouveau monde et encore moins à les entraîner dans le réseau compliqué de nos lacs et rivières. Même un établissement permanent comme celui de Québec n'offrait pas assez de sécurité. La rigueur des hivers, la menace du scorbut et le péril iroquois n'avaient rien de bien rassurant.

Les femmes n'accompagnèrent leurs maris sur nos bords qu'à l'époque où les compagnies tolérèrent le défrichement et l'exploitation agricole, et c'est ce qui explique que le premier Canadien français n'avait vu le jour que treize ans après la fondation de la vieille capitale.

Parmi les quelque trente Français qui vinrent s'établir dans la colonie en 1616, l'un amenait sa femme. Mme Michel Colin, née Marguerite Vienne, décéda cependant quatre mois après son arrivée, sans laisser de postérité. L'année suivante, la famille de l'apothicaire Louis Hébert traversait à son tour l'Atlantique pour tenter fortune en Amérique, mais notre premier colon, déjà père de deux filles et d'un garçon, n'eut pas l'honneur de doter l'établissement de son premier citoyen canadien-français. Cette distinction devait échoir à Abraham Martin, qui se fixa à Québec en 1619 avec sa femme, Marguerite Langlois, et leur fille, Anne. Ce colon est précisément celui qui a laissé son prénom aux pittoresques plaines sur lesquelles devait se jouer le sort de notre pays aux derniers jours de l'ancien régime.

C'est au mois d'octobre 1621 qu'Eustache Martin, le premier fils de Français né en Nouvelle-France, vit le jour. Il est étonnant de constater, par l'acte de baptême, que M. et Mme de Champlain n'aient pas tenu à le prendre pour filleul, puisque tous deux se

trouvaient alors au Canada. Quoi qu'il en soit, c'est le frère de Mme de Champlain, Eustache Boullé, qui fut le parrain et qui donna son prénom au poupon; la femme de Guillaume Couillard tenait le bébé sur les fonds baptismaux.

Certains trouveront peut-être curieux qu'Eustache Martin n'ait pas reçu de lettres de noblesse selon la tradition établie en faveur de chaque premier enfant né dans une colonie nouvelle; la seule explication que l'on puisse trouver est que le premier Canadien français décéda en bas âge. L'absence de renseignements à son sujet dans les registres des années suivantes appuie du reste cette assertion.

La petite population de Québec devra attendre vingt-six mois avant de voir l'eau régénératrice couler sur le front d'un autre nouveau-né. Cette fois, il s'agit d'une fille, Marguerite Martin, la sœur d'Eustache. Le brave Abraham Martin fut donc le père du premier Canadien français et de la première Canadienne française. Baptisée le 4 janvier 1624, Marguerite Martin connut une plus longue existence que son frère, et des milliers de Racine d'aujourd'hui la trouvent à l'origine de leurs familles, puisqu'elle eut neuf enfants d'Etienne Racine, un solide colon de Normandie qu'elle épousa à l'âge de 13 ans.

Si le poste de Québec n'a connu sa première naissance que treize ans après sa fondation, il faut dire que l'établissement de Ville-Marie n'a pas attendu aussi longtemps puisque dès le 24 novembre 1648 — soit six ans et demi après l'arrivée de M. de Maisonneuve et de ses colons — la première Montréalaise, Barbe Mousnier (Meunier), recevait le baptême. Et ce qui s'avère intéressant, c'est que les heureux parents n'avaient pas célébré leur union en France, mais bien dans la chapelle même de Montréal. Mathurin Mousnier, originaire de Clermont, évêché de la Flèche, et Françoise Fafard, née près de la ville de Caen, avaient été aussi les premiers Montréalais, comme on disait alors, à joindre leurs destinées. Ils élevèrent une belle famille, mais la première Montréalaise ne vécut malheureusement qu'un peu plus d'une semaine.

C'est aussi à Montréal que revient l'honneur, semble-t-il, d'avoir donné à la Nouvelle-France son premier couple de jumeaux. Le 19 juillet 1649, Urbain Tessier dit Lavigne faisait baptiser deux fils, Anonyme et Charles. L'un décéda le jour même et l'autre, cinq jours plus tard. Décidément, les premiers-nés canadiens ne connurent pas de longues carrières! Quinze autres enfants vinrent cependant consoler Urbain Tessier dit Lavigne de sa double perte.

Un deuxième couple de jumeaux devait voir le jour à la fin de la même année, encore à Ville-Marie. Le 3 décembre 1649, Mathurin Mousnier, le père de la première Montréalaise, présentait à son tour au baptême Mathurine et Charles; la première mourut aussitôt après; son frère jumeau vécut un an.

Deux ans plus tard, Québec reprenait la vedette. Au mois d'avril 1651, Massé-Joseph Gravel, époux de Marguerite Tavernier, présentait les deux premières jumelles canadiennes au baptême: Marguerite et Elisabeth. La première n'avait que seize printemps lorsqu'elle unit sa destinée à celle de Noël Racine; la seconde était âgée de dix-huit ans quand elle épousa Mathieu Côté. Toutes deux comptent des milliers de descendants.

La lutte entre Montréal et Québec ne s'arrête pas là. En 1665, le 6 avril, Gabriel Celle dit Duclos, juge civil et criminel, et Barbe Poisson, sa femme, offraient à Ville-Marie les premiers triplets canadiens: Claude, Jeanne et Catherine. Claude mourut le jour même; les deux jumelles vécurent quatre jours. M. de Maisonneuve voulut être lui-même le parrain des nouveaux-nés.

Au cours des années écoulées depuis la fondation de la Nouvelle-France, la population avait augmenté et il vint une époque où jumeaux et triplets firent florès. Tanguay, ce Bénédictin [Lire la suite page 19]

Le Pacifique Canadien a élevé ce monument, dans le port de Québec, pour rappeler la mémoire d'Abraham Martin, premier pilote du roi sur le Saint-Laurent et père du premier Canadien français et de la première Canadienne française.

Photo du Pacifique Canadien.





Un air de calme autorité émanait de cette charmante femme, et l'on était subjugué, apaisé, rien qu'à la voir.

TACTIQUE AMOUREUSE

UN MARI PLACIDE

ENFIN! te voici, ma chérie! j'étais inquiet... Le déjeuner n'est pas prêt? A quelle heure mangerons-nous? Tu sais bien qu'à deux heures je dois être au bureau... allons... ne fais pas la tête... va! ce n'est pas un reproche... non... veux-tu m'embrasser, Milou?

Marie-Louise — Milou pour les intimes — qui venait d'entrer en coup de vent dans la salle à manger, s'arrêta net en apercevant son mari et jeta un déjà? sec, impertinent, puis, à la volée se débarassa sur les meubles de son chapeau, de sa fourrure et de son sac à main, revêtit une blouse protectrice et daigna tendre ses joues roses à son amoureux mari. Souriant, Albert contemplait sa délicieuse moitié et la comparait à un Greuze boudeur, Milou possédait, en effet, les traits, le charme même des modèles préférés du maître, de larges yeux noirs dans un visage innocent, enfantin, qu'ombrageaient d'épaisses boucles d'un blond cendré.

La vivacité habituelle de la jeune femme se doublait de nervosité à voir son mari immobile, en extase.

— Aide-moi donc! lui jeta-t-elle, acerbe; quand on n'a pas de bonne...

— Oui... oui! ma chérie, je sais... pardonne-moi, c'est ta faute aussi! pourquoi es-tu si jolie? Je cours... j'accours! s'écria Albert, reprenant soudain conscience de lui-même, et le bon mari disparut du côté de la cuisine.

Milou haussa les épaules.

— Idiot! murmura-t-elle.

Lorsque les jeunes époux eurent avalé un pitoyable repas que ne relevait même pas le sel de l'esprit, Milou prépara sa gourmandise favorite, un café brûlant et tout aussitôt, sous l'influence du breuvage salubre, ses yeux pétillèrent, sa langue

Récit d'amour

Par

Pierre Montanay

se délia, livrant le secret des heures matinales passées hors de la maison.

Volubile, la jolie femme expliquait :

— Mme Verneux est venue me prendre pour aller à une conférence de Marcel Rainaud.

— Quels sujets?

— Les enfants abandonnés... il y en a tant! et tant d'autres martyrisés.

— C'est bien... et puis? Raconte!

— L'orateur est d'un chic! et quelle voix en or! Figure-toi ma chance, continua Milou. A la sortie, nous avons rencontré Mme de Baligue, causant avec le conférencier et un groupe d'admiratrices.

— Je prévois la suite, s'exclama Albert, taquin; je vais te la dire. Notre chère amie lisant dans tes jolis yeux le désir de te joindre au groupe des idôlâtres, t'a fait signe d'approcher... t'a présentée; ce monsieur à la voix en or est tombé foudroyé devant ma mignonne poupée... et s'il ne cherche pas à me l'enlever, je pourrai me considérer béni des dieux! C'est ça?

— A peu de chose près, consentit la jeune femme; ajoute que la chère amie donne un bal dans quinze jours et que nous sommes invités.

— Ah!... le conférencier aussi?

Milou détourna les yeux.

— Naturellement, dit-elle, cela te gêne?

Sans prendre le temps de réfléchir, Albert, qui jamais ne refusait un plaisir à sa femme, répondit :

— Pas le moins du monde! je n'ai pas l'intention d'y aller.

Milou, nerveuse, impressionnable à l'excès, resta figée par la surprise, sa gorge se contracta, ses yeux s'emplirent de larmes. Pas un mot de protestation ne put sortir de ses lèvres crispées.

— Il est l'heure que je parte, mon petit, dit-il. Au revoir, à ce soir! Fais-moi donc un joli sourire!

Il la tenait dans ses bras et couvrait de baisers le front pur; mais le regard aimé ne chercha pas le sien. Milou se dégagea d'un mouvement souple.

— Tu sors cet après-midi? demanda Albert.

— Non. Maman doit venir.

— Alors, retiens-la à diner, je serai heureux de la voir.

— Gendre modèle! persifla Milou.

— Complément direct d'une belle-mère parfaite! riposta le jeune homme en riant.

UNE BELLE-MERE

A QUARANTE ANS, Mme Denise Charmeil était fort belle. Grande, bien faite, brune aux yeux clairs, son sourire très bon adoucissant un peu ce que pouvait avoir de sévère ce visage grave aux lignes si pures. Un air de calme autorité émanait de cette charmante femme, et l'on était subjugué, apaisé, rien qu'à la voir.

Depuis son veuvage, qui datait de six ans environ, Mme Charmeil avait reçu plus d'une demande en mariage et les avait repoussées, afin de se consacrer tout entière à sa petite Milou, si jolie, mais capricieuse, fragile et jalouse. L'enfant prenait ombrage de toutes les affections qui gravitaient autour de sa mère qu'elle voulait pour elle toute seule, et si la fillette eut beaucoup de chagrin à la mort de son père, il est probable qu'elle n'eût pas survécu à la mort de sa mère.

Par bonheur, Mme Charneil n'avait nulle envie de mourir, et sa santé robuste aussi bien que sa beauté épanouie la faisaient sœur aînée de Milou.

Albert professait pour la mère de sa femme une estime profonde, et, de son côté, Mme Charneil aimait son gendre comme un fils. Près de ce garçon sérieux, le bonheur de sa fille lui semblait impossible à ébranler. Malgré l'insistance des jeunes époux, la courageuse maman ne voulut pas se mettre en tiers dans leur ménage. Elle arrangea sa solitude pour le mieux. Deux ou trois fois par semaine, elle allait chez ses enfants chercher la part de tendresse que réclamait son cœur.

Ce jour-là, à peine fut-elle arrivée, qu'un instinct secret l'avertit. Quelque chose d'anormal flottait dans l'air. Une douzaine de bouts de cigarettes sur le cendrier attestaient que Milou n'avait rien fait d'autre que d'en « griller » depuis le départ de son mari. Suffoquée, Denise ouvrit la fenêtre.

— Es-tu folle ? demanda-t-elle à sa fille après l'avoir embrassée, tu empestes ! Une cigarette, ça passe, mais douze ! Cela n'est pas dans tes habitudes cependant, et je me demande ce que dirait ton mari s'il entrait dans cette tabagie...

Milou cligna légèrement les paupières, sourit d'un air las, et eut un geste de complète indifférence à ce que pourrait penser son mari.

Mme Charneil fit semblant de n'avoir rien vu, et s'empara d'un livre placé à côté du cendrier.

— Ah ! voilà qui est très bien ! dit-elle, contente. Je connais cet ouvrage de Marcel Rainaud sur la misère des enfants et je te félicite de t'intéresser aux efforts tentés par cet homme de valeur pour faire un peu de bien ici-bas. Si tu veux, nous irons à une de ses conférences la semaine prochaine ? Le lire est un plaisir, l'entendre est un enchantement.

— Je sais ! avoua Milou, rougissant malgré elle.

— Ah ! vraiment ? conte-moi cela.

Doucement sollicitée par sa mère, la jeune femme raconta, ainsi qu'elle l'avait fait pour son mari. Un enthousiasme persistant vibrait dans sa voix, et Denise ne perdait ni une intonation ni une expression de sa petite Milou. Elle sentait sourdre en son âme une crainte qu'elle n'osait s'avouer à elle-même. Milou se plaignait maintenant du silence de son mari lorsqu'elle avait parlé de l'invitation au bal.

— C'est un refus, bien sûr ! il n'est content que les pieds dans ses pantoufles, et moi près de lui pour le servir, le distraire ! C'est gai.

Etonnée de cet éclat inconcevable chez une jeune épousée qui avait l'air d'adorer son mari la veille encore, Mme Charneil attira Milou près d'elle.

— Ne reproche rien à Albert, il t'aime trop ! Voilà son seul défaut.

— Oh ! par exemple... s'il m'aimait autant que tu le dis, il s'ingénierait à me faire plaisir... une fois par hasard ! Seulement, monsieur ne danse pas et il aime se coucher de bonne heure...

Energée, Milou se tamponna furtivement les yeux.

— Il m'agace, tiens ! avec son air placide.

Denise haussa les épaules.

— Tu redeviens une petite fille capricieuse, Milou, dit-elle, et tu t'apprêtes à gâcher ton bonheur... Prends garde, ma fille. « L'oiseau s'envole et ne revient pas », dit la chanson, et c'est vrai, hélas ! Allons, ne pleure plus, grande sotte ! Albert ne t'a pas répondu, cela ne veut pas dire qu'il refuse. Je lui parlerai ce soir et s'il ne peut t'accompagner à ce bal, je t'y conduirai moi-même... s'il y consent !

— Oh ! ma petite mère !

D'un bond, Milou se jeta dans les bras de cette maman chérie et l'embrassa à pleines lèvres.

— Tête folle ! murmura Denise, tu t'emballas sur un rien ! Tu pleures sans raison.

Milou éclata de rire, lança une roulade, et aidée de sa mère organisa le dîner.

Toutes deux causaient gaiement lorsqu'Albert arriva, portant prosaïquement un grand carton soigneusement enveloppé. Les premières effusions du revoir apaisées, le jeune mari tendit le carton à sa femme :

— Tiens, Milou chérie ! Tu en avais bien envie, elle te servira pour le bal de la comtesse de Baligue.

Médusée, tremblante, Milou détacha les ficelles d'une main fébrile, ouvrit le carton et cria de joie.

— Oh ! Albert ! la robe rose !

Albert reçut deux baisers passionnés, puis, du bout des doigts, la coquette sortit de la boîte une mousse de rose, un rien idéal, un bijou de robe s'alliant merveilleusement avec cet autre bijou qu'était la fille de Denise.

Celle-ci examinait le visage de son gendre, devinant un peu de tristesse, malgré le sourire tendre.

— Votre femme sera la reine du bal, dit-elle, vous ferez des envieux, mon fils !

— Hélas ! murmura Albert, je serai privé de cette joie, nous serons ce jour-là en plein inventaire à la maison X...

— Je comprends ! s'exclama Denise, c'est dommage... pour vous et pour Milou... Eh bien ! ne soyez pas en peine, Albert, puisqu'il vous est impossible d'accompagner cette frivole personne, c'est moi, sa maman, qui lui servirai de chaperon.

Toute à sa robe rose, Milou ne vit pas l'éloquent regard qui remerciait sa mère. Sa vive imagination projetait déjà sur l'écran de l'avenir la scène qui se passerait lorsque, pareille à la plus belle des fées, elle apparaîtrait à Marcel Rainaud, cet homme, rêve incarné de toutes les femmes !... A son tour, il serait ébloui, ensorcelé. Egarée sur ce chemin défendu, elle tressaillit lorsque son mari lui mit la main sur l'épaule.

— Es-tu contente, Milou ?

— Oh ! oui, murmura la jeune femme, honteuse de ses pensées coupables. Tu es bon, trop bon, je ferais mieux de rester avec toi.

— Allons, petite folle, puisque je serai au bureau. Le travail terminé, le patron nous emmène faire bombance, c'est l'usage de la maison. Pendant que tu danseras, je mangerai !

— La compensation est d'importance ! dit en riant Mme Charneil.

ROMANESQUE

Si tu étais, ô douce chose,
Bouton d'or ou fleur de satin,
Moi, papillon, dès le matin
J'irais boire à ta lèvre close.

Je sècherais sur ta blancheur
La douce larme de rosée,
Si j'étais, heureuse pensée,
Le soleil, ami de la fleur.

Si tu étais la nuit exquise
Au langage mélodieux,
Moi je voudrais être la brise
Qui caresserait tes cheveux.

Sans être cela, ma jolie,
Tu seras pour le troubadour
Le gai soleil de son amour
Et le beau rêve de sa vie.

Charles E. HARPE

Le comte Armand de Baligue, gentilhomme campagnard, s'était épris, vers la cinquantaine, des vingt ans de Jojo, la fille de sa gouvernante, et il l'épousa. Trois ans plus tard, il rendait le dernier soupir entre les bras de sa belle comtesse qui sut porter dignement le deuil et se conduisit par la suite avec un tact parfait. Heureuse de sa liberté retrouvée, elle repoussa résolument tous les partis.

— Ce n'est pas à moi qu'ils en veulent, disait-elle, en riant, à sa mère, c'est à mon château et à ma belle galette ! Vivons en paix, maman, et laisse-moi jouir de ces plaisirs si nouveaux pour ta campagnarde de fille : théâtres, conférences, expositions, soirées dansantes.

Mme de Baligue, fort bien reçue partout, ne manquait pas une occasion de s'amuser et de cultiver son esprit. Elle n'était pas ignorante, ni sotte, sa mère l'ayant mise jusqu'à l'âge de seize ans dans un pensionnat où les belles manières s'apprenaient en même temps que l'histoire et l'orthographe. Elle y trouva une amie, Denise. Elles pleurèrent beaucoup toutes deux lorsque, les études finies, Denise retourna à Paris et Jojo chez sa mère.

Mais quatre ans plus tard, la jeune veuve écrivait à Denise, devenue Mme Charneil, pour lui annoncer son arrivée dans la capitale.

Depuis, les amies fidèles avaient continué d'étroites relations, que la maman de Milou rendit encore

plus intimes. La comtesse adorait les enfants ! Milou bébé, Milou fillette, Milou jeune fille fut comblée de gâteries. Un bal fut donné en l'honneur de ses dix-huit ans, et il n'y avait pas une fête à l'hôtel de Mme de Baligue, ou l'été dans son château à laquelle Milou et sa mère ne fussent conviées. Conviée, oui, mais, au grand désespoir de Milou, Mme Charneil acceptait rarement d'aller dans le monde, sa situation financière ne le lui permettant pas ; et lorsqu'Albert Meirand lui demanda la main de sa fille, elle se félicita d'avoir donné à celle-ci des goûts simples, car le prétendant, pétri des qualités qui font les bons maris, ne possédait qu'une fortune médiocre et une situation qui serait brillante... un jour.

— En attendant, on fera des économies, déclara Milou, dont le cœur, à cette époque lointaine — deux ans déjà — battait à l'unisson de celui de son fiancé.

Deux ans ! Certes, la jeune femme aimait beaucoup son mari, mais ce besoin de nourrir des chièvres, cet attrait pour l'aventure intellectuelle si l'on peut dire, la jetait hors du droit chemin... si monotone parfois ! pensait-elle.

LE BAL

Lorsque Denise et sa fille entrèrent dans le grand salon transformé en salle de bal, un murmure flatteur s'éleva. En vérité, on ne savait laquelle de ces deux femmes était la plus séduisante, Milou, ce bouton de rose, ou sa mère, dont une ample robe de velours noir moulait le corps aux lignes impeccables. Tout en échangeant au passage sourires et saluts, Mme Charneil et sa fille parvinrent jusqu'à la maîtresse de maison, entourée d'un groupe de personnalités masculines, parmi lesquelles Milou, le cœur battant, reconnut celui qui obsédait déjà sa pensée. Elle le vit tel qu'elle l'avait ardemment souhaité, ébloui, fasciné, et la jeune imprudente ne douta pas un instant de son triomphe.

Mme de Baligue, épaissie par vingt ans de veuvage béat, présenta son brillant invité à Denise qui ne le connaissait que de réputation. Presque balbutiant — indice d'un trouble anormal chez un orateur de cette qualité — Marcel Rainaud serra la main souple et ferme qu'on lui tendait. Ce simple contact le fit frémir.

La voix de Milou le ressuscita, cette voix cristalline qui s'alliait si bien à la beauté blonde de la jeune femme. Il lui rappela leur première rencontre, et trouva pour la complimenter des tournures de phrases, des mots qu'il semblait avoir inventés pour elle seule, tandis que son cœur touché brusquement par l'Amour, ils étaient dédiés à Mme Charneil.

Pendant que Milou, à regret, se laissait entraîner par un danseur, sa mère et le conférencier, assis un peu à l'écart, causaient déjà comme d'anciens amis et Marcel s'émerveillait de la profondeur de pensée de cette femme et de son esprit enjoué. Milou, toute rose, à peine essoufflée, revint près d'eux et dit gentiment :

— Vous ne dansez pas, monsieur ?

Marcel ne pouvait se dérober, il se leva.

— Quelquefois, mademoiselle, répondit-il, voulez-vous m'accorder cette valse qui commence ?

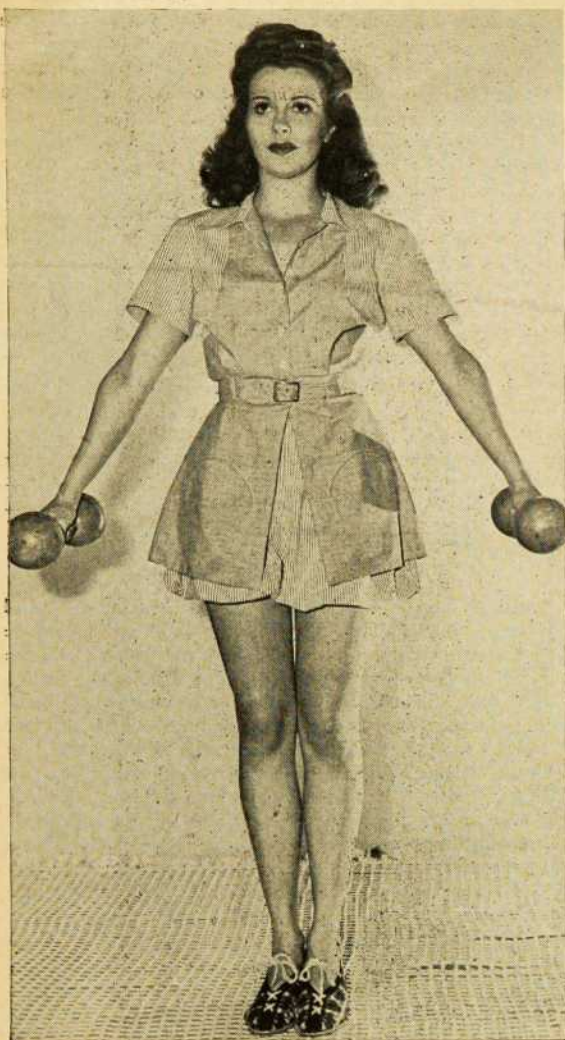
Milou inclina légèrement la tête et s'appuya au bras de « sa » conquête ; rayonnante, elle sourit à sa mère. Le conférencier, en saluant Denise, l'enveloppa d'un regard si fervent qu'une douceur imprévue envahit le cœur de l'aimable personne. Mais bientôt elle se railla de son émoi en voyant tourbillonner sa fille étroitement enlacée à Marcel Rainaud. Que pouvaient-ils donc se dire tous les deux ? Leurs visages exprimaient un bonheur à peine contenu.

« Mon Dieu ! pensa Mme Charneil... Qu'ont-ils donc ? Ne dirait-on pas deux amoureux ? » Cette constatation l'attrista, mais elle mit cette souffrance sur le compte de l'indignation. Cette Milou ! Posséder un mari modèle, et flirter de la sorte ? N'est-ce pas une action odieuse de troubler un cœur pour le seul plaisir d'exercer son pouvoir de plaire ?

Mme Charneil trouvait ce procédé haïssable ; il lui tardait maintenant de quitter le bal, d'emmener sa fille et de lui dire son fait.

Lorsque Marcel ramena Milou auprès de sa mère, l'accueil froidement poli de Mme Charneil le déconcerta. Tout s'assombrit autour de lui et sans comprendre le pourquoi du regard chargé de reproches dont le gratifia Denise, le conférencier s'en alla sans oser demander, à cette femme entrée si brusquement dans sa vie, la permission de lui faire une visite. Il n'osa pas non plus inviter encore une fois Milou à danser. La jeune femme n'en parut pas autrement surprise, et de loin elle lui envoya un coup d'œil et un sourire complices que Denise, courroucée, surprit au passage.

[Lire la suite page 13]



La culture physique est une magnifique gardienne de la santé, semble se dire la pétillante actrice du cinéma américain, Joan Leslie. Pour rester jeune, souple, ardente au travail, pour être toujours de bonne humeur, en un mot pour goûter la joie de vivre, faites des mouvements de culture physique, avec ou sans haltères de deux livres. Commencez par cinq minutes le matin et cinq minutes le soir. Lorsque l'habitude sera prise, vous n'aurez plus qu'à continuer. Le bien-être ressenti en sera le plus sûr témoignage. Vous constaterez, de cette manière, qu'il est presque aussi facile de prendre de bonnes habitudes que de mauvaises... Cette étoile de la rampe américaine est une fervente culturiste dont la figure reposée prouve que la dose d'exercice n'est jamais dépassée en culture physique. Les sports violents, tels la lutte, le hockey, la boxe, la balle molle même, qui ne sont pas faits pour la femme, creusent la figure et vieillissent le visage.

QUI BATTRA LE RECORD DE DUREE DES CHAMPIONS MONDIAUX, DETENU PAR JOE LOUIS ?

Les soucis de la présente guerre nous ont fait oublier que le sergent Joe Louis a brisé le record de durée, comme champion du monde des boxeurs poids lourds. En effet, depuis 90 mois, le pugiliste de couleur détient le sceptre mondial des poids lourds, alors que le populaire Jack Dempsey l'avait eu durant 86 mois.

L'historique des championnats du monde toutes catégories comporte, sans doute, les noms les plus brillants de l'histoire du pugilisme. Cette compétition, la première en date, existe depuis fort longtemps. En 1819, nous trouvons un certain gaillard nommé James Figg qui détenait le titre envié de champion boxeur du monde, toutes catégories, à poings nus.

Un fait assez curieux est à noter : A l'exception du match du 22 juin 1937, le jour où Joe Louis enleva le titre mondial à Jimmy Braddock en le terrasant à la huitième ronde, à Chicago, les champions qui ont précédé Joe Louis se sont succédé à un rythme de plus en plus accéléré, depuis que Gene Tunney a abandonné sa couronne. Avant 1928, les champions conservaient au moins quelques années leur suprématie. Avant la venue de Louis, c'est-à-dire pendant une période de moins de dix ans, il y eut une demi-douzaine de champions. On était champion un an, puis un concurrent prenait le flambeau. Depuis le premier champion du monde des poings gantés, James Corbett, en 1892, celui dont la carrière de champion fut la plus brève fut Marion Hart. Il devint champion d'une façon fort curieuse. Jeffries, s'arrogeant un

Dans le Monde Sportif

Par Oscar Major

pouvoir royal, désigna Hart comme son successeur. Cette méthode ne fut heureusement appliquée qu'une seule fois. Hart ne régna que sept mois, d'août 1905 à février 1906, lorsque Tommy Burns (Noé Brousseau) le battit en 20 rondes, à Los Angeles.

Pourquoi ces champions, Max Schmeling, Jack Sharkey, Primo Carnera, Max Baer et Jimmy Braddock ont-ils duré moins longtemps que jadis ? Voici une explication à cet état de choses : Avant la guerre de 1914-1918, et même un peu après, les boxeurs champions ne changeaient guère leur manière de vivre. Ils continuaient de s'entraîner, de vivre dans leur milieu. S'ils se permettaient des écarts de conduite, vite leurs gérants les rappelaient impérieusement aux réalités de l'entraînement.

Certains boxeurs, devenus champions du monde, après quelques jours de repos, se frottaient les mains l'une contre l'autre et attendaient les contrats de Hollywood pour interpréter des rôles de pugiliste découvert dans un bar, et épousant la jeune fille humble qui l'aimait au temps de sa misère.

On conçoit aisément que rien n'est plus contraire à la forme des boxeurs, que la lumière de la rampe, les répétitions sur scène jusqu'à des heures fort avancées. Tout ceci nuit à l'emménagement des forces nécessaires à un combat important. Dans ces conditions, il est facile à un aspirant à la couronne des poids lourds, à un aspirant énergique de remporter un succès sur le tenant du titre mondial, au feu sacré émoussé et au potentiel nerveux diminué.

Joe Louis mit fin à tout cela. Pour lui, du pain sur la planche, surtout avant son enrôlement dans l'armée américaine. Présentement, Joe Louis reprend sa forme d'antan. Tout nous laisse prévoir un combat de championnat du monde, en plein air, au Stadium des Yankees de New-York, entre Joe Louis et Billy Conn, au mois de juillet 1945.

LA RANÇON DU SUCCES

Ne croyez pas que c'est un plaisir pour un champion, quel qu'il soit, d'avoir à se présenter dans sa meilleure forme, à jour et à heure donnés, devant un public nombreux qui attend de vous, peut-être, plus que vous ne pouvez lui donner.

Lorsque l'épreuve que vous devez disputer n'a qu'un faible retentissement, que l'on en a peu parlé, vous risquez seulement de faire faillite devant une infime minorité de personnes. Vous pouvez alors espérer que, vingt-quatre heures après, votre échec aura été oublié. Mais, lorsque les journaux se sont saisis de l'événement, ont discuté vos chances, ont même affirmé que vous devez réussir dans votre ten-

tative de remporter un second championnat mondial successif — tel est le cas du club de hockey Canadien de cette saison ; lorsque vous sentez autour de vous des personnes qui attendent la moindre défaillance pour vous accabler, que vous avez la certitude que tous vos gestes dépassent la portée d'un public, vous avez l'impression d'être écrasé par un pesant fardeau.

Le champion qui a atteint la renommée a des obligations telles que tout travail d'entraînement devient une véritable corvée. Les applaudissements qu'il peut recueillir lui ont causé bien des inquiétudes et des fatigues.

A tout cela, les joueurs du Canadien et Dave Castilloux, deux fois vaincu par le Mexicain Peralta, réfléchissent souvent. L'expérience a été pour nos Tricolores, contre les Leafs de Toronto, et pour le champion du Canada des poids légers une dure leçon. Ne les a-t-on pas traités de bons à rien ou quelque chose d'analogue, à la suite de certaines défaites ? Ils ont causé, aux yeux de gens pervertis, une certaine désillusion, parce qu'on avait attendu d'eux trop de choses.

En sport, comme en toutes choses d'ailleurs, il faut savoir attendre, persévérer. Quand ils seront en excellente forme, d'ici un mois, ils feront d'autres étincelles.

CHOSSES ET AUTRES

■ Savait-on que les boxeurs Shanks, Olivier et Wilfie étaient des Canadiens français, dont le véritable nom est Olivier et Wilfrid Chinques, originaires de Limoilou... Andy Anton, ancienne étoile du club de hockey McGill, lieutenant de la marine canadienne, présentement à Londres, a été récemment versé à la marine britannique... Le lieutenant Rosaire Tougas, l'un des anciens élèves du professeur de lutte Eugène Tremblay, ex-champion mondial, fut gravement blessé au dos, en Hollande. Il se rétablit rapidement dans un hôpital de Londres... Fernand Gauthier, le brillant ailier du Canadien, ne passait pas une journée sans faire une demi-heure de culture physique, d'avril à novembre. Il ne faut donc pas être surpris de son excellente condition physique, dès les premières semaines de la saison... Les arbitres de lutte de la Commission Athlétique de Montréal ont récemment demandé une augmentation de salaires aux pontifes de la Commission, alors qu'ils sont bien payés par les promoteurs de lutte eux-mêmes. Pourquoi la Commission ne pay-t-elle pas ses arbitres ? Avez-vous déjà vu semblable contresens ?

1892 - 1897	JAMES CORBETT, 59 mois
1897 - 1899	FITZSIMMONS, 22 mois
1899 - 1905	JAMES JEFFRIES, 73 mois
1905 - 1906	MARION HART, 7 mois
1906 - 1908	TOMMY BURNS, 34 mois
1908 - 1915	JACK JOHNSON, 76 mois
1915 - 1919	JESS WILLARD, 51 mois
1919 - 1926	JACK DEMPSEY, 86 mois
1926 - 1928	GENE TUNNEY, 24 mois
1930 - 1932	MAX SCHMELING, 24 mois
1932 - 1933	JACK SHARKEY, 12 mois
1933 - 1934	PRIMO CARNERA, 12 mois
1934 - 1935	MAX BAER, 12 mois
1935 - 1937	JAMES J. BRADDOCK, 24 mois
1937 - ? ?	JOE LOUIS, 90 mois

Tactique Amoureuse

[Suite de la page 11]

Dans l'auto qui les conduisait grand train au logis, Mme Charneil interrogea sa fille avec tout son calme retrouvé.

— Qu'y a-t-il donc entre M. Rainaud et toi? Qu'est-ce que signifient ces signes échangés... J'ai vu!

Milou éclata d'un rire nerveux.

— Tu l'aurais su tout de suite si tu n'avais pris ton grand air de reine offensée, au moment où M. Rainaud allait te parler... Ce serait plutôt à moi de te demander la raison de ton attitude glaciale.

Mme Charneil allait répondre, mais elle eut peur, soudain, de s'être méprise et, prudente, s'abstint de tout reproche.

— Que voulait donc me dire ton aimable cavalier?

— Ceci, que ta conversation l'avait enchanté. Je ne te répète pas tous les compliments qu'il a dits sur toi, mais tu le rendras le plus heureux des hommes si tu lui permets de venir te saluer à ton jour! Voilà... et puis, figure-toi! quelle coïncidence! quand il a su que nous allions tous les jeudis au Bois, il s'est montré ravi. Lui aussi va s'y promener le jeudi. Nous le rencontrerons... forcément. Est-ce que cela t'est désagréable, maman?

— Non, ma chérie, mais il n'est pas bon de braver la curiosité et la malice mondaines...

Un éclat de rire de Milou interrompit la phrase commencée.

— Tu plaisantes! C'est à qui l'approchera, lui parlera. Nous serons enviées, et non critiquées si l'on nous voit avec lui.

Un sourire apaisé détendit le visage de Mme Charneil.

— Petite vaniteuse! dit-elle, c'était donc pour faire enrager tes amies que tu désirais tant connaître M. Rainaud?

— Pas tout à fait, répliqua Milou, sincère, je l'admire!

— Pas trop! Pas trop! plaisanta Denise, Albert serait jaloux!

Albert! Le nom de son mari évoqué soudain fit retomber d'un coup l'exaltation de la jeune femme. Une tristesse lourde pesa sur elle; des chaînes, lui semblait-il, la rivaient à la terre... toute sa vie en serait-il ainsi?

Au bruit de l'auto s'arrêtant devant la maison, Albert descendit en courant, remercia sa belle-mère, qui repartit aussitôt; puis il entraîna sa femme, la portant presque jusque dans leur joli nid douillet; il la couvrit de baisers.

— Es-tu contente? Ta robe a-t-elle eu du succès? Dis, ma chérie?

La chérie daigna sourire, mais d'un air si las que le tendre Albert n'osa insister, et laissa sa femme s'endormir, remettant au lendemain le compte-rendu de leurs soirées respectives.

LE TEMPS PASSE

LE TEMPS passe! Trois mois se sont écoulés depuis le soir du bal. Marcel Rainaud est devenu rapidement un des familiers du salon de Mme Charneil. Très souvent, il rencontre la belle veuve et sa fille au Bois, où elles vont fréquemment et si Denise sait à quoi s'en tenir sur les sentiments qui agitent le cœur du conférencier, la pauvre Milou perd sa gaieté, son joli sourire et même le sommeil devant son rêve inaccessible.

L'idée que sa mère est l'aimée n'a pas effleuré son esprit. Milou ne songe même pas à établir une comparaison entre sa beauté éblouissante et le charme souverain de sa mère. L'assiduité du conférencier, les attentions



Etes-Vous Bien Sur?

PARMI les personnes atteintes de syphilis au Canada, deux sur trois ignorent qu'elles sont infectées.

DEUX CENT MILLE!

Dans les villes comme dans les campagnes, aux quatre coins du Canada, deux cent mille hommes et femmes vaquent à leurs occupations quotidiennes sans se douter du danger qui les menace. Si, franchement, nous pouvions dire de ces personnes que "ce qu'elles ne savent point ne saurait leur nuire", il n'y aurait pas de problème. Mais il n'en est pas ainsi.

Parce que la syphilis est mortelle... et sournoise.

Les germes dissimulent habilement leur activité, ne se manifestant extérieurement, qu'après plusieurs

années. Soudain, la résistance du corps s'effondre complètement... d'une manière désastreuse.

Cependant il subsiste un rayon d'espoir. La science moderne peut guérir la syphilis à ses débuts. Même chez ceux où la maladie a atteint la onzième heure, l'horloge de la vie peut être retardée de plusieurs années.

Mais il faut diagnostiquer la syphilis avant de pouvoir la traiter. Pour ceux qui en sont atteints, il existe un moyen bien simple de se placer sur la voie de la guérison—c'est l'analyse du sang.

Rien de plus facile; on n'a qu'à s'adresser à son médecin de famille, au médecin de l'usine ou à une clinique gratuite du gouvernement.

Bien sage est celui QUI SE RENSEIGNE.

COMBATTEZ LES MALADIES VENERIENNES SUR LE FRONT AUX QUATRE SECTEURS



Pour vous renseigner au sujet des maladies vénériennes, écrivez au Ministère Provincial de la Santé et demandez la nouvelle brochure gratuite intitulée "VICTOIRE SUR LA MALADIE".

Publié par le
MINISTÈRE DE LA SANTÉ NATIONALE ET DU
BIEN-ETRE SOCIAL
pour encourager la lutte contre le péril
vénérien au Canada.

4VFS

Retenez votre numéro du SAMEDI de Noël

NOUVEAU FEUILLETON
D'EMILE RICHEBOURG:

"Le Jour et la Rose"

Nouvelles et Articles se rapportant à l'Esprit des Fêtes

Une magnifique gravure représentant LA SAINTE FAMILLE

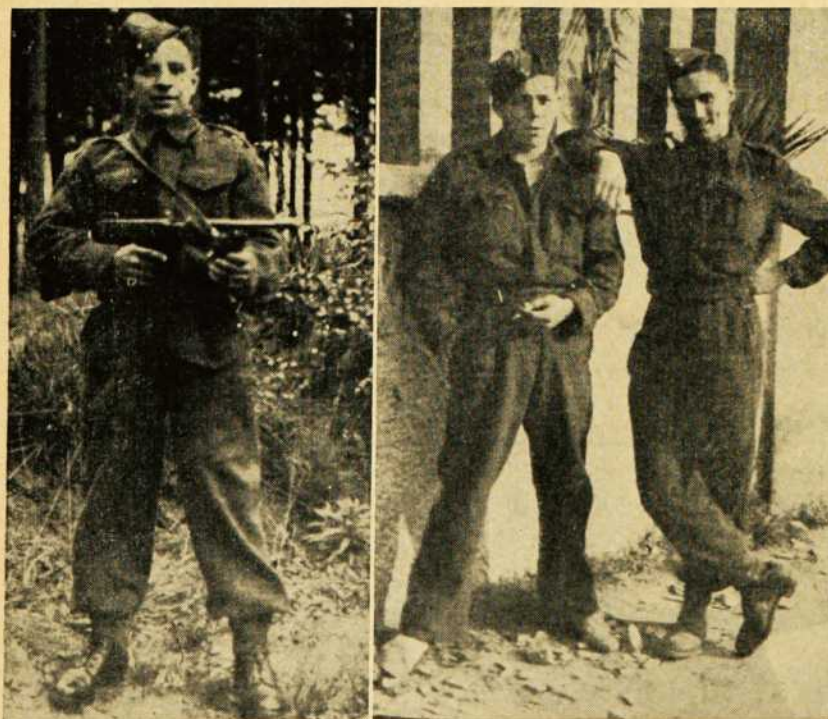
NOS MILITAIRES



50. Le soldat LAURENT CURADEAU, en service actif dans l'armée canadienne.
51. Le soldat RENE VANIER, en service actif dans l'armée canadienne.



Cinq frères en service actif dans l'armée canadienne, ce sont, dans l'ordre numéral : 37. GEORGES MIREAULT, soldat ; ROGER MIREAULT, caporal ; RENE MIREAULT, soldat ; ALEXANDRE MIREAULT, soldat ; LUCIEN MIREAULT, soldat. Tous de St-Hyacinthe.



Le soldat F. LABRECQUE, en service actif dans l'armée canadienne. A été décoré par le roi, le soldat LABRECQUE est de Montréal. — Les soldats JEAN-PAUL CHICOINE et ROLLAND CHARRON, tous deux en service actif dans l'armée canadienne.

déliçates dont il entoure l'une et l'autre, Milou s'en attribue tout le mérite. Cet aveu d'amour qu'elle n'a pas le droit d'espérer, qui sait si elle ne l'eût pas déjà entendu, sans la présence continuelle de sa mère, toujours entre eux ?

Mais à quoi bon ? Milou est mariée, et Marcel, par son respect, prouve qu'il la considère incapable de tromper son mari.

Il a raison, certes, mais Milou qui parfois s'examine avec sincérité, se demande si la plus grande trahison n'est pas de donner son cœur, son âme, toutes ses pensées à un étranger, et ne laisser à son mari qu'un corps sans amour.

Milou n'aime plus ou ne croit plus aimer son mari et, à plusieurs reprises, l'idée du divorce la frôle, revient, tenace, et la jeune femme finit par l'accueillir comme la seule possibilité de délivrance.

— A quoi penses-tu donc ? ma chérie, questionne parfois Albert, tu es absorbée comme un inventeur, une conférencière ! C'est tellement bien porté par les femmes, maintenant !

Milou rougit, pâlit, se retenant de pleurer, car la confiance tranquille et riieuse de son mari la bouleverse plus que des reproches.

De plus en plus nerveuse, la moindre occupation manuelle lui devient insipide, et la lecture, qu'elle aimait tant... avant, l'ennuie. Milou ne vit que pour l'heure qui la réunit à Marcel, tout doucement, elle se laisse glisser aux plus mauvaises pensées.

« Quand je lui annoncerai que j'ai demandé mon divorce... il osera me dire « Je vous aime », se disait-il.

L'évocation de ce moment inouï, de cette phrase magique, enivrait la femme d'Albert.

Et quand, amollie de volupté cérébrale, elle tendait une main moite à son mari, pendant que ses yeux veloutés caressaient du regard le visage de son grand homme, celui-ci souriait, paternel, et constatait :

« C'est curieux comme cette petite ressemble peu à Denise ! Il ne doit pas y avoir grand-chose de solide dans cette tête blonde... »

Pauvre Milou ! Si elle avait su ! Il ne lui vint pas à l'idée de confier sa détresse à sa mère, elle se replia complètement sur elle-même. De son côté, Denise, rassurée sur les sentiments de Marcel, ne devina rien ! Peut-être, l'attachement grandissant qu'elle éprouvait pour le conférencier nuisait-il à sa clairvoyance maternelle. Cela est probable. Le bandeau de l'Amour n'est pas une invention. Il nous cache toujours quelque chose.

PRECAUTIONS

MON cher Albert, je vais vous faire une confidence et vous demander un service.

— Chère maman, j'accepte et j'accorde, parlez...

— Quel charmant garçon j'ai là, dit gaiement Denise, en tendant la main à son gendre, qui la baisa.

« La confidence d'abord. Je me remarie le mois prochain.

Albert fit un bond qui renversa sa chaise.

— Vous vous mariez ? Et nous ?

— Voyez-vous ça ? N'êtes-vous pas deux à vous aimer ?

Tête basse, confus, Albert cachait mal sa peine.

— Nous n'aurons plus notre maman pour nous aimer, dit-il, essayant de plaisanter ; mais, au fond, il sentait le bien-fondé de sa plainte enfantine.

Emue, Denise le rassura et son pouvoir suggestif était si grand que le bon Albert finit par convenir très sincèrement que ce mariage qui, à première annonce, l'avait suffoqué, serait un bonheur pour tous.

— Vous ne me demandez pas le nom de mon futur ?

Albert eut l'air de chercher.

— Je ne sais pas... dites.

— Marcel Rainaud, le conférencier, nous vous en parlons assez souvent !

Le visage du jeune homme s'épanouit ; ce nom l'exaspérait depuis que sa femme avait parlé avec tant d'enthousiasme de celui qui le portait, et surtout depuis qu'elle n'en parlait plus.

— Ah ! c'est lui ?... c'est vous ?... balbutia-t-il... Je suis bien content ! et... Milou le sait ?

— Mon Dieu, non... et c'est là le service que je venais vous demander. Mieux que personne vous saurez, avec tout le tact nécessaire, lui apprendre l'événement. Je redoute de la peiner, elle est si jalouse !

— Oh ! je comprends très bien, interrompit vivement Albert, elle vous aime tant... mais rassurez-vous, je trouverai des consolations dans mon cœur... et des raisons dans ma cervelle ! Ayez confiance en moi... que rien ne trouble votre bonheur, chère maman !

Une grande joie animait Albert, qui n'en voulut point chercher la source profonde. Le plus souvent, nous mettons sur le compte de l'instinct les sentiments confus qui nous agitent, afin de nous éviter un examen de conscience sincère.

C'était un samedi, après-midi de vacances, qu'Albert passait dans ses pantoufles ! comme le disait sa femme, et Denise sachant le trouver seul — sa fille étant chez la couturière — était venue, repartie, et maintenant Milou entraînait à son tour dans la salle à manger ; son mari lisait près de la fenêtre ouverte.

Plus affectueux encore qu'à l'ordinaire, il se leva et vint embrasser sa chère moitié, dont les bras étaient encombrés de paquets et d'une gerbe de lilas blancs, mêlés de roses pâles.

— Que tu es belle là-dedans ! Je voudrais être peintre, même mauvais peintre, je ferais quand même un chef-d'œuvre !...

Un triste sourire entr'ouvrit les lèvres de Milou. Sa pâleur se dissimulait sous un fard savant, mais ses joues creusées, ses yeux cernés dénonçaient un chagrin plutôt qu'un mal physique.

Albert s'apercevait depuis longtemps de ce changement et, sans rien dire, accumulait un petit trésor destiné à un séjour au bord de la mer.

Pour atténuer l'effet de la nouvelle qu'il était chargé d'apprendre à sa femme, il crut bien faire de parler d'abord de son projet, il se plaignit de la chaleur étouffante à Paris, du plaisir qu'on aurait à respirer un air pur, de voir des arbres, de l'eau... la mer !

— Qu'en dirais-tu, ma chérie, d'une quinzaine au bord de l'Océan ou de la Manche ? Tes joues reflouriraient, en même temps que ton entrain de jadis.

— Je préfère rester chez nous, répliqua Milou froidement, et où prendrais-tu l'argent nécessaire à un long voyage ?... et puis maman s'ennuierait sans moi...

Albert escomptait un autre accueil à sa proposition, il fut intimement froissé et ne répondit qu'à la dernière réflexion de sa femme.

— Ta mère est assez grande pour se distraire, toute seule ; d'ailleurs, elle a de nombreuses relations... enfin... jeune et belle comme elle est, il faut bien s'attendre à ce qu'elle se remarie...

— Maman, se remarier ? Elle est heureuse ici... Libre ! Libre ! tu es fou...

Une rougeur intense envahit le visage d'Albert, une flamme de colère brilla dans ses yeux. Quoi ! c'était là le résultat d'un dévouement de chaque

minute, d'un amour infini, de mille attentions amoureuses! S'entendre dire: «Elle est heureuse... libre! libre!»

—Eh bien, tu te trompes, ma chère, et la preuve c'est que je suis chargé de t'apprendre que cette fameuse liberté, elle la sacrifiait avec joie. Ta mère est aimée, elle aime, et se remarie dans un mois... oui... avec ce fameux conférencier!

Milou, les yeux dilatés, s'appuya à la table pour ne pas tomber. Elle tremblait violemment.

—Tu dis? bégaya-t-elle...

—Je dis que maman épouse Marcel Rainaud... là! Leurs goûts, leur éducation, leurs fortunes, et leurs âges, tout est d'accord et, raison suprême, ils s'adorent... eux!

Ce «eux», prononcé avec tant d'amertume, fut perdu pour Milou; elle porta les mains à ses tempes et jeta un cri déchirant.

—Oh! maman! maman... Mar!...

Sa voix s'éteignit, la jeune femme chancela, mais Albert, d'un bond, fut auprès d'elle et la reçut évanouie dans ses bras.

Ses baisers, ses larmes, ses appels ne ranimèrent point la malheureuse.

Désespéré, Albert déposa Milou sur le lit, téléphona au docteur, à sa belle-mère et revint près de sa femme. A tout hasard, il mouilla une serviette d'eau fraîche et lui tamponna le front, les joues, les mains... sans résultat. Quelques minutes s'écoulèrent, chargées d'angoisse; enfin Mme Charneil arriva.

—Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle à voix basse, penchée sur sa fille, ouvrez la fenêtre et emportez ces fleurs trop parfumées; là, merci. Tout en prodiguant ses soins à la jeune femme, Mme Charneil écoutait le récit que lui faisait son gendre. Un pli soucieux creusait son front.

—Elle a crié: Maman, maman... Ma... et s'est évanouie.

Par bonheur, Albert n'avait pas entendu très exactement, car c'était Marcel qu'allait prononcer Milou.

—Et ce médecin qui n'arrive pas... s'impatiente Denise, dont les efforts demeuraient inefficaces... Voulez-vous aller le chercher, Albert? et ramenez-le, coûte que coûte...

Albert touchait à peine les dernières marches de l'escalier que Milou s'étira, entr'ouvrit les yeux, aperçut sa mère, poussa un gémissement désespéré:

—Va-t'en... va-t'en! cria-t-elle, furieuse, les yeux brillants, visiblement en proie au délire d'une forte fièvre... Tu n'es plus maman... Tu m'as pris Marcel! Je te déteste... va-t'en! Marcel, mon Marcel... je l'aimais tant!...

Frappée au cœur, Mme Charneil resta une seconde désespérée, mais sa nature courageuse, son esprit pondéré lui firent remettre assez rapidement au point cette histoire douloureuse.

«Il était temps, pensa-t-elle. Connaissant bien sa petite Milou, imaginative, exaltée, elle reconstitua ce roman silencieux, et se félicita qu'il eût tourné de cette manière, non point par égoïsme, et parce qu'elle y trouvait son bonheur, mais parce que celui de sa fille et d'Albert était sauvegardé.

«Tout cela passera, songea Denise, et Milou redeviendra la gentille épouse d'avant.» Calmée, elle mit sa main sur le front de la malade, et de sa voix ferme et très douce, elle lui enjoignit de se taire... ne voulant pas que son gendre connût cette faiblesse de sa femme, la défaillance de cette foi jurée deux ans plus tôt.

Quels arguments employa la mère et, surtout, quelle force émanait de cette femme au cœur pur? Son en-

fant s'endormit, et nulle parole dès lors ne sortit de ses lèvres serrées.

Le docteur, après un long examen, constata une anémie prononcée, les nerfs surexcités, un commencement de neurasthénie, et il s'en alla, rassurant.

—La cause qui a provoqué ces malaises est passagère. Un changement d'air et d'habitudes sera salutaire à la malade.

C'était l'avis de Mme Charneil.

Albert obtint aisément de son patron que les vacances fussent avancées.

—Où irez-vous? lui demanda sa belle-mère.

—Chez ma cousine Biquette, en Normandie; depuis la mort de son père, c'est elle qui dirige la ferme, aidée de deux domestiques, sa mère est impotente.

—Oui, je me souviens, elle est très jeune...

—Vingt et un ans, elle se mariera dès le retour de son fiancé, qui achève son service militaire à Lyon.

—Alors, tout est bien, mon fils, votre bonheur renaitra. Ayez confiance. Peut-être, cousine Biquette, qui doit être fine et avisée comme une vraie Normande, vous aidera-t-elle de ses conseils.

Maternelle, Denise embrassa son gendre, et résolut de n'épouser Marcel Rainaud que lorsque Milou serait tout à fait guérie.

MA COUSINE BIQUETTE

DANS la grande salle de la ferme normande, où vivait Biquette et les siens, Milou et son mari venaient d'arriver et pendant que les cousins et la vieille mère renouaient connaissance avec des rires, des embrassades, Milou admirait les meubles lourds, sombres et luisants, comme des marrons fraîchement sortis de leurs coques. Dans la vaste pièce, tout reluisait, étincelait de propreté.

Sur la longue table, où le couvert attendait les affamés, un gros bouquet de fleurs des champs, d'herbes folles, trempait dans une jarre de terre. Son parfum léger, piquant, évoquait les champs, les bois et la mer toute proche.

Milou fut tirée de sa rêverie par Biquette, belle fille brune, aux dents blanches, aux longs yeux de chèvre (origine de son surnom).

—Ma cousine, disait-elle, je ne vous connaissais point, mais permettez-moi de vous appeler Milou, et de vous traiter comme Albert, sans cérémonie?

Pour toute réponse, Milou sourit et embrassa la jolie fermière.

On dina.

Quel changement avec Paris: la crème épaisse, les œufs frais, le cidre... de Normandie!

Milou fit un vrai repas. Quant à Albert, sa femme le regardait à la dérobée. Il riait, plaisantait, et faisait penser à un homme qui, ayant porté pendant longtemps un lourd fardeau, s'en décharge et respire à pleins-poumons.

Sa cousine lui donnait la réplique avec une vivacité qu'elle tenait d'un ancêtre méridional, mais sa finesse de Normande eut tôt fait de découvrir la fêlure du ménage d'Albert.

—Je voudrais bien savoir de quoi il retourne, pensa-t-elle, cette jolie Milou est toujours absente, Albert est triste quand il la regarde... quel secret chagrin cachent-ils?...

Et la bonne Biquette, très éprise de son fiancé, décida de percer le mystère des époux et de leur rendre le bonheur. A moins que... à moins que... les Parisiens aient une autre manière d'aimer que les Normands. Et la rieuse et capricieuse Biquette fit un saut vers sa mère qui voulait s'asseoir au jardin.

C'est la veille de la Noël



1 C'est la veille de la Noël, Papa fait toutes ses emplettes... Pour lui, un devoir annuel, Ach'tant lorgnettes et trompettes!

2 Et à Maman, que lui donner? Et que donner à la soeurlette? A grand'maman qu'il faut choyer, Un cadeau faut que j'lui achète.

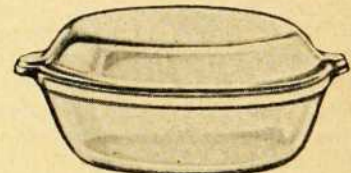


3 A bout, fatigué, sans espoir... De Pyrex, il voit une enseigne; Il se rend donc vers le comptoir Et tout autre cadeau dédaigne!

4 Il sait qu'Pyrex est le cadeau Admiré par tout' la famille; Chaque pièce vaut un joyau... Ce n'est pas de la pacotille.



5 Son gros problème résolu, Chacun aura son ustensile, "Marque Pyrex"—c'est entendu!... Voilà pourquoi papa jubile!



PAPA AIME MAMAN? Dans ce Plat-Casserole on peut faire diverses choses. Le couvercle sert d'assiette à tarte! Quatre grandeurs: 96 onces, 64 onces, 48 onces et 32 onces.



UN CADEAU SUPERBE! Ce beau Moule à Gâteau en Pyrex convient aussi pour côtelles, gâteaux étagés et desserts. La cuisson au four se fait en 1/3 moins de temps. Deux de ces plats font un magnifique cadeau.



ELLE SERA FIERE de ses tartes dans cette Assiette à Tarte en Pyrex! Ce qui déborde et colle s'enlève facilement du tour. Trois grandeurs: 8 1/2, 9 1/2 et 10 1/2 pouces de diamètre

SON RÊVE! Ce Plat Utilitaire en Pyrex va du four à la table, puis au réfrigérateur avec la plus grande facilité. Pour petits rôtis, pains chauds, petits pains, biscuits, desserts.

JOHN A. HUSTON CO. LIMITED
TORONTO
Concessionnaires exclusifs pour le Canada



"PYREX" EST LA MARQUE DÉPOSÉE DE CORNING GLASS WORKS, CORNING, N.Y.

Avec une tendresse attentive, la jeune fille installa l'infirmier dans son fauteuil, lui dit quelques malices pour la faire rire, et prenant le bras d'Albert, l'emmena faire le tour des prés.

Milou, désireuse de se replonger dans son rêve douloureux, préféra monter dans sa chambre, mais le décor de cette pièce modeste la dérouterait. Ses jeunes yeux s'amusaient des moindres détails, des photos, des rideaux, de la tapisserie, en vain le nom de Marcel flottait sur ses lèvres, son image si chère ne se précisait pas, au contraire, elle s'effaçait derrière le rideau mouvant des arbres qui abritaient la maison.

De fatigue, Milou s'endormit et rêva de Biquette et d'Albert courant la campagne, et peu à peu Biquette se transformait en une jolie chèvre bondissante, entraînant Albert à sa poursuite. Milou les appelait, mais le vent de mer emportait ses cris.

Lorsque la jeune femme s'éveilla, elle fut étonnée d'avoir dormi si peu de temps! Deux heures... Les membres reposés, elle sauta à bas du lit, s'approcha de la fenêtre et vit sur la route ombragée, qui montait vers la ferme, le couple d'Albert et de Biquette. Pour lutter contre le vent très fort, les deux jeunes gens se tenaient par le bras, bien serrés l'un contre l'autre; chaque rafale hurlait mêlant leurs cheveux, enroulait leurs vêtements en les faisant claquer comme des drapeaux. Tous deux riaient à en perdre haleine.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour, abrités par un auvent, Biquette obligea son cousin à s'arrêter; elle avait l'air d'insister pour quelque chose que Milou aurait bien voulu savoir, et Albert refusait avec l'air de quelqu'un qui n'ose se décider.

À la fin, Biquette se pencha à l'oreille de son cousin...

Qu'elle était donc ravissante, haussée sur la pointe des pieds, toute tendue vers le mari de Milou.

Lorsqu'elle eut fini, Albert la prit aux épaules et, la regardant au fond des yeux, s'exclama, et Milou l'entendit, cette fois:

— Si c'était possible! crois-tu? tu pourrais me donner ce bonheur?

D'un mouvement de tête coquet, Biquette fit un signe affirmatif.

— Allons, achève le jeune homme, je me mets entre tes mains et, pour sceller notre accord, je t'embrasse!

Deux baisers sonores retentirent, Milou eut l'impression d'attraper une gifflé.

— Quelle coquette effrontée, cette fille!... et lui? A qui se fier!

Un pli amer déforma sa bouche enfantine, mais presque aussitôt une rougeur brûla ses joues, sa pensée se reportant sur elle-même. La comparaison s'imposait, et Milou était trop sincère pour ne pas reconnaître que son mari avait une excuse à ce badinage, tandis qu'elle...

— Eh bien, tant pis! je l'ai mérité, voilà, et puis, Albert m'est indifférent maintenant, je ne l'aime plus, je n'aime personne... et personne ne m'aime.

Pour preuve de son indifférence, la petite épouse éclata en sanglots.

Le soir, elle affecta une gaieté brillante, spirituelle; Biquette ripostait avec entrain, se tournant sans cesse vers son cousin, lui dédiant ses bons mots, ses rires, des attentions charmantes accompagnées de bourrades amicales. Albert, malgré les éclairs menaçants qui jaillissaient parfois des doux yeux de sa femme, se prêtait à ce jeu, et n'avait de regards et de compliments que pour Biquette.

Dans son grand fauteuil, la maman infirmière dormait, dès la soupe avalée, jusqu'au moment où sa fille la mettait au lit comme un bébé.

Ce soir-là, la veillée fut un peu prolongée en l'honneur des invités. Albert réclama d'aider sa cousine à conduire la maman jusqu'à sa chambre. Biquette accepta avec un clin d'œil malin, et quand Milou se trouva seule dans la salle à manger une envie folle la saisit d'aller se jeter à la mer, tant la vie lui devenait insupportable. Sa mère, Marcel, Albert lui-même avaient le cœur pris ailleurs... Seule! elle était toute seule maintenant!... Le cri de sa conscience lui disait bien qu'elle-même avait créé cet état de choses, que les meilleurs et les plus tendres se lassent à la fin d'un visage triste, indifférent, d'un cœur glacé... elle l'entendait, mais préférait se répéter à satiété qu'elle était l'innocente victime d'êtres égoïstes et changeants.

Lorsque Biquette et Albert redescendirent à la salle à manger, Milou avait regagné sa chambre.

— Ne crois-tu pas, dit le jeune homme à sa cousine, que nous faisons fausse route?

— Imbécile, va! As-tu vu ses yeux qui me fusillaient quand je riais avec toi? Elle t'aime, et de tout son cœur, grand bêta; seulement, tu ne sais pas y faire! La poigne te manque, et souviens-toi que les plus aimés ne sont pas les plus aimants, et puis les femmes ont toutes l'esprit de contradiction et beaucoup d'amour-propre; elles s'acharnent surtout à conquérir qui leur résiste!

Albert éclata de rire.

— Peste, ma cousine, tu possèdes une science du cœur féminin qui m'éblouit; mais j'ai lu quelque part que, pour convaincre, il faut être convaincu, et que, pour être aimé, il faut aimer.

— Evidemment, homme stupide. Aime tant que tu voudras, mais la sagesse t'interdit de le montrer. Rien n'est plus fade et plus vite ennuyeux qu'un mari roucoulant.

Les deux jeunes gens, très égayés, causèrent librement pendant une heure encore; ils avaient tant de souvenirs d'enfance à ressusciter! Milou, de sa chambre, située juste au-dessus de la salle à manger, entendait leurs voix atténuées, et leurs rires. Sa tristesse s'aggravait, un sentiment d'indignation, de jalousie qu'elle essayait vainement de chasser, faisait bouillonner son sang.

Quand son mari entra dans la chambre, elle fit semblant de dormir; alors, vivement, Albert procéda à sa toilette de nuit, se coucha et, grisé d'air, harassé de fatigue, s'endormit d'un coup. Pour la première fois depuis leur mariage, l'amoureux mari n'embrassa pas sa femme, il ronflait! La capricieuse, vexée, eut envie de l'éveiller sous un prétexte quelconque; l'orgueil la retint et, pareille à une petite fille battue, Milou pleura, les poings sur ses yeux.

Les jours suivants furent plus calmes. Biquette ne se contentait pas de diriger les domestiques, elle-même travaillait sans répit; ayant l'œil à tout.

— Allez donc vous promener, les enfants, disait-elle à Albert et à sa femme; mais Albert, après avoir demandé sans élan à Milou si elle désirait qu'il l'accompagnât, se tournait du côté de Biquette:

— Je vais t'aider, criait-il.

— Non, non, repose-toi donc, tu n'es pas venu pour travailler et ta femme s'ennuiera si tu la laisses seule.

— Jamais je ne m'ennuie! répliquait Milou, hautaine. Albert peut bien rester... Je n'ai pas besoin de sa présence.

— Tu vois, Biquette! elle ne veut pas! Laisse-moi donner à manger aux poules.

Milou s'enfuyait, la rage au cœur, tantôt sur la plage ou dans les pins. Quelquefois, elle s'asseyait près de l'infirmière qui tout aussitôt commençait l'éloge d'Albert et ensuite de sa Biquette incomparable, puis du fiancé de Biquette...

— Ah! ma doué c'est un beau gars et point commode.

— Vraiment? Vient-il souvent en congé?

— Oui et non... on le verra pas avant un mois.

— C'est dommage, gronda Milou entre ses dents.

— Oui, c'est dommage, dit la vieille femme qui avait entendu, car Biquette se languit de lui.

Un rire sceptique secoua Milou:

— On ne dirait pas à la voir, lançait-elle.

— Faut pas se fier aux apparences, petite dame... ma Biquette est franche comme l'or et fidèle! c'est pas une fille comme il y en a tant qui plantent là un fiancé ou un mari pour un qui saura mieux leur en conter...

Milou bissa le front, elle se tut. Ses conversations avec l'infirmière se bornèrent désormais aux souvenirs que la bonne femme aimait à égrener.

Dix jours déjà étaient écoulés. La contrainte que s'imposait Albert devenait intolérable, mais pas plus que celle que subissait Milou.

Son mari la traitait gentiment, fraternellement, sans plus... et c'était pitié que de voir cette adorable créature se morfondre près d'un mari en apparence indifférent.

Était-il possible qu'elle eût anéanti son amour à tout jamais? Une grande angoisse la torturait, maintenant qu'elle comprenait que Marcel n'avait occupé en somme qu'une place secondaire dans son esprit et non dans son cœur. Pour un caprice, son bonheur, sa vie seraient-ils perdus? Assagie, et toujours désolée, la jeune femme expérimentait cruellement les dangers d'une imagination trop vive et d'un amour-propre excessif.

Parfois, la nuit, ne dormant pas, elle s'appuyait sur un coude et contemplait son mari, le cœur gonflé de tendresse et de remords.

— Albert... mon Albert! murmurait-elle une fois, pardon... Je t'aime!... si tu savais!

Quelle force de caractère fallut-il à Albert pour résister à cet aveu inespéré, mais il avait juré à sa cousine d'attendre le moment qu'elle fixerait pour jouer le dernier coup et gagner la partie. Il attendit donc, d'ailleurs, ce « pardon » que Milou sollicitait, l'impressionnait tant soit peu.

Le lendemain, Biquette le rassura. La fine mouche pensait bien qu'il y avait autre chose qu'un commencement de neurasthénie, quelque chose qu'Albert n'avait pas besoin de savoir.

— Tu trouves, lui dit-elle d'un ton bourru, que ta femme est sans reproches. La vie qu'elle te fait mener depuis six mois est intolérable. Ici même, on dirait une étrangère. Ça n'a pas besoin d'un pardon, dis-tu? Eh bien, si jamais je fais cette tête-là à mon mari plus de deux jours, je consens à être battue!

— Bien, mais alors, abrège mon supplice. Elle a dit... elle a dit... enfin, elle m'aime, quoi! Je t'assure que je ne peux plus la voir si triste.

— C'est bien fait, faut qu'elle soit punie, ton bonheur à venir ne s'en portera que mieux.

PARTIE GAGNÉE

C'EST le soir d'un dimanche radieux. Milou, plus sombre que jamais, a refusé de suivre son mari et Biquette. Elle va, lamentable, dans les sentiers rocailleux pour atteindre un creux de rochers entouré de buissons d'où l'on domine la mer. Biquette

a repéré bien soigneusement la cachette et, bien avant l'arrivée de Milou, elle s'y trouve avec son cousin, derrière une haie. Albert tremble et les yeux de Biquette brillent de décision.

Ils attendent, silencieux.

Enfin... la voici! c'est Milou. Elle s'assied; les coudes aux genoux, le menton dans les mains, elle songe... Tout à coup, un murmure de voix la fait tressaillir... ce sont eux... encore! Ils ne rient pas comme d'habitude. Biquette semble émue:

— Tiens, mon Albert, dit-elle, je viens de trouver dans l'herbe ces trèfles à quatre feuilles, je te les donne afin qu'ils te portent bonheur. Conserve-les en souvenir de celle qui t'aime...

Un élan fou, irrésistible, arrache Milou de son siège, elle se jette sur Biquette:

— C'est mon mari... à moi... vous n'avez pas le droit de me le prendre... Ah! vous croyez que je supporterai plus longtemps cette odieuse comédie... non! et non! tiens donc!...

Albert se précipite pour préserver la dévouée Biquette, et c'est lui qui reçoit l'envol d'une main preste, sur sa joue. D'un mouvement presque brutal, il emprisonne les mains, les bras, le corps tout entier de sa femme, et le serre sur sa poitrine.

— Méchante, lui dit-il, depuis quand est-ce qu'on bat son mari, comme ça? Est-ce de la rage, est-ce de l'amour?

Un sourire affolant glissa comme un rayon de soleil sur les lèvres, dans les yeux de l'adorée.

Albert le cueillit délicatement, sans oublier les leçons de la judicieuse et sage Biquette.

— Tu m'aimes donc encore un peu? demanda Milou.

— Un peu seulement, petite tigresse.

— Mais... Biquette?

— Biquette!

Biquette ne répond pas. Elle a disparu pendant que les amoureux échangeaient le baiser réconciliateur.

Elle court, Biquette, oublieuse de ceux qui sont assis dans l'ombre du rocher, las de l'avoir cherchée. Et soudain, elle défaille de surprise et de joie.

Quelqu'un est près d'elle, dont elle reconnaît la voix mâle et si quelque doute lui restait pour identifier cette présence, les baisers tombant en pluie tiède sur son visage lui révéleraient bien vite que c'est son Jacques qui est revenu! C'est lui! C'est lui!

Biquette ne bouge pas, ses yeux restent clos.

— As-tu fini de faire la bête? Vas-tu me regarder et me parler, à la fin? crie l'amoureux en envoyant une amicale bourrade à sa promise.

Biquette ouvre enfin ses yeux, pleins d'une tendre malice.

— Te voilà donc! rit-elle, pour dissimuler son émoi, et que fais-tu par ici, à cette heure, au lieu d'être à la caserne, grand serin?

— Ben, tu vois, ma Biquette, je cueille des pissenlits pour souper... tu m'invites?

— Allez, marchez! Dis pas de bêtises. On ne t'espérait pas si tôt, chez nous. T'es pas malade, au moins?

— Si... du cerveau, quand je te vois, je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais... Tiens, il faut que je te dévore une oreille. Le temps m'a trop duré de toi, ma jolie... On m'a libéré un mois plus tôt, parce que je devenais dangereux. La folie d'amour me faisait voir rouge à la moindre contrariété et j'ai assommé toute une compagnie à coups de godasses le matin où une chère petite lettre m'annonça l'arrivée de ce fameux cousin... si beau!... si... ceci! si... cela!

[Lire la suite page 18]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

SIMILI PAIN DE VIANDE

- 2 c. à tb. de beurre
1 petit oignon haché finement 1 tasse de mie de pain pressée
1 tasse d'eau
1/2 tasse de céleri haché finement 3 œufs cuits durs
2 tasses de riz cuit
2 œufs battus légèrement 1 cuillerée à thé de sel
1/4 de cuillerée à thé de poivre

Faire revenir l'oignon haché finement dans le beurre, ajouter la mie de pain et l'eau et laisser cuire 5 minutes. Ajouter le céleri, les œufs coupés en tranches et le riz cuit. Incorporer à ce mélange 2 œufs battus légèrement, assaisonner de sel et de poivre, verser le tout dans un plat bien beurré et faire cuire au four de 400° F. 45 à 50 minutes. Démouler au sortir du four et servir avec une sauce persillade.

SAUCE PERSILLADE

- 2 cuillerées à table de beurre 4 cuillerées à table de farine
2 c. à tb. de persil frais 2 tasses de lait
Sel et poivre

Mettre dans une casserole le beurre et la farine. Délayer avec le lait, porter à l'ébullition sur feu doux et faire jeter quelques bouillons. Assaisonner de sel et de poivre et ajouter en dernier lieu le persil haché finement.

POUDING AU RIZ AUX PRUNEAUX

- 1/3 de tasse de riz 2 tasses de lait
1/2 tasse de pruneaux hachés 2 jaunes d'œufs
1/4 de tasse de sucre 1/4 de c. à thé de sel
1 c. à tb. de zeste d'orange

Mettre dans un bain-marie le riz bien lavé avec les pruneaux et le lait. Laisser cuire jusqu'à ce que le riz soit bien gonflé et tendre. Ajouter les 2 jaunes d'œufs battus avec le sucre et le zeste d'orange et laisser cuire encore 10 minutes. Verser dans des coupes et laisser refroidir. Garnir de meringue faite comme suit avec les 2 blancs d'œufs et 4 c. à tb. de sucre :

Battre les blancs, ajouter graduellement le sucre et quand la meringue est bien ferme, jeter par cuillerées dans un grand bol rempli d'eau bouillante. Laisser reposer ainsi 15 minutes. Retirer soigneusement de l'eau et mettre sur le riz. Servir glacé.

TARTE A L'ORANGE

- 4 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch) 4 c. à tb. de sucre
1 1/2 tasse de lait
1/2 tasse de jus d'orange 1 œuf

Mettre dans une casserole l'amidon de maïs, et le sucre. Délayer avec le lait. Faire cuire à feu doux jusqu'à épaississement. Mettre au bain-marie. Ajouter l'œuf légèrement battu, laisser cuire encore quelques minutes et y incorporer le jus d'orange. Verser dans une croûte de tarte préalablement cuite, laisser refroidir et garnir avec des sections d'orange disposées joliment sur la carte.

POUDING A LA VAPEUR

- 3 tasses de raisins sans pépin 1 tasse de pruneaux hachés finement
1/2 tasse d'écorces de fruits confites
1 tasse de suif haché 1 tasse de mie de pain
1 tasse de cassonade
1 tasse de farine 1 c. à thé de poudre à pâte
1/2 cuillerée à thé de soda
1 c. à thé de cannelle 1/2 c. à thé de muscade
1 c. à thé de gingembre
1 tasse de pommes hachées finement 1 tasse de carottes râpées
1/2 tasse de pommes de terre râpées
3 œufs le jus et le zeste râpé d'un citron

Laver les raisins et les égoutter sur un papier. Laver également les pruneaux et les couper finement à l'aide de ciseaux. Mettre le tout dans un bol, ajouter les écorces de fruits, le suif, la mie de pain et la cassonade.

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre, le soda et les épices. Ajouter au premier mélange ainsi que les pommes, les carottes et les pommes de terre. Battre les œufs jusqu'à ce qu'ils soient légers et incorporer au mélange. Bien brasser et au besoin, se servir de ses mains pour opérer un mélange parfait. Verser dans des boîtes de fer-blanc bien beurrées ou n'importe quel autre récipient étanche, couvrir soigneusement avec un papier beurré si l'on n'a pas de couvercle et faire cuire à la vapeur ou dans l'eau bouillante 3 1/2 à 4 heures.

Cuire à la vapeur consiste à mettre le moule dans une casserole qui contient de l'eau bouillante et dans laquelle se trouve un double fond troué. L'eau doit être tenue en ébullition tout le temps de la cuisson.

Quand on cuit dans l'eau chaude, le moule doit être bien étanche et placé directement dans l'eau bouillante.



LE COLONEL PARLE:

"Bien, Garçon, c'était un délicieux repas. On peut apprécier une nourriture comme celle-ci après des semaines de rationnements sur les champs de bataille. Et ce blé-d'inde Del Maiz—M-m-m—C'est plein d'un goût savoureux et tout ce que tu veux—et cette crème, comme c'est riche! Véritablement, c'est délicieux!"

LE SOLDAT RÉPOND:

"Oui monsieur, Del Maiz est le seul blé-d'inde qui vous donne une substance aussi crémeuse."

LES DEUX ENSEMBLE:

"Nous des forces armées, aussi bien que nos Alliés et tous les peuples nouvellement libérés, nous recevons de la nourriture en quantité. C'est parce que vous produisez plus, que vous vous conformez aux règlements du rationnement, et que vous savez conserver les vivres. Merci, Canada, vous faites une belle besogne."



DEL MAIZ BRAND **CREAM STYLE CORN**
FINE FOODS OF CANADA LIMITED
STE. MARTINE, QUEBEC

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 675

Problème No 674

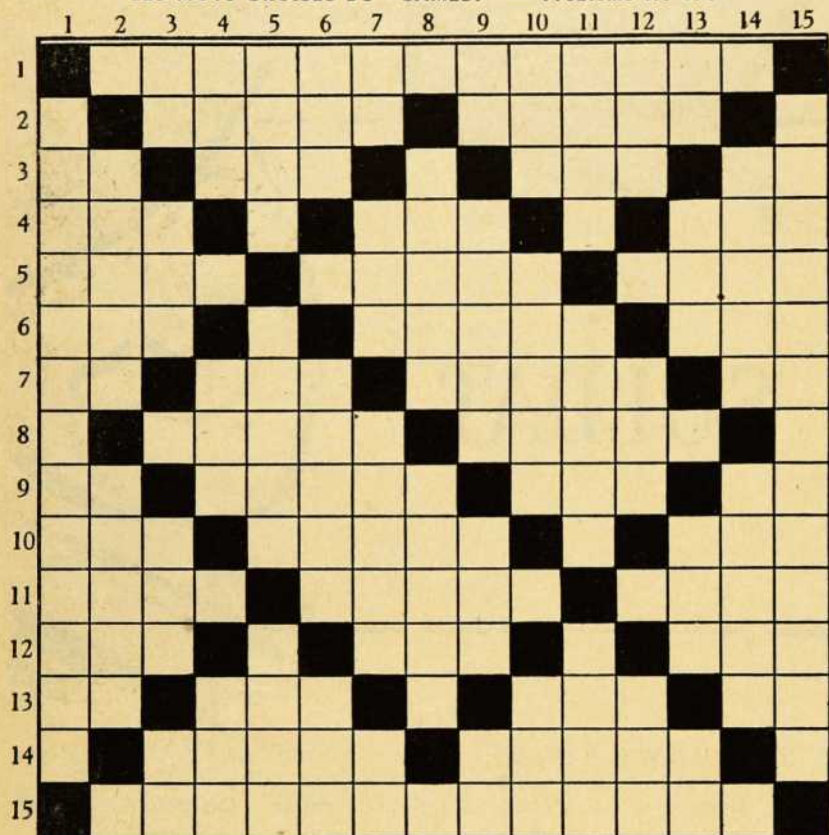
Mlle Monique Gadbois, 1195, rue Marguerite-Bourgeois, St-Hyacinthe, P. Q.; M. Paul-E. Cantin, 131, rue M. de L'Incarnation, Québec, P. Q.; Mlle Nicole Trempe, St-Alexis des Monts, Co. Maskinongé, P. Q.; Mme Roland Thériault, 35, rue Iberville, Rivière-du-Loup, P. Q.; Mme André Boisvert, 3820, rue Mackenzie, Apt. 1, Côte des Neiges, Montréal.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

B	R	I	C	K	G	O	U	S	S	A	U	T
A	I	L	E	P	C	R	E	T	I	N	S	
C	E	S	M	O	U	E	N	E	E	M	A	
U	N	P	O	I	N	T	E	R	B	A	I	
L	R	A	I	L	S	R	E	C	R	I	N	
M	A	I	N	S	S	A	A	O	I	N	T	
T	U	N	S	C	O	I	N	G	E	T	E	
I	F	E	P	O	R	E	S	C	E	T		
N	O	N	B	A	L	E	S	M	A	T	E	
T	R	I	E	S	I	L	B	A	N	A	T	
Q	U	E	S	T	N	C	O	T	O	N	B	
U	R	E	A	S	M	A	R	I	N	D	O	
I	E	G	R	O	S	L	I	N	C	O	R	
N	C	O	T	I	E	R	N	C	O	N	E	
P	A	T	E	R	N	E	L	P	O	U	C	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 676



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard).

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Métallurgie du fer.
2. Personne joyeuse. — Allure en général.
3. Exclamation de surprise. — A un air gai. — Colère. — A moi.
4. Roue à gorge d'une poulie. — Portion qui revient à chaque personne dans un partage. — Saint, en espagnol.
5. Câble auquel est attachée la bouée d'une ancre. — Privé complètement du sens de l'ouïe. — Arrange
6. A nous. — Débours. — Gros perroquet de l'Amérique du Sud.
7. Pronom. — Nez. — Monnaie d'or arabe. — En les.
8. Diable. — Occuper.
9. Fleuve d'Italie. — Nom vulgaire de la grosse tortue imbriquée. — Homme très avare. — Coups de baguettes sur le tambour.
10. Préfixe. — Gouvernes. — Jeu de cartes.
11. Royal: pavillon royal. — Genre de polygonacée. — Opposition, refus.
12. Pluie. — Partie de la charrue. — Instrument à vent.
13. Pronom. — Verso. — Tête. — A pris une expression de gaieté.
14. Condimentieuse. — Choisir.
15. En même temps.

VERTICALEMENT

1. Famille de champignons parasites de diverses plantes.
2. Oiseau échassier. — Vaste étendue d'eau salée.
3. Lui. — Planche de bois. — Figure héraldique. — En cas que.
4. Difficile à entamer. — Hareng en caque. — Peine des damnés.
5. Ville des Etats-Unis. — Fief militaire. — Ville de Colombie.
6. Gaz stomacal. — Percer. — Substance friable.
7. Pronom. — Côté d'un navire frappé par le vent. — Titre du souverain d'Abyssinie. — Conjonction.
8. Pesant. — Nom qu'on donnait autrefois à la barre du gouvernail.
9. Conjonction. — Manière de rendre. — Aride. — Pronom.
10. Eclat de voix. — Repas du milieu de la journée. — Instrument en métal.
11. Clameur employée pour s'élever avec indignation contre. — Cotonnade. — Besoin de manger.
12. Dit qu'une chose n'existe pas. — Est favorable. — Préfixe.
13. Préfixe. — Mesure algérienne. — Visage. — Pronom.
14. Premier officier municipal. — Partie mobile dans un moteur.
15. Art de faire apparaître des fantômes à l'aide d'illusion d'optique.

Tactique Amoureuse

[Suite de la page 16]

« D'abord, où est-il que je l'extermine, ce cousin de malheur ? »

L'air narquois du paysan laissait soupçonner que dans ces rododromes, il y avait une part de vérité qui s'appliquait à la jalousie que le moindre propos aimable adressé à sa fiancée surexcitait violemment.

— Ce cousin a une très jolie femme, et je te préviens que si tu te montres trop galant avec elle, foi de Biquette, notre mariage est rompu ! C'est qu'on te connaît... grand séducteur ! Allez... Marchez...

Penaud de cette algarade qui lui tombait du ciel, et flatté dans son amour-propre des craintes de la belle Biquette, Jacques promit d'être très sage, oubliant tout à fait le cousin Albert.

Mais la vanité masculine vaut bien la coquetterie féminine. A l'idée qu'il allait se trouver en présence d'une jolie femme, Jacques soigna sa mise avec un peu d'excès, ce dont Biquette s'aperçut fort bien, elle ne fit qu'en sourire; quelques heures plus tard, elle faillit en pleurer.

Milou entra en courant dans la salle à manger, où tout le monde réuni l'attendait pour souper.

— Je suis en retard, s'excusa-t-elle avec son frais sourire.

Jacques s'était levé précipitamment pour saluer Milou, et ses regards éblouis ne parvenaient pas à se détacher de cette adorable vision blonde.

Les grands yeux veloutés s'arrêtèrent, sympathiques, sur le soldat et lui sourirent.

— Monsieur Jacques, dit Milou, gracieuse, vous êtes un heureux mortel, puisque vous possédez la tendresse de la jolie fée que voilà !

Câlina, Milou passa son bras nu autour du cou brun de Biquette, et le contraste était saisissant.

Jacques le remarqua. Il admira l'extrême distinction de cette Parisienne si fine dans sa simplicité.

Timidement, il serra la main qu'elle lui tendait et sut à peine trouver quelque chose à répondre à tant de gentillesse. Milou l'intimidait et, comme il était orgueilleux, cela le vexa profondément de ne pouvoir paraître à son avantage.

Surprise, Biquette observa son fiancé pendant tout le repas. Plusieurs fois, ses sourcils se rapprochèrent, signe d'orage.

Ce furent Albert et sa femme qui soutinrent la conversation et l'animent par la gaieté de leurs propos.

A un moment donné, Milou rejoignit Biquette à la cuisine :

— Qu'y a-t-il, chère Biquette, où avez-vous laissé votre entrain ? Je ne vous reconnais plus ! Votre fiancé est charmant...

Biquette haussa vivement les épaules, et sa moue chagrine s'accentua. — Ne voyez-vous pas, Milou, qu'il est en train de devenir amoureux... de vous !

Biquette se trompait.

Une vive admiration n'est pas forcément de l'amour et le jeune soldat, malgré l'attrait et le charme de la « dame », l'admirait, seulement, mais tout son cœur restait à sa chère Biquette.

A cette déclaration, Milou rougit, déconcerté.

— Vous croyez ? dit-elle, non, ce n'est pas possible.

— Le coup de foudre ! essaya de plaisanter la fiancée malheureuse.

Milou hocha la tête. Elle croyait aux coups de foudre... et pour cause.

Un instant, elle songea et, soudain résolue :

— Je crois que vous vous trompez, chère Biquette, mais vous qui êtes un si bon médecin pour les autres, permettez qu'on se serve un peu de vos procédés pour guérir un mal... imaginaire !

Biquette regarda Milou qui souriait et le même éclair de malice jaillit de leurs yeux.

— C'était un prêt pour un rendu ! dit Biquette.

— Justement ! répliqua Milou et toutes deux retournèrent à la salle à manger.

Comme d'habitude, la vieille maman fut menée dans sa chambre par sa fille ; elle réclama en outre le bras de son futur gendre.

Milou en profita pour expliquer à son mari ce qu'elle attendait de lui. Tous deux riaient sans bruit.

— Ta cousine s'imagina des choses ! dit Milou en embrassant Albert...

— Des choses qui ne m'étonnent pas du tout, répliqua le mari, et ce serait bien triste pour lui et pour Biquette si cela était... mais pour moi, l'essentiel est que ton cœur me reste pur, intact comme ta pensée... ma chérie... je dois te l'avouer je fus jaloux... atrocement... autrefois...

Milou ferma les yeux, son sang se glaçait dans ses veines. Elle ne répondit pas — son mari continuait :

— Lorsque ta mère m'annonça son mariage avec Marcel Rainaud, il me sembla qu'après une nuit interminable, je revoyais le jour !

— Pauvre chéri ! murmura la jeune femme dont l'angoisse trop vite l'aurait trahie si, en cet instant, Biquette et son fiancé n'étaient entrés dans la salle.

La jolie maîtresse de maison en l'honneur du retour de son futur, sortit du fond de l'armoire un grand bocal de cerises à l'eau-de-vie, des verres et un jeu de cartes pour passer la veillée.

— La bonne idée ! s'écria Albert, je me mets avec toi, petite cousine, et ma femme avec Jacques.

Alors recommença en l'honneur du fiancé le jeu inventé par Biquette pour réveiller l'amour de Milou, mais Biquette était mal à l'aise et sa mine devant l'excès de tendresse manifesté par Albert était impayable.

Au début, Jacques, grand amateur de cartes, n'y prit pas garde ; mais il s'énerva bientôt des fautes continuelles de sa partenaire et quand il vit Albert, d'une main audacieuse, caresser le bras de sa fiancée, le sang lui monta brusquement au visage, cependant il se contint... et joua de travers.

— Gagné ! cria tout à coup Albert, nous avons gagné, petite Biquette chérie... et je t'embrasse parce que tu joues comme un ange.

Biquette sourit aimablement et tendit sa joue.

Jacques grinça des dents et s'il eût cédé à la violence de son caractère, Albert ne fut pas resté longtemps sur sa chaise.

« Avec quelle joie je l'enverrais asséoir dans les salades celui-là ! » grondait-il en dedans.

— On recommence une autre partie ? proposa Milou.

— Oui, dit Jacques, mais je prends Biquette avec moi.

— Je la garde ! riposta joyeusement Albert... c'est mon fétiche... tu veux, mon petit ?

— Oh ! oui... répondit la rusée, on s'entend bien nous deux !

— Et moi on me laisse en plan ! Ce n'est pas ma faute si j'ignore les jeux de cartes ! dit Milou.

— Ce n'est pourtant pas difficile, bougonna Jacques... Alors, décidément tu me « laisses tomber » ? dit-il, insistant en regardant Biquette.

— Je te laisse tomber... répéta la jeune fille en battant les cartes.

« Elle dit ça... elle dit ça... comme si elle avait une idée de derrière la tête mais qu'est-ce qui lui a pris tout d'un coup... se demandait Jacques. Ah Biquette! quand je te tiendrais faudra pas t'aventurer à ces manières-là... bon sang de bon sang! » La pensée vient tout à coup au soldat que sa promise pourrait rompre leurs fiançailles s'ils s'avisait... Mais il ne s'était avisé de rien le malheureux, son cœur pur et sincère ne battait que pour la chère Biquette.

— Il se fait tard, dit-il, je m'en vais...

Albert et Milou lui serrèrent cordialement la main, il répondit faiblement à leur étreinte, les souhaitant à Paris, loin de la ferme.

— Tu m'accompagnes jusqu'au bout du chemin ? demanda-t-il à sa fiancée.

— Je veux bien ! répondit-elle, bonsoir Albert... bonne nuit Milou, à demain.

Sous le ciel noir — deux ombres cheminent côte à côte — silencieuses comme il convient à des ombres — mais la plus grande se penche vers sa voisine et parle d'une voix suppliante.

— M'aimes-tu vraiment, Biquette ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que ce soir il n'y en avait que pour cet Albert...

— Mon cousin ? tu n'y penses pas ? c'est plutôt un frère pour moi... serais-tu jaloux par hasard ?

— Jaloux ! oui... fou — jaloux tout ce que tu voudras... mais je ne veux pas que tu sois à d'autres qu'à moi... je t'aime, entends-tu... de toutes les forces de mon être... depuis notre enfance tu as été mon univers... alors... ce soir... j'ai trop souffert...

Les yeux de Biquette sont mouillés de larmes... la nuit les cache — elle dit... affectueuse :

— Tu n'as pas plus de raisons d'être jaloux d'Albert que moi de... Milou, par exemple.

Avec quelle acuité l'oreille de Biquette recueillit-elle les plus petites nuances de la réponse...

— Madame Milou ? à mon tour de dire que tu blagues ! Elle est très belle... Je l'admire mais j'admire aussi le soleil, les étoiles, les fleurs... je n'en aime qu'une, je te le jure ! c'est toi ! Me crois-tu ?

Biquette, sans répondre, appuie sa tête sur l'épaule de Jacques, elle tend ses lèvres fines et lui s'en empare ardemment.

Le lendemain, une lettre arriva à la ferme. Mme Charneil annonçait son arrivée. Elle repartirait avec ses enfants à la fin de la semaine.

— Plus que quatre jours à rester ensemble ! soupira Milou.

— Vous reviendrez pour ma noce, décida Biquette, et l'on s'amusera... Je vous le promets !

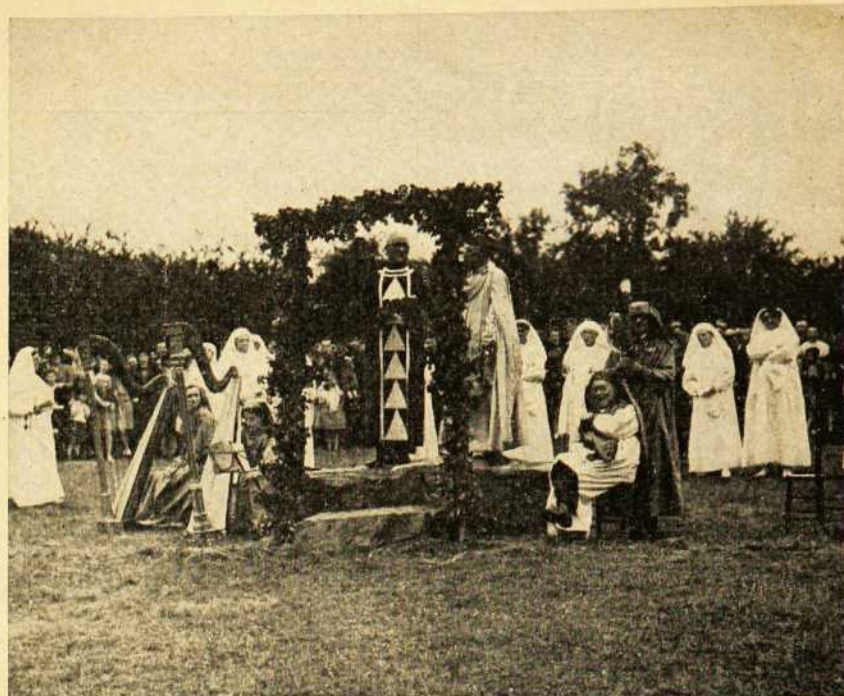
EPILOGUE

La noce de Biquette eut lieu après les vendanges mais, entre temps, Milou avait marié sa mère et elle devint vraiment la fille très chère du confrencier, Marcel Rainaud, qui ne se douta jamais, pas plus qu'Albert, du petit drame d'amour dont l'un était le héros, l'autre la victime.

— Petite mère, dit un jour Milou en berçant son premier né, sais-tu que nous avons été rivaux ?

— Ton délire me l'avait révélé, pauvre chérie... J'en ai bien souffert, mais Albert, sans connaître la cause de ta froideur, a souffert plus que nous deux.

— Il se rattrape, rassure-toi, mère chérie... et parce que j'ai failli le perdre, j'apprécie mieux mon bonheur, et je le cache. PIERRE MONTANAY



Jeux Floraux au Pays de Galles

LES DÉLÉGUÉS de dix pays alliés ont assisté cette année à l'Eisteddfod (les Jeux Floraux du pays de Galles) qui s'est tenu à Llandeby. Ils furent présentés au public par M. Charles Wilmot, représentant régional du British Council, qui déclara que l'Eisteddfod était « le seul grand festival populaire démocratique qui existe encore en Grande-Bretagne ». Le Dr. Juraj Slavik, ministre de l'Intérieur du gouvernement yougoslave, prit la parole au nom des invités. Il déclara notamment :

« Nous sommes venus vous faire nos adieux avant de rentrer dans nos foyers. Nous dirons à nos amis d'Europe combien nous vous sommes reconnaissants de ce que nous avons pu rester dans ce pays libre, et nous serons heureux de vous inviter à notre tour à nos grandes fêtes de la Libération de nos pays respectifs. »

L'exactitude de la déclaration d'après laquelle l'Eisteddfod est « le seul grand festival populaire démocratique qui soit encore en Grande-Bretagne » peut être contestée. En fait, les Jeux Floraux du pays de Galles occupent une place prépondérante et de choix parmi les festivals populaires d'Europe occidentale. Ils sont antérieurs à l'ère chrétienne, quoique le nom d'Eisteddfod, qui signifie « session », date du douzième siècle seulement.

L'Eisteddfod est, à vrai dire, une session pendant laquelle les chanteurs et ménestrels du pays de Galles disputent la couronne de barde devant un jury spécial, en présence d'une foule de leurs compatriotes assemblés d'habitude en plein air. Les festivals les plus importants, tels que l'Eisteddfod national, durent trois ou quatre jours et ils ont chaque jour un chef d'orchestre et un président différents. Ils sont précédés de Jeux Floraux locaux qui ont lieu dans tout le pays de Galles.

UN FESTIVAL CELTIQUE

La harpe, l'instrument traditionnel des Celtes, se joue toujours à ces cérémonies où l'on entend aussi d'autre musique instrumentale, exécutée généralement par des solistes ; mais les Gallois ont toujours été réputés comme chanteurs plutôt qu'instrumentistes. Leur préférence pour le chant remonte peut-être au sixième siècle, époque où un certain prince de Galles ordonna à tous les concurrents de traverser à la nage la rivière Conway avant de se présenter devant le jury — ceci, probablement au mieux de leurs cordes vocales.

L'Eisteddfod est essentiellement un festival celtique auquel les envahisseurs anglo-saxons du cinquième siècle ne prennent point part. Toutefois, lorsqu'en 1283 le pays de Galles eût été conquis par le roi Edouard Ier d'Angleterre, les concours de poésie et de chant des bardes gallois subsistèrent par faveur royale, afin que la langue et les chants gallois pussent se conserver. Ces concours eurent lieu, généralement, tous les trois ans, et finirent par tomber en désuétude dans les années troublées de la fin du dix-septième siècle.

Pendant cent trente années l'Eisteddfod disparut complètement. Mais après les guerres napoléoniennes il y eut une renaissance galloise, et les Jeux Floraux du pays de Galles furent remis en honneur et retrouvèrent plus encore que leur ancien éclat.

De nos jours l'Eisteddfod est annoncé par une sonnerie de trompettes un jour et un an avant son ouverture. A l'issue du festival les gagnants des Jeux Floraux sont, en grande cérémonie, couronnés et acclamés. L'institution s'est maintenant étendue dans un nouveau domaine. C'est ainsi qu'à Llandudno il y eut récemment un Eisteddfod auquel participèrent les ouvriers d'usines du nord du pays de Galles ; cinq cents chanteurs et musiciens représentant quatorze usines y prirent part.

Les Naissances multiples au Canada

[Suite de la page 9]

de notre histoire, cite le cas de Guillaume Pagé et d'Elisabeth Letarte qui présentèrent trois jumelles au baptême, le 24 octobre 1697, à Québec, et celui de Rose de Repentigny, épouse de Louis Michel, de Sainte-Anne du Bout-de-l'Île, Montréal, qui eut trois jumeaux au début du mois de janvier 1767.

Mais il est d'autres curiosités à signaler dans le domaine des naissances multiples. Ainsi, les registres de Québec indiquent que Jean-Baptiste Dubé et sa femme, Marie-Anne Rasset, firent baptiser un premier couple de jumeaux le 24 juin 1745, un deuxième le 15 mars 1751 et un troisième le 11 janvier 1754. Un autre exemple de fécondité est celui que nous a signalé récemment un confrère, M. Roger-D. Parent, fondateur de l'Institut de la Nouvelle-France. Il s'agit de trois jumeaux, Jean, Etienne et Joseph Parent, nés à une date indéterminée du mariage de Pierre Parent et de Jeanne Badeau, de Beauport. Ces trois jumeaux se marièrent le même jour, en février 1696, et l'intendant Bochart de Champigny daigna assister à cette triple cérémonie. Deux des mariées étaient sœurs et chacune des trois femmes présenta un enfant à son mari au mois de décembre suivant !

Les cas de superfétation s'avèrent assez nombreux dans nos registres. Nous nous contenterons d'en signaler deux que Mgr Tanguay a relevés au cours de son active carrière. A Sainte-Anne du Bout-de-l'Île, Montréal, Michel Hunaut-Deschamps et Marie-Charlotte Cuillerier faisaient baptiser, au mois de mai 1753, une fille qu'ils prénomèrent Marianne ; et le 24 septembre suivant, l'heureux père revenait à la sacristie avec Marie-Françoise, née la veille. La paroisse de Saint-François du Sud offre un phénomène semblable en 1755. Cette année-là, François Thibault et Marie-Anne Richard présentent deux fils au baptême, l'un le 1er juin et l'autre le 27 du même mois.

Cet article ne serait vraiment pas complet s'il ne rappelait pas la date du 28 mai 1934. Vous avez tout de suite deviné que nous voulons signaler la naissance des cinq jumelles Dionne, un cas d'une extrême rareté et que l'on a toujours proclamé comme le premier du genre au Canada. Il serait juste de dire que c'est la première fois au pays que des quintuplets aient survécu, car l'historique événement de Callander n'est pas absolument isolé dans nos annales.

Dans ses *First Things in Acadia*, Quinpool, un auteur sérieux qui s'est imposé de longs et précis travaux de recherches, affirme que les premiers quintuplets nés au Canada ont vu le jour un dimanche matin, le 5 février 1880, à Little-Egypt, Pictou, Nouvelle-Ecosse. Leur père s'appelait Adam Murray. Il s'agissait de trois filles et de deux garçons de très petite constitution, mais parfaitement formés. Malheureusement, trois ne vécurent qu'une journée et les deux autres, une couple de jours.

Ce qui prouve que les registres n'ont pas encore révélé tous les renseignements qu'ils gardent jalousement et que les archivistes leur arrachent peu à peu.

Nouveauté! L'INHALATEUR VICKS

Dégage Le Nez
En Quelques
Secondes!



Des superbes laboratoires modernes qui vous ont donné le Vicks VapoRub, vient de sortir un nouvel Inhalateur, pas plus gros que le petit doigt, et bourré d'un médicament.

Si votre nez est désagréablement bouché par le rhume portez ce nouvel Inhalateur Vicks dans votre poche ou votre sac à main. "Reniflez-le" chaque fois que vous en sentez le besoin. Vous serez enchanté de la façon dont il dégage le nez! Employez-le à volonté.

Par les fabricants du Vicks VapoRub

MALDONNE

[Suite de la page 7]

débattu les affaires avec le notaire, conclu des baux avec les fermiers. Elle prendrait bien, puisqu'il le fallait, l'habitude aussi de vivre seule. En somme, c'était, depuis si loin qu'elle se souvenait, une vérité établie qu'elle était une chose secondaire et que tout devait se concentrer sur Thérèse; c'était Thérèse qui devait être joyeuse, et jeune et jolie; et tout ce qui lui arriverait d'heureux suffirait pour illuminer la vie de sa sœur. Clotilde ne s'était jamais préoccupée d'elle-même qu'autant qu'il était nécessaire pour qu'elle ne vint pas à manquer à Thérèse; et elle aimait les gens et les choses en raison des satisfactions qu'ils pouvaient procurer à celle-ci. Elle chérissait les fleurs d'avoir l'éclat de son teint, les fruits parce qu'elles les cueillait, le soleil parce qu'il étincelait adorablement dans ses cheveux. Thérèse était sa gloire, Thérèse était son égoïsme.

Et pourtant, vraiment, en une occasion au moins, n'avait-elle pas pensé à elle, Clotilde, beaucoup plus qu'à Thérèse? Si; il fallait bien se l'avouer; elle, Clotilde, avait été personnelle et égoïste et il était juste qu'elle en fût punie. Quand M. Paul, de retour dans la petite ville, était venu les voir et qu'en sa qualité de parent éloigné, il avait peu à peu rapproché et multiplié ses visites, ce n'était pas parce qu'il plaisait à Thérèse qu'elle avait tenu à ce qu'il fût souvent auprès d'elles; c'était parce qu'il lui plaisait à elle-même. Au commencement, Thérèse ne l'aimait guère, il l'effarouchait et l'ennuyait; elle le jugeait un peu lourd et un peu campagnard et se moquait de lui. C'était Clotilde seule qui avait d'abord apprécié toute sa bonté et toute sa douceur loyale; il parlait avec tendresse et respect des chers parents disparus qu'il avait tant connus dans son enfance; il racontait simplement beaucoup de choses qu'il avait vues et passait légèrement sur celles où il avait joué un rôle; ses jugements étaient droits et sensés; et l'on devinait chez lui, sous une rudesse apparente, une exquise délicatesse d'âme, une timidité d'enfant et des raffinements très subtils.

En très peu de temps ses visites, maintenant presque quotidiennes, étaient devenues pour Clotilde un plaisir très doux et très fort. Elle, si silencieuse d'habitude, se laissait aller à bavarder avec lui et surtout elle l'écoutait parler indéfiniment avec ravissement. Ainsi, des semaines charmantes s'étaient écoulées, surtout depuis que Thérèse aussi prenait sa part de leurs entretiens. D'abord elle y baillait presque; sa pétulance et sa jeunesse s'ennuyaient de la gravité de celui qu'elle appelait le bonhomme. Peu à peu, sa bonté pénétrante, l'influence patiente et persévérante de Clotilde l'avaient conquise; elle s'était habituée à dire son mot dans leurs causeries, à y semer des idées inattendues et des éclats de rire. D'abord M. Paul n'avait pas fait grande attention à elle, et il la traitait avec un peu de gêne comme un enfant terrible ou un petit animal dangereux. Puis, peu à peu, il s'était rapproché d'elle, s'était amusé à la taquiner, à la faire rire, s'exclamer, s'indigner; et, de fil en aiguille, on ne savait comment, voici que ces derniers temps il avait semblé à Clotilde que maintenant c'était elle qui était devenue l'accessoire, un accessoire qui quelquefois était presque de trop. Oui, M. Paul ne s'adressait pour ainsi dire plus à elle; il semblait être gêné avec elle, éviter son regard;

c'était toujours vers Thérèse qu'il se tournait, et c'était toujours celle-ci dont la parole joyeuse et sonore faisait vibrer les vieilles cloisons.

Et Clotilde souffrait cruellement en se rappelant quels mauvais sentiments l'avaient envahie. Oui, un soir, elle avait été saisie d'une espèce de rage folle, de frénésie jalouse, à se dire qu'elle était devenue indifférente à cet homme, qu'il n'avait plus d'yeux que pour cette fillette étourdie, qui d'abord n'avait su que le railler, qui ne l'aurait sans doute jamais apprécié si elle, Clotilde, ne les avait rapprochés! Un soir, elle s'était jetée sur son lit en sanglotant, en gémissant, en mordant son oreiller, pleine de haine, de fureur, d'atrocités. Et puis elle avait pu prier très longtemps. Et, le lendemain matin, elle avait compris ce qui était son devoir.

Visiblement M. Paul aimait Thérèse. Et non moins visiblement elle était attirée vers lui. Or il n'y avait point dans la petite ville de meilleur parti pour la jeune fille. Non seulement il avait de la fortune; mais c'était un homme excellent, celui-là même que les parents disparus auraient sans doute souhaité pour gendre. Peut-être une femme plus âgée, d'un esprit plus sérieux, aurait paru mieux convenir à M. Paul; peut-être aussi il y avait dans Thérèse quelque chose d'un peu trop enfantin et de trop exubérant. Mais, qu'importe! la gaieté de l'une illuminerait la gravité de l'autre, qui, à son tour, réagirait sur elle. Et d'ailleurs Clotilde ne serait-elle pas là pour veiller discrètement sur leur bonheur, pour empêcher les malentendus, pour cimenter l'union profonde de leurs cœurs?

Et avec une douceur patiente, Clotilde s'était mise à la tâche qu'elle s'était assignée: jamais elle n'avait permis à son souvenir de lui rappeler quelques songes qu'elle avait formés jadis; elle s'était appliquée tout entière à ce que Thérèse aimât M. Paul et à ce que M. Paul aimât Thérèse; elle s'y était appliquée, sans voir si son cœur ne saignait pas, sans écouter s'il ne montait pas des plaintes et des gémissements des fibres les plus intimes de son âme.

Jamais aucun des deux jeunes gens ne lui avait fait d'aveu; mais elle comprenait pourtant qu'elle avait réussi dans son entreprise. Depuis quelque temps surtout, elle remarquait entre eux des airs d'intelligence; ils s'entendaient à demi-mot; leurs silences mêmes étaient parlants. Rentrât-elle dans la chambre après quelques secondes d'absence, elle sentait qu'elle arrêtait une conversation, qu'elle les mettait dans l'embarras. Quand, par hasard, elle restait seule avec M. Paul, il était presque muet, ou lui tenait des discours gauches et embarrassés, comme s'il avait eu sur les lèvres des paroles qu'il ne pouvait pas dire. Et, dans leurs tranquilles soirées en tête-à-tête, Thérèse aussi avait quelque chose de changé; sans doute elle n'avait perdu ni son entrain ni la gaieté, — et Clotilde en eût été choquée si quelque chose de sa sœur eût pu la choquer; — mais quelquefois elle avait l'air pensif ou absorbé, comme ruminant un problème compliqué; ou elle étouffait sa sœur de ses baisers dans des accès de tendresse.

Plusieurs fois Clotilde s'était demandé s'il ne serait pas de son devoir de parler à M. Paul ou à Thérèse pour éviter que cette situation ne se pro-

longeât, pour empêcher que l'assiduité du jeune homme ne soulevât des commérages. Mais il lui semblait que ce serait horriblement difficile, que cela lui ferait très mal, et que peut-être elle n'arriverait pas au bout des discours qu'il lui faudrait tenir. Qui sait si, voulant le bien, elle ne ferait pas de mal? Aussi, par une lâcheté qu'elle se reprochait, elle remettait chaque jour. Mais hier soir Thérèse lui avait parlé. Et ses paroles tintaient sans cesse à l'oreille de Clotilde...

Oui, d'abord cela lui avait fait beaucoup de mal. Maintenant cela allait mieux. Tout à l'heure elle souffrirait encore; mais ensuite, la dent arrachée, la gencive se cicatriserait peu à peu. Pendant les fiançailles sans doute elle aurait besoin de courage; eh bien, elle en montrerait. Après le mariage, très complètement pour ne pas les gêner, très doucement pour ne pas les peiner, elle s'éloignerait, elle s'effacerait, elle disparaîtrait; et de loin elle serait très heureuse de les voir heureux. Ainsi ce serait parfait, absolument parfait.

Clotilde sentait le sang lui battre aux tempes, et, se regardant dans la glace, elle se trouva rouge. Il ne fallait pas qu'elle eût un autre air que celui de tous les jours. Elle se leva et ouvrit la fenêtre. La chambre, au rez-de-chaussée, était presque de plain-pied avec le jardin. Un parfum de soleil, de fraîcheur et de verdure arriva jusqu'à elle. Elle respira à pleins poumons, la poitrine dilatée. Mais oui, tout irait bien. Comme Thérèse serait une jolie mariée! Distract et paisible, le regard de Clotilde errait parmi les pelouses, les rosiers, le petit ruisseau, les buissons en fleur, le bosquet... Tout à coup elle eut un petit frémissement et se rejeta légèrement en arrière, l'œil fixe... Dans le bosquet, il y avait deux silhouettes; l'une était celle d'un jeune homme; un chapeau rouge brillait sur la tête de l'autre. Elles firent quelques pas. Maintenant Thérèse et M. Paul étaient en pleine lumière. Ils étaient trop loin pour qu'on entendit leurs paroles, mais visiblement ils causaient avec animation. Thérèse avait de grands gestes et à un moment elle posa sa main sur le bras du jeune homme. M. Paul la fixait, puis baissait les yeux et grattait la terre du bout de sa canne. Immobile, Clotilde regardait toujours et, brusquement, elle se mordit les lèvres, si fort qu'il lui sembla qu'elle saignait. Car voici que M. Paul s'était penché vers Thérèse, avait saisi sa main droite dans les deux siennes et puis l'avait portée à ses lèvres où un instant elle était demeurée... Maintenant, l'ayant quittée, il s'avançait vers la maison à grands pas. Thérèse, immobile, le suivait des yeux, l'encourageant par des signes de tête; et, au moment où Clotilde entendit son pas sur le perron, elle vit sa sœur lui faire un signe de main qui semblait un baiser envoyé.

La sonnette retentissait. Machinalement, Clotilde eut un regard circulaire pour voir si tout était en ordre. Elle repoussa un tiroir, remit une chaise au milieu d'un panneau et regarda sa coiffure dans la glace. Elle y porta la main pour assujettir une épingle et s'irrita de se trouver maintenant très pâle.

Paul aussi était pâle et il s'assit sur le bord de sa chaise d'un air décontenancé, timide et malheureux. Et d'abord ils échangèrent des propos tout à fait banaux: la beauté du temps, la poussière, les journaux, le cirque qui venait d'arriver... Il y avait des silences. M. Paul tordait son chapeau dans ses doigts et de temps en temps il avait une petite toux comme si quelque chose, dans sa gorge, le gênait beaucoup. Alors Clotilde se dit que le

Le Samedi



LE SAMEDI

Le plus grand magazine hebdomadaire du Canada, LE SAMEDI, ne cesse de grandir. Depuis nombre d'années, c'est un magazine complet: romans, contes et nouvelles, actualités, mots croisés, sport, radio, cinéma, modes, articles sur tous les sujets, chroniques nombreuses, sans oublier notre feuilleton en cours.

— COUPON D'ABONNEMENT —
(Canada seulement)

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

IMPORTANT — Indiquez d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal (18).

moment était venu de châtier sa lâcheté, et elle articula d'une voix qui ne tremblait presque pas :

— Thérèse m'a avertie, monsieur, que vous vouliez m'entretenir d'un sujet très grave...

Afin qu'on ne vît pas trop son visage, elle s'était assise le dos tourné à la fenêtre. Et voici que, ayant encore toussé pour affermir sa voix, M. Paul, tour à tour rouge et blanc, se mit à parler très laborieusement; et Clotilde immobile écoutait ses paroles. Ça commença bien comme elle s'y attendait. Oui, il avait à lui présenter une grande requête. Il rappela leur parenté lointaine, leurs vieilles relations... la sympathie qu'on lui avait montrée... la tristesse de sa solitude... les charmes des deux sœurs. Il parla aussi de sa fortune, du voisinage de leurs propriétés... Machinalement, Clotilde agitait la tête de haut en bas pour montrer qu'elle entendait et elle sentait que sa bouche souriait toujours. Seulement il lui semblait qu'une espèce de brouillard montait autour d'elle et que les paroles de M. Paul étaient presque couvertes par un bourdonnement continu. Pour mieux comprendre, elle essaya de le fixer, mais elle le distinguait à peine dans une brume confuse. Et ses paroles en même temps devenaient très singulières, obscures. Voici maintenant qu'on ne le comprenait presque plus. Non, ça n'avait plus de sens... Evidemment il disait autre chose que ce qu'il voulait dire, il prenait certains mots pour d'autres. Clotilde comprit qu'il perdait la tête, qu'il s'égarait, qu'il confondait, qu'il proférait des insanités, qu'il fallait l'interrompre. Elle essaya de parler, de le remettre dans le droit chemin, de l'empêcher de dire des noms absurdes, de continuer les discours ridicules, monstrueux, qui avaient l'air d'une musique perfide... d'un poison caché dans des fleurs embaumées... Seulement voilà que sa langue était pâteuse, que le brouillard devenait de plus en plus épais et que d'un mouvement lent et régulier la chambre et les meubles et M. Paul lui-même se mettaient à tourner, à tourner si vite qu'il lui fallait se retenir à sa chaise pour ne pas tomber. Et, au milieu de tout cela, la voix de M. Paul continuait de parler, suppliante, lointaine et douce, oh! si douce :

— Mademoiselle, croyez bien que je sens toute ma témérité; je la sens si bien que jamais, je crois, je n'aurais osé tenter cette démarche si ce n'était Mlle Thérèse elle-même qui m'y avait encouragé. C'est elle qui m'a assuré que vous ne m'en voudriez pas de vous parler comme je viens de le faire; tout à l'heure encore elle me disait toute sa confiance, et plein d'espoir je baisais la main d'alliée qu'elle me tendait. Mais, hélas! maintenant à vous voir, devant votre silence, je comprends bien que ce que je craignais s'est réalisé, que son amitié pour moi l'a trompée et que ce n'est que par une folie présomptueuse que j'ai pu croire qu'un jour je pourrais appeler ma femme Mlle Clotilde...

Clotilde! dans le tourbillon de ses pensées, ce nom tinta comme une clochette d'appel. Mue par un ressort, Clotilde se leva et cria :

— Clotilde, mais que dites-vous donc ?

Effaré, M. Paul la contemplait et elle entendait de très loin sa voix qui disait :

— Mademoiselle, excusez-moi, je ne pensais pas vous blesser...

Mais elle continuait :

— Thérèse! c'est Thérèse que vous aimez!

Alors, derrière elle, quelque chose cria par la fenêtre ouverte :

— Comme une belle-sœur, Clotilde, comme une belle-sœur!

Elle regarda de nouveau M. Paul qui ne disait plus rien, mais qui demeurait immobile dans une attitude gauche et anxieuse.

Tout se brouilla; elle eut très chaud et puis très froid; le brouillard s'épaissit; tout tourna plus vite, avec des éclairs; et puis Clotilde ne vit plus rien...

Quand elle se réveilla, elle était étendue sur la chaise longue.

M. Paul la dévorait de ses yeux rouges et épouvantés, tandis que Thérèse, un peu pâle à son tour, mais pourtant souriante, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne.

Elle se souvint et voulut parler. Mais Thérèse commanda :

— Chut!

Et, se tournant vers M. Paul, elle dit en riant de son franc rire joyeux et sonore :

— Eh bien! à la bonne heure! voilà de jolies fiançailles!

— Allons, chérie, dis oui.

Clotilde regarda. Elle regarda tour à tour le visage de M. Paul et le visage de Thérèse; et elle y vit des masses de choses; tant de choses que ses lèvres faillirent s'entr'ouvrir pour laisser échapper un mot. Elles ne dirent rien pourtant; mais M. Paul sentit que la petite main qu'il tenait s'abandonnait à la sienne, et Thérèse lut dans les yeux de sa sœur qu'elle consentait. Elle sauta en l'air en criant : « Hourra! » ouvrit la porte à Nello qui gémissait et voulait entrer, et se mit à appeler Victorine la cuisinière et la bonne Euphrasie pour leur annoncer tout de suite la nouvelle et commander un grand gâteau de fiançailles.

Alors Clotilde comprit que vraiment c'était fait, qu'il n'y avait plus rien à dire, qu'elle était fiancée, qu'il fallait qu'elle fût très heureuse, plus heureuse qu'elle n'avait jamais imaginé. Et cette fois-ci elle voulut se lever, parler, dire beaucoup de choses importantes... Elle put seulement se jeter au cou de Thérèse en pleurant de toutes ses forces; mais Thérèse souriait en caressant ses cheveux; et M. Paul, le cœur gonflé, pensait à ces exquises matinées de printemps où, au milieu des dernières gouttelettes de pluie, se lève le soleil radieux qui va illuminer les campagnes et les remplir de fleurs, de joie et de chants d'oiseaux envolés.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

"Ca, c'est du bon café!"

LE CAFÉ "SALADA"

NOUVEAU-DÉLICIEUX!



POUR UN SOURIRE...

Pour un sourire de la personne qui nous est chère, on ferait bien des choses. Vous songez sans doute que pour recevoir ce sourire, la veille de la Noël, il vous faudra faire en sorte que vous le méritiez, la meilleure manière, en cette circonstance, c'est encore et toujours d'offrir un cadeau. Mais les temps sont durs, il y a les taxes et aussi rareté de ces choses charmantes, pas nécessairement onéreuses qu'avant la guerre on pouvait trouver facilement, à peu près n'importe où! Il est fort possible que l'étréne de votre choix vous pose un problème. Là, peut-être est votre dilemme. Dans ce cas, permettez-nous de vous faire une suggestion: abonnez tout simplement cette personne qui vous est chère à nos trois magazines:

LE SAMEDI,
LA REVUE POPULAIRE
et LE FILM

Ce faisant, vous offrez une étréne dont l'effet est à retardement et à répétition. A bon compte, vous créez du bonheur et vous pouvez avoir la certitude que vous méritez ce sourire...

Coupon d'abonnement AUX TROIS MAGAZINES
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Ci-joint \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux Trois grands magazines. IMPORTANT: Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom
Adresse
Localité
Province
POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal (18), P. Q.

Nouvelles de la McKim Advertising Limited

M. Charles T. Pearce qui avait été pendant plusieurs années président et directeur général de A. McKim Limited annonçait récemment certains changements en ce qui a trait à la direction et à l'administration de cette importante agence de publicité. M. Pearce s'est retiré de son poste et, depuis le 1er novembre, ladite firme opère désormais sous le nom de McKim Advertising Limited.

Les directeurs demeurent à leurs postes dans l'ancienne compagnie sont les seuls actionnaires et directeurs de la nouvelle. En outre, aucun changement n'est prévu dans la conduite et l'administration de la présente compagnie. Le Conseil d'administration se compose de MM. A. N. McIntosh, président du conseil; James McC. Baxter, président; J. J. Gallagher, premier vice-président; J. W. Thain, vice-président et trésorier; D. E. Longmore, vice-président et H. R. McDougal, vice-président.

Notre feuilleton :

Le Naufrage du Bonheur

Par JULES de GASTYNE

VII

IL Y AVAIT près de huit jours que M. du Pontavisse et Monistrol étaient à Constantinople, où ils étaient arrivés par l'Orient-Express.

Il n'avait pas été difficile au représentant de l'agence Martigue, grâce à l'argent dont il disposait, de s'assurer que c'était bien à Constantinople qu'avaient débarqué ceux qu'il avait mission de rechercher.

Il avait même retrouvé l'hôtel où ils étaient descendus et où ils avaient habité deux jours.

Il avait appris que Jeanne du Pontavisse avait adopté, sans doute pour mieux se cacher, le costume des femmes mahométanes et ne sortait plus qu'enveloppée de longs voiles blancs ne laissant passer que la lueur de ses yeux. Son amant, pour pouvoir sortir avec elle sans être remarqué, avait adopté le fez comme coiffure.

Ces renseignements étaient précieux assurément, mais ils ne suffisaient pas à calmer la fièvre du mari outragé. Il se morfondait dans l'appartement de l'hôtel luxueux où il était descendu et commençait à désespérer de sa vengeance.

Il se voyait obligé de rentrer à Paris sans avoir rien fait, bredouille comme il le disait, et il entendait à l'avance les quolibets qui ne manqueraient pas d'accueillir sa rentrée penaude dans ses bureaux, bien différente de celle qu'il s'était promise et surtout qu'il avait promise à tous les organes de la presse.

Il voyait les journalistes perdus au cordon de sa sonnette, accourant l'interviewer d'un air narquois et constater son échec, et cette seule pensée le jetait dans des accès de fureur folle où le revolver venait se placer de lui-même entre ses mains crispées.

Et il se cessait de harceler son agent. Mais celui-ci, malgré tous ses efforts, malgré toute son activité et la véritable intelligence qu'il savait déployer en ces sortes d'affaires, étant un des maîtres en la matière, était complètement désarmé, ayant perdu la piste de ceux qu'il cherchait à partir de leur départ de l'hôtel où ils s'étaient arrêtés deux jours.

Il ignorait même s'ils étaient toujours à Constantinople, bien qu'il fût persuadé qu'ils n'avaient pas quitté une ville devant être pour eux d'un séjour agréable, dont ils avaient déjà adopté le costume et où il leur était si facile de rester inaperçus.

Mais il n'avait plus aucune donnée précise et était obligé pour réussir de s'en remettre au hasard, ce dieu des policiers.

Pourtant il n'avait pas osé l'avouer à M. du Pontavisse et lui disait toujours qu'il était sur la trace des

fuyards; ce n'était plus qu'une question d'heures.

Et il s'efforçait d'endormir ainsi l'impatience du banquier.

Il avait pris à sa solde une bande de policiers turcs et ne cessait de parcourir les rues de Péra, le quartier fréquenté surtout par les étrangers, et celles de Stamboul, la partie de la ville habitée par les vieux musulmans et qu'ils avaient peut-être pour cela choisie comme refuge.

Et le jour où Silvère avait rencontré Huberte, il avait, servi par le hasard, aperçu celui-ci aux environs de la porte d'Andrinople, se dirigeant précisément vers la vieille ville de minarets, de mosquées et de tombeaux.

Il avait voulu le suivre, mais celui-ci venait justement de monter en voiture, et, n'ayant pas trouvé le fiacre libre, force lui avait été d'abandonner la poursuite.

Mais il se dit que c'était sans doute là le lieu de promenade habituel de l'amant de Mme du Pontavisse, et peut-être de Jeanne du Pontavisse elle-même.

Et, après avoir accompagné d'un regard déçu l'équipage, emportant au grand trot Silvère Tolbiac, il s'était décidé à rentrer à son hôtel, se promettant bien de revenir au même endroit le lendemain.

La première personne aperçue en rentrant à l'hôtel fut son patron, M. du Pontavisse, se promenant de long en large, devant la porte, désœuvré et énervé.

L'agent ne lui dit que ce mot : — Nous brûlons, monsieur.

Et cela suffit pour faire tressaillir celui-ci, en toutes ses moelles.

Le banquier se rapprocha vivement. — Vous avez appris quelque chose ?

— Je l'ai vu.

— Ma femme ?

— Son amant.

— Avec elle.

— Il était seul.

— Et vous savez où ils habitent ?

— Je ne le sais pas encore. Je le saurai sans doute demain.

— Vous ne l'avez donc pas suivi ?

— Je ne l'ai pas pu. Il est parti en voiture. Et je n'avais pas de voiture à ma portée.

Mais je le retrouverai sûrement à l'endroit où je l'ai perdu de vue puisqu'il semble fréquenter ce quartier et l'habite peut-être.

Je l'ai tout de suite reconnu malgré son fez et bien qu'il fût assez loin.

Et il n'y a pas de doute pour moi. C'était bien lui.

— Et il était seul ?

— Il était seul.

— Enfin, conclut M. du Pontavisse, c'est déjà quelque chose de savoir qu'ils sont là, qu'ils n'ont pas quitté Constantinople.

— Et de savoir où les trouver, dit l'agent.

Il ajouta : — Demain je vais passer ma journée là-bas. Ne quittez pas l'hôtel. Si j'ap-

prends quelque chose ou s'il se présente une occasion propice, je viendrai vous chercher.

— Et vous me trouverez, dit le financier, tout prêt à partir... et à faire justice.

Et il marcha avec agitation en criant : — Ah ! les misérables ! les misérables !

Toute sa fureur première lui était revenue en pensant qu'ils étaient là, si près de lui, qu'il allait les tenir dans quelques instants sous sa main.

Toute sa jalousie lui était remontée au cœur pour ainsi dire, et toute la rage aussi de l'outrage subi.

Il allait donc enfin avoir sa revanche !

Il croyait la tenir déjà et se disait : — Demain, on ne rira plus de moi !

Il paraissait si exalté que des passants s'étaient arrêtés pour le regarder.

Et Monistrol eut peur qu'il ne se formât un attroupement autour d'eux.

Il dit au banquier : — Prenez garde, monsieur. On nous regarde.

— Eh bien ?

— Il ne faudrait peut-être pas trop attirer l'attention. S'ils apprenaient que nous sommes ici.

— Oui, oui, vous avez raison. Il faut être prudent pour ne pas manquer notre gibier.

Il se calma un peu et rentra dans l'hôtel.

Le lendemain, Monistrol était à son poste quand il vit apparaître Silvère Tolbiac.

Enfin, peu après, ainsi que nous l'avons dit, une femme vêtue de blanc, qui ne pouvait être pour lui que Mme du Pontavisse, la maîtresse du jeune homme.

Et s'il était resté un doute à l'espion sur l'identité de Silvère et de sa compagne, car il se trouvait assez loin d'eux, ce doute eût été levé aussitôt par la femme en noir qui lui saisit le bras à ce moment, et, lui montrant le couple s'éloignant, lui dit :

— C'est Mme du Pontavisse que vous cherchez ? Elle s'en va là-bas !

Et, sans songer à se demander quelle était cette femme lui parlant ainsi et pourquoi elle lui disait cela, il était monté précipitamment dans la voiture offerte et s'était fait conduire à bride abattue auprès de M. du Pontavisse, tout exultant de sa réussite et croyant tenir déjà la fortune promise en cas de succès !

Par malheur, le banquier venait justement de sortir et l'agent dut l'attendre assez longtemps devant l'hôtel en piétinant d'impatience.

Enfin il l'aperçut.

Il courut à lui vivement.

— Vous avez votre arme ?

Le financier toucha sa poche fiévreusement.

— Oui.

— Venez !

Il l'entraîna vers la voiture. Et lorsqu'ils furent montés il dit au mari tout frémissant.

— Je vais vous conduire où ils sont, s'ils y sont encore.

— Vous les avez vus ?

— Oui.

— Tous les deux ?

— Oui. Ils se promènent sur une colline du côté de Stamboul, un endroit désert encombré de tombeaux et semblant choisi à souhait pour ce que vous méditez.

Le banquier eut un cri accompagné d'un soupir de satisfaction.

— Enfin !

Et il pensa, pour s'exciter au meurtre, à la trahison dont il avait été victime; à l'injure, plus sanglante peut-être, dont elle avait été suivie.

Et il se promit de frapper sans faiblir. Qui allait-il tuer ? Elle ? Lui ? Il ne savait. Il frapperait au hasard. Il ignorait à cette heure qui il détestait le plus.

Mais il frapperait. Il les surprenait ensemble, presque en flagrant délit, et il faisait justice.

Qui le blâmerait ? Quel tribunal pourrait le condamner ?

Il était persuadé qu'il aurait pour lui l'opinion publique, cette opinion publique reflétée par les journaux, le raillant de n'avoir rien fait encore après de si bruyantes menaces.

Il ne parlait pas. Il était tout aux pensées tumultueuses dont il était agité, pendant que Monistrol, ayant peur, à cause du temps perdu, d'arriver trop tard, quand les amants ne seraient plus là peut-être, excitait le cocher à activer la marche du cheval.

Enfin il se trouvèrent près de l'auberge où Silvère s'était arrêté et d'où il était parti avec sa préférée.

L'agent fit arrêter la voiture, et il sauta à terre, suivi de M. du Pontavisse, dont le cœur battait à se rompre, car il comprenait que le moment suprême approchait.

Et, dans la poche de son vêtement, ses mains se crispèrent sur la crosse glacée de son revolver dont le contact faisait passer des frissons dans tous ses membres.

Il demanda d'une voix rauque : — C'est là ?

— C'est là ?

Monistrol fit de la tête un signe affirmatif.

Puis il chercha un instant à s'orienter et se dirigea avec précaution vers la colline où il avait vu disparaître les amants.

Il cherchait du regard la femme par qui il avait été renseigné, cette ombre tragique qui lui avait promis de faire le guet.

Et il la découvrit bientôt, toute droite, toute noire accotée au tronc d'un mélèze.

Elle n'avait pas bougé et semblait transformée en statue, statue de la haine et de la vengeance.

M. du Pontavisse frémit en la voyant et demanda :

— Quelle est cette femme ?

— Celle qui m'a mis sur leurs traces et semble les haïr.

La femme les avait aperçus. Elle se détourna légèrement et du doigt elle indiqua à Monistrol l'endroit où devaient être cachés les amants.

Et elle disparut derrière les tombes. M. du Pontavisse, en voyant la taille de cette femme, trop bien cachée sous ses voiles noirs pour qu'il pût distinguer, surtout de l'endroit où il se trouvait, qui elle était, avait reçu une impression étrange.

Il lui avait semblé reconnaître la taille et la démarche de sa femme.

Il repoussa cette idée, Jeanne, on l'avait dit, était vêtue de blanc.

Jeanne était avec son amant. Et cette inconnue était sans doute la femme délaissée de Silvère Tolbiac, cette préférée dont on n'avait pas dit le nom, mais dont quelques journaux avaient parlé.

Elle avait avant lui retrouvé les traces des deux amants, et, pour se venger, elle les désignait à ses coups, comme l'avait déjà fait le mari de cette femme.

Toutes ces réflexions passèrent dans le cerveau du mari trompé avec la rapidité de l'éclair sans beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour les retracer.

Du reste, son attention fut attirée à ce moment par son compagnon, venant de s'arrêter, tel un chien en arrêt, derrière un rideau de plantes vertes.

Et il faisait de la main au banquier des signes qui l'attirèrent vers lui en lui recommandant en même temps de n'avancer qu'avec les plus grandes précautions.

Et quand M. du Pontavisse fut parvenu près de l'agent celui-ci lui dit à voix très basse en lui montrant une éclaircie à travers les feuilles vertes :

— Ils sont là !

Le banquier vint regarder en retenant son souffle.

Et il les vit. Il les vit tous les deux, serrés l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux, dans l'attitude de deux amants furieusement épris.

Il l'avait reconnu tout de suite, lui, malgré le fez dont il était coiffé.

Il ne douta pas que cette femme vêtue de blanc, assise auprès de lui et qu'il ne voyait que de dos, ne fût Jeanne, sa femme !

Et il éprouva en la voyant ainsi une atroce douleur, faite de jalousie et de colère.

Il fut saisi devant l'homme qui lui avait pris sa femme et l'avait ensuite si odieusement berné d'une telle fureur que les coups de son revolver partirent pour ainsi dire tout seuls.

Après le crépitement de la fusillade, après le cri de douleur entendu, prouvant que ses balles avaient porté et que sa vengeance était accomplie, il se replia précipitamment en arrière.

Mais les coups de feu, les cris avaient attiré une patrouille de policiers turcs rôdant par là.

Le meurtrier fut aussitôt enveloppé, désarmé, couché à terre et ficelé, pendant que d'autres policiers couraient après Monistrol.

Que d'autres arrêtaient à tout hasard Jeanne du Pontavisse, qu'ils avaient vue fuir, la croyant sans doute complice du crime.

Et que d'autres enfin se précipitaient vers l'endroit où le cri avait été entendu pour venir en aide au blessé, s'il en était besoin...

Jeanne du Pontavisse avait été saisie presque aussitôt par les hommes la poursuivant.

Interrogée en turc sur les motifs de sa fuite, elle ne put comprendre et répondre.

Et comme elle protestait en français, dans une langue que les autres ne comprenaient pas davantage, montrant ainsi qu'elle était étrangère et que le costume de musulmane porté par elle était un déguisement, il n'en fallut pas davantage aux policiers pour qu'ils

fussent convaincus que la prise était bonne.

Et ils emmenèrent Jeanne pour l'écrouer dans la prison réservée aux femmes.

Pendant ce temps d'autres agents s'emparaient de M. du Pontavisse et de Monistrol, qui n'avaient pas tardé à être rejoints, et essayaient de les interroger.

Ils n'y réussirent pas mieux que leurs collègues ne l'avaient fait avec Jeanne du Pontavisse, car ni le banquier, ni son agent ne connaissaient le turc.

Et on les dirigea, malgré leurs protestations, auxquelles les policiers ne comprenaient mot, vers le poste de police le plus voisin.

D'autres agents, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient précipités pour offrir leurs services à ceux dont ils avaient entendu les cris.

Et ils trouvèrent l'infortuné Silvère tenant sur ses genoux sa préférée toute sanglante et semblant déjà morte, le cœur déchiré par toutes les tortures et toutes les angoisses.

En voyant arriver des gens, le jeune homme s'arracha à l'espèce de torpeur dont il avait été envahi dans l'impuissance où il se voyait de pouvoir secourir l'adorée allant peut-être expirer entre ses bras, frappée à cause de lui, pour la faute commise par lui.

Et il cria :

— Ah ! qui que vous soyez, je vous en supplie, un médecin ! Un médecin !

Il s'arrêta en entendant en réponse à son cri de détresse des paroles étrangères dont il ne comprenait pas le sens.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. du Pontavisse, directeur d'une des principales maisons de banque, apprit de Constant Rivard que sa femme adorée, en qui il avait si grande confiance, avait un ami, Silvère Tolbiac, l'ancien ami de la femme de Constant. Ce dernier conduisit le financier millionnaire à l'hôtel, dans lequel il trouva la preuve de son malheur, de ce malheur qui ne croyait pas possible. M. du Pontavisse jura de se venger terriblement. Suffoqué par la fureur, il dit à son secrétaire qu'il ne respirera que lorsqu'il les aura tués tous les deux...

Et il s'aperçut qu'il avait affaire à des gens incapables de le comprendre.

Alors il s'efforça par des gestes désespérés d'exprimer le mieux possible ce qu'il désirait.

Et l'un des agents parut avoir saisi, car il s'éloigna en courant.

Les autres s'approchèrent pour soutenir la blessée et aider son malheureux amant à éteindre le sang sortant de deux blessures.

Elle était toujours sans mouvement et avait le visage si blême entre ses voiles blancs qu'on eût dit que la vie s'en était retirée déjà.

Les policiers, se tenant à distance, respectueusement, contemplèrent avec curiosité cette femme leur paraissant extraordinairement belle et jeune et le jeune homme la tenant en ses bras, son mari ou son amant, et semblant en proie à une douleur telle qu'ils en étaient tout impressionnés.

Silvère était littéralement fou de souffrance.

Il eût donné sa vie pour sauver sa maîtresse, et il ne savait que faire pour la soulager.

Allait-elle mourir là, sous ses yeux, dans ses bras, sans un mot, sans un regard, et sans qu'il eût pu rien tenter ?

Etait-ce donc la dernière fois qu'il la voyait et devaient-ils être séparés pour toujours ?

Et sa fille ? Et leur enfant ?

Toutes les détresses, toutes les tortures accablaient Silvère à la fois.

Il se disait :

— Si elle meurt, je mourrai !

Et il pensait aussitôt :

— Mais je ne puis pas mourir, je n'ai pas le droit de mourir. Et notre enfant ?

Et tout ce qui arrivait là, cette horrible catastrophe, c'était sa faute, sa faute !

Ah ! comme il la regrettait à cette heure ! Comme il se maudissait !

Combien il avait été misérable, pour une satisfaction d'un instant, pour une heure de faiblesse, d'exposer l'aimée à tant de misères !

Il criait en sanglotant, sans se soucier de ceux qui étaient là :

— Tu ne me pardonneras jamais ! Tu ne dois pas me pardonner !

Je ne mérite que ta colère et ton mépris !

Et, avec des sanglots plus déchirants encore :

— Oh ! mon amie, mon amie, vas-tu donc mourir ?

Il se tordait les bras, semblait implorer à la fois le ciel et la terre, en proie à un désespoir faisant rester ceux qui en étaient témoins silencieux et émus.

Et le sang de la blessée coulait toujours ; et ses yeux restaient clos, ses lèvres sans mouvements, ses membres à l'abandon, comme si toute vie les avait quittés déjà.

Et personne ne venait !

La nuit tombait. Allaient-ils donc demeurer sans secours dans les ténèbres ?

Tout à coup Silvère tressaillit profondément.

Il lui sembla que la main d'Huberte venait de presser la sienne.

Silvère lui montra Huberte.

— Elle est blessée ? Un crime ?

— Oui, monsieur, un crime, un crime horrible. Mais vous la sauvez, n'est-ce pas, vous la sauvez ?

Le médecin s'était déjà penché sur la blessée et l'examinait. Au bout d'un instant, il redressa la tête.

— Oui, dit-il, on peut la sauver.

Ah ! le cri que poussa Silvère !

— Mais il faut, dit le médecin, la transporter dans un endroit où je pourrai lui donner des soins, la panser.

— Il y a une auberge près d'ici, dit Silvère.

— Je l'ai vue. Il faudrait pouvoir la porter jusque-là.

Il se tourna vers les policiers.

Et leur dit dans leur langue :

— Allez me chercher des matelas tout de suite, des matelas sur une civière.

En attendant, je vais tâcher d'arrêter l'écoulement du sang.

Il demanda à Silvère.

— Il y a longtemps qu'elle est sans connaissance ?

— Presque depuis le moment où elle a été frappée. Elle n'a eu depuis qu'une lueur de vie.

Et pendant l'espace de quelques secondes seulement.

— Bien.

Le médecin continuait ses investigations.

— Elle a reçu deux balles, dit-il, une dans la poitrine, c'est la blessure la plus grave, l'autre à l'épaule.

Si la balle logée dans la poitrine n'a lésé aucun organe essentiel, et je ne le crois pas, car si elle avait atteint le cœur, la blessée serait morte, et le poumon, il y aurait eu des vomissements de sang, nous avons bien des chances de la tirer de là.

— Ah ! Dieu vous entende, s'écria Silvère, si vous saviez !

— C'est votre femme ?

Silvère inclina la tête.

N'était-elle pas sa femme en effet, sa vraie femme, la seule aimée ?

La seule avec laquelle il eût désiré vivre toujours, qu'il n'abandonnerait maintenant jamais, et qu'il ne trahirait plus !

Il y eut un assez long silence.

Le soleil avait disparu depuis quelque temps déjà. L'ombre descendait sur les hauts cèdres noirs, sur les cyprès, sur les tombes blanches s'éteignant au flanc de la colline, et au loin, sur la mer, l'horizon était tout rouge, comme s'il avait été teint de sang, du sang de la blessée.

Le calme et le silence étaient devenus impressionnants.

Depuis longtemps on avait emmené le meurtrier et son compagnon.

Les agents étaient partis avec eux.

Il ne restait plus sur le coteau que les agents entourant le groupe tragique formé par Huberte, Silvère et le médecin, et observant sans un mot, sans un geste, ce qui se passait.

Tout à coup l'un d'eux s'écria :

— Voici la civière !

Le médecin eut un geste de satisfaction.

— Ah ! Enfin !

Il fit signe aux arrivants de se hâter. Et ils se mirent à courir.

Puis il griffonna quelques mots sur une feuille de son carnet et remit le billet à un agent en recommandant de faire diligence.

Les porteurs de civière étant arrivés, il s'empressa, avec l'aide de Silvère, et en prenant d'innombrables précautions, d'y installer la blessée.

Ensuite le cortège se mit en route lentement vers l'auberge.

Silvère suivit, silencieux, les yeux fixés sur son amie, un peu plus rassuré depuis qu'il savait la blessure non mortelle, mais en proie encore pour tant aux plus vives anxiétés et songeant aux conséquences de la faute

commise qui auraient pu être irréparables.

Il se reprochait les souffrances qu'avait dû supporter la femme qu'il n'avait jamais cessé d'aimer de l'amour le plus sincère et le plus ardent.

Plus que jamais il maudissait son impardonnable faiblesse.

Et il pensait que tout n'était pas fini encore, il n'était pas sorti des complications que pouvait entraîner sa trahison.

Qu'allait penser et faire M. du Pontavisse en apprenant qu'il n'avait frappé aucun de ceux dont il voulait se venger ?

Et que tenterait Jeanne, qu'il savait vindicative et violente, lorsqu'elle apprendrait qu'il n'avait pas été surpris avec sa rivale.

C'étaient de nouvelles colères, de nouvelles haines en perspective pouvant non seulement le menacer lui, mais encore celle à laquelle il tenait plus qu'à sa vie.

Il avait déchaîné contre elle les fureurs du mari et celles de la femme.

Et il se demandait avec angoisse ce qu'il allait advenir de tout cela.

Et, planant sur le tout, pour assombrir encore le nuage amassé sur sa tête, se dressait la pensée de sa fille, dont ni lui ni Huberte ne pouvaient maintenant s'occuper.

Ah ! la coupe d'amertume était bien pleine, et cela pour un moment d'oubli, parce qu'il n'avait pas su résister aux agaceries d'une coquette.

Il avait péché plutôt par amour-propre, pour ne pas jouer auprès d'une femme le rôle ridicule de Joseph auprès de Mme Putiphar.

Et voilà où il en était !

Le pauvre amoureux se faisait toutes ces réflexions pendant qu'il marchait derrière les hommes emportant dans le jour gris du crépuscule sa bien-aimée toujours inanimée et qu'il ne quittait pas des yeux, guettant toujours un mouvement, un regard, un sourire.

Mais on était arrivé devant l'auberge, et les porteurs s'étaient arrêtés, attendant qu'on leur indiquât où il fallait porter la blessée.

Silvère courut au patron, loua la plus belle chambre, une vaste chambre au premier étage, éclairée par une large baie donnant sur la mer ; il y conduisit lui-même le convoi.

Le médecin était resté sur le seuil du cabaret, semblant attendre quelqu'un.

Silvère porta sur le lit qu'on venait de préparer le corps douloureux de son amie, puis il s'installa à son côté, attendant qu'elle reprît vie.

On avait allumé des flambeaux dans la chambre, et sous leur lueur le visage d'Huberte apparaissait plus pâle et comme figé déjà dans le grand calme de la mort.

Pourtant elle vivait, car Silvère, qui tenait sa main entre les siennes, sentait battre son poulx.

Et qu'elle était belle dans cette paix, avec ses traits délicats, ses yeux clos et la sérénité se dégageant de sa physionomie si douce !

Il se demandait comment il avait pu l'oublier un instant, oublier qu'il l'aimait par-dessus tout et ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle.

Les agents, voyant qu'on n'avait plus besoin d'eux, s'étaient retirés, et Silvère était seul avec son amie.

Il s'étonnait que le médecin ne fût pas monté encore, mais bientôt il entendit des pas dans l'escalier.

Le docteur revenait, accompagné d'un autre personnage.

— J'ai envoyé chercher un de mes aides, dit-il. Nous allons procéder à l'extraction des deux balles.

Silvère frémit et devint pâle comme la mort.

Ses dents claquaient ; un tremblement convulsif agita ses membres.

Le médecin ne put s'empêcher de sourire légèrement.

— Oh n'ayez pas peur, murmura-t-il, tout ira bien !

Et, s'étant approché du lit, il découvrit la blessée.

Il avait fait monter avec lui un garçon de l'auberge, il le chargea de tenir une lampe pour les éclairer, lui et son compagnon.

Et il commença aussitôt l'opération.

Silvère s'était laissé tomber sur un fauteuil, au pied du lit, la tête dans ses mains, pour ne pas voir ce qui allait se passer, ne respirant plus.

Un silence profond s'était fait, troublé bientôt par un cri assourdi et des plaintes.

La blessée avait crié et se plaignait.

Elle souffrait terriblement, sans doute, et c'était par sa faute, par sa faute à lui, Silvère, qu'elle était en danger.

Le malheureux n'osait plus bouger. Si ému, si anxieux, qu'on eût dit que son sang était figé en ses veines.

Et quelques minutes se passèrent pendant lesquelles on n'entendit plus rien, des minutes qui semblèrent à Silvère d'une longueur infinie.

Puis le médecin déclara, l'air soulagé :

— Voilà qui est fait !

Silvère se redressa, les yeux étincelants d'une joie surhumaine.

Son regard se porta sur le docteur avec une angoisse inexprimable.

— C'est fait, répéta celui-ci. Voici la balle.

Il la montra sanglante, faussée par les os.

Et il ajouta :

— Aucun organe essentiel n'a été atteint.

Ce sera l'affaire de quelques jours de repos.

Silvère se leva tout à fait.

Il respirait maintenant, l'esprit délivré d'une angoisse infinie.

— Elle dort, dit le médecin. Il faut la laisser reposer.

Son aide achevait d'attacher le pansement, essuyait et serrait les outils.

Silvère ne savait comment exprimer sa joie, sa reconnaissance.

— Ainsi, demanda-t-il, il n'y a plus rien à craindre ?

Avant de servir dans l'artillerie royale canadienne, le canonnier Roger Giguère, fils de M. et Mme Jos. Giguère, 6810, rue Casgrain, Montréal, travaillait pour M. E. Denis, statuaire. Ancien élève des Beaux-Arts, en peinture et en sculpture, le jeune Giguère consacre ses loisirs à des peintures, aquarelles, fusains, pastels ayant trait à la vie militaire et aux paysages de la contrée avoisinante. On le voit ici avec quelques-uns de ses travaux.

Photo Armée Canadienne.



— Plus rien, à moins de complications pouvant toujours survenir, mais auxquelles je ne crois pas si l'on ne commet pas d'imprudence.

— Oh ! monsieur !

— Il ne faut pas qu'elle ait d'émotion, qu'elle parle avant que je l'ai revue.

— Bien, docteur.

— Vous allez passer la nuit auprès d'elle, surveillant chacun de ses mouvements et lui faisant prendre une potion que je vais envoyer chercher et qu'on vous apportera.

Rien autre à faire.

Il est possible, du reste, qu'elle dorme sans bouger jusqu'à demain matin.

Ne vous inquiétez pas. Cela ne ferait que la reposer.

Et demain, à la première heure, je viendrai voir ce qui se passe.

L'aide du docteur avait terminé.

Les deux médecins se préparaient à partir.

— Dites-moi, docteur, fit Silvère, ce que je vous dois.

— Nous verrons cela quand la malade sera guérie.

— Apprenez-moi au moins qui je dois remercier et bénir.

— Voici mon nom et mon adresse.

Et le médecin remit à Silvère une carte sur laquelle étaient écrits le nom du docteur Ferrier et son adresse.

— Depuis plusieurs années déjà, je suis installé à Constantinople, ajouta le docteur Ferrier. J'y avais été appelé en consultation pour une maladie du sultan et j'y suis resté.

Je m'y trouve fort bien. Je suis le médecin de l'ambassade française et je donne des soins à presque toute la colonie européenne.

Si vous avez besoin de moi pour des démarches.

Silvère le regarda.

— Des démarches ?

Il ne comprenait pas.

— Oui, expliqua le docteur, pour votre procès, car cette affaire ne va pas en rester là.

Les coupables ? s'écria Silvère.

— Il y en a trois, paraît-il, deux hommes et une femme.

— Une femme ?

— Une femme en noir arrêtée comme complice. L'ambassade va sans doute demander l'extradition.

Et l'affaire sera probablement jugée en France.

— Ah ! fit aussitôt Silvère, redoutant un nouveau scandale, nous ne porterons pas plainte !

— N'importe ! La justice est saisie maintenant. Et l'affaire suivra son cours.

Si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition, et comme médecin et comme compatriote.

Il serra la main de Silvère et partit, suivi de son aide.

Silvère resta seul auprès de la blessée.

Il était tout rêveur.

Une femme ! Une femme arrêtée !

Etait-ce Jeanne ?

Jeanne les avait-elle dénoncés à son mari.

Il ne savait que penser.

Il n'avait plus besoin de cette nouvelle infamie pour se détacher entièrement de cette femme qu'il accusait d'avoir volé la lettre écrite à Huberte, et la cause de tous leurs malheurs.

Elle lui était déjà indifférente, et comme il la méprisait, si vraiment elle les avait trahis !

Il vint s'asseoir au chevet d'Huberte et resta longtemps immobile, perdu en ses pensées.

VIII

DEPUIS qu'il était rentré à Paris, Maxence Burgère n'avait eu d'autre soin que de sauver la face de son maître, comme l'on dit vulgairement, et à tous les reporters se présentant encore presque chaque jour à l'hôtel du financier et l'interrogeant sur l'affaire, il répondait invariablement :

— Ça se calme, ça se calme !

— Alors, faisaient les autres, désappointés, il n'y a rien ?

Il haussait les épaules.

— Que voulez-vous qu'il y ait ?

— Mais M. du Pontavisse avait juré...

— De tout massacrer ? Vous savez bien, quand on est en colère...

— Mais il n'est pas ici, M. du Pontavisse ?

— Non.

— Il les poursuit toujours ?

— Je ne sais pas.

— Où est-il ?

— Je l'ignore.

— Allons donc !

— Je vous l'affirme.

— Il vous écrit bien pour ses affaires ?

— Je n'ai rien reçu de lui, depuis plus de dix jours.

— Il continue ses recherches alors ?

— Je n'en sais absolument rien.

Et, l'air souriant, Maxence Burgère reconduisait son visiteur.

Il croyait, du reste, à ce qu'il disait, que le financier finirait par se calmer et par revenir.

Aussi tomba-t-il de son haut quand il reçut un matin du banquier cette dépêche datée de Constantinople :

« Femme tuée ou blessée grièvement, suis arrêté. Viens, vite ! »

— Ça y est ! s'écria le secrétaire, la bêtise est faite ! Le voilà bien avancé !

Et il se prépara tout de suite à partir.

Il n'avait pas encore quitté l'hôtel quand on lui apporta la carte d'un journaliste connu de lui et s'étant montré le plus acharné à venir prendre des nouvelles.

Il hésita à le recevoir, mais il pensa qu'il valait mieux savoir ce qu'il voulait et apprendre si la nouvelle était connue déjà.

Dès les premiers mots du reporter, il fut fixé.

— Eh bien ! s'écria celui-ci... ça y est ! Il l'a tuée !

— Vous avez des nouvelles ?

— Une dépêche arrivée cette nuit, mais sans détails. M. du Pontavisse a tiré sur sa femme cet après-midi et l'a blessée grièvement. On le dit arrêté... Pas d'autres détails?

— Je n'en sais pas plus long que vous. Je viens de recevoir une dépêche de M. du Pontavisse m'annonçant la nouvelle à peu près dans les mêmes termes.

— Alors, c'est vrai?

— Malheureusement.

— Qu'allez-vous faire?

— Partir. Il me demande d'aller le retrouver.

— Il est arrêté?

— Oui. Et il ne doit pas être à la noce dans les prisons turques. C'est pour cela sans doute qu'il a besoin de moi.

Je vais courir au ministère de la Justice et au ministère des Affaires étrangères pour demander ce qu'il faut faire pour le faire revenir en France.

— Vous préférez qu'il soit jugé ici?

— Parbleu! Ici, il peut être acquitté, tandis que là-bas... Mais quelle sottise! quelle sottise!

Ah! il doit se faire vieux à l'heure qu'il est, et surtout si sa femme meurt! Car il l'aimait et regrettera de n'avoir pas suivi mon avis.

— Vous lui conseilliez l'indulgence?

— Evidemment. Est-ce que ça se fait, de nos jours, tuer une femme parce qu'elle vous a trompé?

— Quand on est jaloux.

— Ce n'est pas une excuse. Et j'ai toujours trouvé barbare la théorie d'Alexandre Dumas fils.

— Vous n'étiez pas au courant?

— De rien. Je ne savais même pas où il était. Il se défiait de moi parce qu'il me savait opposé à ses projets de meurtre.

— Il n'aura pas une bonne presse, dit le journaliste.

— Vous croyez?

— J'en suis certain. On va trouver que le vengeance a été trop longue à venir; sa colère avait eu le temps de se calmer...

Et c'est de la cruauté de massacrer froidement une femme sans défense.

Un meurtre commis sur le premier coup de la surprise et de la rage, cela s'excuse...

Mais après un mois bientôt!

— Oui, fit Maxence, c'est ridicule!

— Et odieux, acheva le reporter.

Et il quitta l'hôtel.

Le secrétaire sortit derrière lui.

Il craignait de recevoir d'autres visites.

Dans la journée même, il partait pour Constantinople après avoir fait au ministère de la Justice et des Affaires étrangères les démarches qu'il croyait nécessaires pour tirer son maître le mieux possible de sa mauvaise position.

Aussitôt arrivé à Constantinople, il se mit à la recherche de la prison où était enfermé M. du Pontavisse.

Il lui fut assez facile de la découvrir, mais il ne put pénétrer que grâce à des protections puissantes et après avoir laissé beaucoup d'argent entre les mains des fonctionnaires.

Il trouva le banquier, son maître, dans un état d'affaiblissement et de dépression extraordinaires.

Il avait considérablement maigri.

Et, dès qu'il l'aperçut, il se précipita vers lui.

— Enfin!

Et presque aussitôt:

— Est-ce qu'elle est morte?

Maxence sursauta.

— Je ne sais pas. Je ne sais rien. J'arrive.

— Mais les journaux?

— Je n'ai pas lu de journaux depuis que je suis parti de Paris. Et à ce moment on ne savait rien. Mais vous!

— Moi fit le banquier qui s'était levé et s'était mis à marcher fiévreusement, de long en large, sur le sol

humide et boueux de sa prison, une pièce étroite, obscure, sans meubles, un véritable « in pace », moi je ne sais rien, je n'ai rien pu obtenir. Je suis ici comme dans une tombe.

Je ne vois personne que mes gardiens, et ils ne savent pas un mot de français.

Je n'ai pu voir ni juge, ni fonctionnaire. Personne ne m'a interrogé.

A prix d'or, j'ai pu obtenir qu'on te portât la dépêche que tu as sans doute reçue.

— Que j'ai reçue, en effet. C'est pour cela que je suis accouru. Je n'ai pas perdu une minute.

— Oui, je le vois. Mais le temps me semble si long depuis que je suis enfermé ici!

Si tu savais comme on me traite! Je n'ai pas affaire à des hommes, mais à de véritables sauvages.

Ils rient quand je me plains. Ils n'ont pas l'air de comprendre ce que je leur demande.

Ils passent leur temps à me soutirer des pièces d'or et ils me donnent à peine à manger.

Oh! il faut me retirer de là le plus tôt possible et me faire mettre dans une prison française!

D'ailleurs, on ne peut pas me tenir éternellement ici sans m'interroger.

— En Turquie, ils ne sont jamais pressés.

— Je n'ai pas été seul arrêté. Monistrol doit être en prison aussi, ainsi qu'une femme que je ne connais pas et qui lui a servi, paraît-il, d'indicatrice.

Je ne sais rien de ce qui est advenu de l'un ou de l'autre. Je suis ici dans une tombe! dans une tombe! répéta le malheureux dans un état d'exaltation faisant peine à voir.

Il ajouta:

— Que ne t'ai-je écouté!

— Vous voyez maintenant combien j'avais raison.

— Hélas! Mais on se raillait de moi. Les journaux me tournaient en ridicule parce que je n'agissais pas, j'ai agi.

— Et maintenant ils vous accablent.

— Ils vous traitent de barbare. Ils plaignent la pauvre victime.

M. du Pontavisse leva les bras au ciel.

— Par exemple!

— Il ne faut pas vous en étonner.

— Alors, si elle venait à mourir.

— Il n'y aurait pas pour vous assez de malédictions.

— Je serais condamné?

— Sûrement.

— Et pourtant, je les ai surpris en flagrant délit presque. Ils étaient dans les bras l'un de l'autre quand j'ai tiré.

Tout mon sang n'a fait qu'un tour... Si tu les avais vus!

— Enfin, dit Maxence, ce qui est fait est fait! Il n'y a pas à revenir là-dessus.

Ce qu'il faut avant tout, c'est vous sortir de là.

— Et savoir comme elle va.

— Voulez-vous que je la voie?

— Que tu m'apportes des nouvelles d'elle, au moins: c'est à elle que je tiens avant tout.

— Bon! Je vais m'en occuper tout de suite.

— Tu la trouveras peut-être à l'hôpital ou dans quelque hôtel, du côté de la porte d'Andrinople, à Stamboul. C'est là...

— Que vous avez commis votre crime?

— Oui.

— Je vais m'y rendre immédiatement. D'ailleurs, je trouverai sans doute sans les journaux d'ici des renseignements.

— C'est probable.

— J'y cours. Vous n'avez pas besoin d'autre chose?



en un rien de temps!

PLUSIEURS industries emploient avec grand succès les lampes-séchoirs Edison Mazda parce qu'elles séchent facilement et rapidement les vernis, "ducos", émaux, etc. Légères et compactes elles peuvent également être employées comme source de chaleur radiante par le peintre amateur et le bricoleur pour le séchage rapide de la peinture et de la colle.

EMPLOYEZ LES
**LAMPES-SÉCHOIRS
EDISON MAZDA**

L-104F
**CANADIAN GENERAL ELECTRIC CO.
LIMITED**

Je dois chercher quelque chose d'AVANTAGEUX quand j'achète des VITAMINES

TROIS GENRES

Comprimés de Vitamines A et D, marque ONE-A-DAY: 30 comprimés, 45c; 90 comprimés, \$1.00; 180 comprimés, \$1.80.

Comprimés de Vitamines B Compound, marque ONE-A-DAY: 30 comprimés, \$1.00 — 90 comprimés, \$2.50.

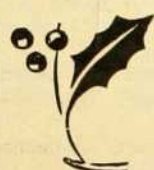
Capsules Multivitaminiques marque ONE-A-DAY, contenant six vitamines. 24 capsules, \$1.25; 60 capsules, \$2.50.

Fabriqués par
Miles Laboratories

C'est pourquoi je choisis les
**COMPRIMÉS
DE VITAMINES**
Marque
ONE-A-DAY

• Quand vous achetez des capsules ou des comprimés de vitamines, lisez les étiquettes. Voyez combien d'unités de vitamines il y a dans chaque comprimé; et combien de comprimés vous devez prendre par jour.

Les Comprimés de Vitamines marque ONE-A-DAY sont les plus avantageux. Ils contiennent beaucoup d'unités de vitamines—vous prenez seulement un comprimé par jour.



Le Samedi de Noël

Sera en vente le 15 décembre, dans tous les dépôts de journaux.





Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

— Non, ce que je veux surtout, ce sont des nouvelles d'elle.

— Bien, vous en aurez bientôt.

Et Maxence Burgère quitta la prison. Ses yeux clignotaient à la grande lumière au sortir des ténèbres enveloppant son maître.

Maxence se pouvait s'empêcher de plaindre son patron, qui s'était mis vraiment de gaieté de cœur dans une triste situation.

Il allait bien demander à l'ambassade qu'on introduisit une instance pour réclamer l'extradition.

Mais, on l'avait prévenu, cela pouvait durer longtemps, et si le banquier était obligé de demeurer jusque-là dans la prison humide et nauséabonde où il venait de le voir, il était capable de tomber malade.

Maxence l'avait trouvé déjà bien changé.

Il ne pouvait s'empêcher de répéter en s'éloignant :

— Quelle folie ! Quelle folie !

Et il était inquiet aussi sur le sort de Mme du Pontavisse.

Nulle part il n'avait vu annoncer sa mort, mais peut-être les blessures reçues étaient-elles mortelles.

Tous les journaux avaient parlé de la gravité des blessures. Où était-elle ? Pourrait-on la voir ?

On sait que Maxence avait pour Mme du Pontavisse une sympathie frisant presque la passion.

Quand il avait appris sa blessure, il avait reçu un coup au cœur... et il avait été obligé de faire de violents efforts pour cacher son émotion.

Il était aussi impatient que M. du Pontavisse lui-même d'apprendre ce qu'elle était devenue.

Et dès qu'il eut quitté le banquier, il se mit à la recherche de la jeune femme.

Il ne lui fut pas difficile de la retrouver, au moins de retrouver celle que l'on croyait être Mme du Pontavisse, la blessée portée dans l'auberge où la soignait Silvère Tolbiac.

Tout le monde ignorait en effet que cette femme ne fût pas la femme du banquier, Silvère n'ayant pas jugé à propos d'apprendre à qui que ce fût l'erreur commise, et la justice turque, toujours lente à se remuer, n'ayant pas encore commencé son enquête sur une affaire ne l'intéressant pas et dont elle serait certainement dessaisie.

Donc, quand Maxence se présenta à l'auberge indiquée et dans laquelle avait été transportée la victime de son patron, il était persuadé qu'il allait voir Mme du Pontavisse.

Et c'est elle qu'il demanda à l'hôtelier.

— Cette dame, répondit l'homme, qui parlait français, est encore très souffrante et ne peut recevoir personne.

— Elle a bien auprès d'elle quelqu'un avec qui je pourrais m'entretenir ?

— Un ami la soigne et ne la quitte guère.

— Pouvez-vous prévenir cette personne que je désirerais lui parler ?

— Oui, monsieur. Si vous voulez me donner votre nom.

— Ce monsieur ne me connaît pas. Dites-lui seulement que je suis le secrétaire de M. du Pontavisse.

— Bien, monsieur.

Et l'hôtelier monta l'escalier.

Maxence respirait plus à l'aise. Mme du Pontavisse n'était pas morte.

On ne disait pas qu'elle fût plus mal. Peut-être allait-on la sauver.

Il attendait avec impatience la venue de Silvère Tolbiac, et quand il vit celui-ci descendre l'escalier, il se précipita au-devant de lui.

— Eh bien, demanda-t-il aussitôt, comment va la blessée ? Espère-t-on la sauver ?

Silvère regarda avec étonnement l'homme qui lui parlait ainsi.

Et il interrogea :

— Vous vous intéressez donc ?..

— A la blessée ? Pour plusieurs motifs... D'abord, j'ai toujours eu pour elle une grande affection... et j'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher le malheur.

Je vous ai envoyé à Monaco une dépêche pour vous prévenir de l'arrivée de M. du Pontavisse.

— Ah ! demanda Silvère, c'est vous ?..

— C'est moi. Je voulais empêcher ce qui est arrivé. Et si j'étais resté auprès de M. du Pontavisse, sa femme ne serait pas étendue à cette heure sur un lit de douleur.

— Mais, s'écria Silvère, ce n'est pas sa femme qu'il a blessée ! Mais une amie à moi, prise pour elle.

— Ainsi, cette dame ?..

— La dame qui est là-haut n'est pas Mme du Pontavisse.

— Que m'apprenez-vous là ?

— La vérité.

— Ah ! par exemple !

— C'est une amie retrouvée à Constantinople.

— Mais alors, fit Maxence tout à fait estomaqué par cette nouvelle, son cas est plus grave que je ne le pensais.

— Non, car nous ne porterons pas plainte.

— Mais il est entre les mains de la justice, et la justice ne le lâchera pas maintenant.

Il y a eu crime.

Et un crime dont a été victime une inconnue. Il sera sans excuses !

Et quand il va apprendre qu'il s'est trompé !..

Mais alors, ajouta le secrétaire, que cette idée venait de frapper tout à coup, qu'est devenue Mme du Pontavisse ?

— On a parlé d'une femme en noir arrêtée en même temps que M. du Pontavisse.

— Vous pensez que c'est elle ?

— Je le crois. Elle était là pour guider la vengeance de son mari. Et c'est elle, j'en suis certain, qui nous a dénoncés !

— Quelle étrange histoire ! fit Maxence frappé.

— Oui, dit Silvère, bien étrange et bien douloureuse ! Pourvu qu'elle ne finisse pas tragiquement !

— Vous avez des craintes encore ?

— Moins depuis deux jours. Mais la blessée est encore bien faible. Enfin !

Maxence ne revenait pas de sa stupeur.

Il ne savait plus quoi dire. Il salua Silvère et se retira.

Il avait hâte de mettre son patron au courant de ce qu'il venait d'apprendre.

Il se fit reconduire à la prison, où il trouva M. du Pontavisse se promenant de long en large, en proie à une grande agitation, exactement comme il était quand il l'avait quitté.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, tu l'as vue ? Elle n'est pas morte.

— Elle n'est même pas blessée, répondit Maxence.

— Pas blessée ?

— Ou du moins pas elle... Ce n'est pas sur elle que vous avez tiré.

— Que me dis-tu là ?

— La vérité ; la femme blessée est une amie de M. Tolbiac.

— Et ma femme ?

— Elle est probablement sous les verrous comme vous. On a arrêté une femme vêtue de noir.

— Je l'ai vue. C'est elle qui nous a désigné...

— Elle vous a désigné M. Tolbiac et sa préférée pour se venger d'avoir été trahie.

Et vous avez été l'instrument de sa vengeance.

Le banquier continuait à arpenter fiévreusement son étroite cellule. Il n'en pouvait croire ses oreilles.

Il avait frappé une inconnue !

Et sa femme, sa femme s'était de nouveau moquée de lui !

Et maintenant, dans quelle situation se trouvait-il ?

Il allait être poursuivi pour avoir voulu donner la mort à une étrangère.

Et il ne pouvait pas manquer d'être condamné.

— Ah ! dit-il à Maxence, comme j'aurais mieux fait de t'écouter !

Dans quel embarras me suis-je mis ! Et combien de temps vais-je rester ici ?

Je m'y étiole. J'y meurs.

Moi qui étais si tranquille et si heureux !

Ah ! la misérable femme !

Il allait et venait comme un fauve en cage, et il eût donné à cette heure toute sa fortune pour n'avoir pas commis l'acte commis, pour être libre...

Toute sa jalousie était tombée, ses fureurs éteintes.

Et il n'aurait pas demandé autre chose que ce qui avait été ne fût pas, et qu'il lui fût permis de rentrer chez lui pour se remettre tranquillement à ses affaires, quitte à ne plus revoir sa femme et à n'entendre jamais parler d'elle.

Mais quand retrouverait-il maintenant sa tranquillité et son repos ?

Quand pourrait-il rentrer en son cabinet de l'avenue de l'Opéra, dans son hôtel de l'avenue de Friedland ?

Il ne le prévoyait pas. Et cela surtout l'affectait maintenant.

Il ne pensait pas à la trahison de sa femme, à la farce dont il avait été victime.

Il n'avait plus ni haine ni désir de vengeance.

Il aspirait à ce que tout fût oublié et à ce qu'on le laissât en paix.

Mais il était pris, bien pris. Il serait ramené en France entre des agents de police et pour passer en cour d'assises.

Et s'il était condamné, comme c'était probable, comme c'était sûr maintenant, puisqu'il avait frappé une étrangère et non sa femme, il lui faudrait passer plusieurs mois, plusieurs années peut-être dans une prison, dans une cellule comme celle où il était et où il périssait d'ennui.

Quel imbécile il était ! quel imbécile !

Il parlait tout seul, tout en marchant, et Maxence, devinant ce qui se passait en lui, n'osait pas l'arracher à ses réflexions et à son monologue exaspéré.

Et lorsque le banquier s'arrêta, il lui dit :

— Je vais m'occuper tout de suite de vous faire sortir de là. Vous ne pouvez pas rester dans cette prison.

Je vais faire demander votre extradition. Quand vous serez sous la main de la justice française, vous serez au moins mieux traité.

— Oui, dit M. du Pontavisse, hâte-toi, car j'y mourrais !

— Et je vais aussi, ajouta le secrétaire, essayer de parvenir auprès de la prisonnière.

— De quelle prisonnière ? demanda le banquier.

— De la femme arrêtée avec vous et de savoir si c'est bien Mme du Pontavisse.

— C'est elle sûrement, dit le banquier. Il m'avait semblé un moment la reconnaître.

Quelle aventure ! quelle aventure ! Et que suis-je venu chercher ici ?

Il faudra vous occuper aussi de Moinstrol, de cet agent...

— Qui vous a mené là ?

— Oui, nous ne pouvons pas l'abandonner.

— Ah ! je les laisserais bien, moi, fit Maxence, se tirer d'affaire comme il le pourrait.

Ce misérable n'est-il pas cause de tout ?

Il n'est guère intéressant.

— Il ne faut pas avoir l'air de le lâcher. Il pourrait me nuire beaucoup.

— Allons donc !

— Si, si... Et d'ailleurs ce n'est pas sa faute si j'ai fait cette sottise.

Je l'ai entraîné. J'ai exigé qu'il me mît en présence des coupables.

Il a fait son métier. Il a obéi à mes ordres.

Je ne puis l'abandonner ainsi.

— Bien, bien, fit Maxence, je demanderai qu'il soit extradé aussi.

Il sera jugé en France, comme vous, mais je voudrais qu'on le salât un peu.

Ce sont des canailles de cette sorte...

— Bon, bon, interrompit le banquier pour couper court... va t'occuper de tout cela !

— J'y cours !

Et le secrétaire quitta la prison.

Avant toutes choses, il voulait savoir si Mme du Pontavisse avait bien été arrêtée.

Outre son désir de revoir la jeune femme, une curiosité le tenait de savoir ce qui s'était passé.

Avec de l'argent donné à propos, on peut tout obtenir en Turquie, et dans bien d'autres pays d'ailleurs.

Il ne fut donc pas difficile à Maxence Burgère, ayant à sa disposition le portefeuille de l'archimillionnaire M. du Pontavisse, d'obtenir l'autorisation de voir Jeanne.

Mais, au moment de pénétrer dans la prison où était détenue la jeune femme, il fut pris d'une telle émotion qu'il hésitait à entrer.

Dans quel état allait-il la trouver et que lui dirait-elle ?

Dès que la porte eut été ouverte par le gardien, il la vit assise sur un escabeau, la tête en ses mains, enveloppée dans les voiles noirs mis pour ne pas être reconnue quand elle suivait son amant Silvère Tolbiac.

Elle tournait le dos et n'avait sans doute pas entendu le bruit de la porte ou ne s'en était pas inquiété, car elle n'avait pas bougé.

Maxence fit signe à son conducteur de s'éloigner et, s'approchant de la prisonnière :

— Madame, lui dit-il doucement.

Au son de cette voix, Jeanne se tourna brusquement.

Et, ayant reconnu Maxence, elle se leva.

— Vous, fit-elle, vous, enfin !

Elle avait beaucoup changé. Elle était très pâle, et ses yeux rougis au bord montraient qu'elle avait pleuré.

Maxence se sentit saisi d'une pitié profonde.

Il regarda la pièce misérable, plus grande peut-être que la prison de son mari, mais aussi noire, aussi humide, aussi fétide, où était enfermée cette femme habituée à toutes les délicatesses du luxe le plus raffiné et pour laquelle il avait toujours eu une adoration cachée, mais profonde, et il sentit son cœur se serrer.

Des larmes montèrent à ses yeux et, promenant le regard autour de lui :

— Dans quelle situation je vous trouve !

— Ne parlons plus de cela, fit vivement Jeanne du Pontavisse. Que m'importe ! M'apportez-vous des nouvelles ?

— Des nouvelles de qui ?

— De cette femme ! Elle est morte ?

— Non, madame.

— Elle n'est pas morte ?

— Non, madame.

— Et on va la sauver, peut-être ?

— On l'espère.

— On l'espère ! fit Jeanne du Pontavisse avec une expression d'amertume intraduisible.

On l'espère ! reprit-elle.

Et elle ajouta :

— Et si mon mari avait tiré sur moi, il ne m'aurait pas manquée !

Il y a des ces ironies !

— Et lui ? interrogea-t-elle ensuite. L'amant de cette femme, mon amant à

moi, l'homme pour lequel j'ai fait la folie de quitter mon mari, de perdre mon honneur, ma situation... Qu'a-t-il eu, lui ?

Il n'a pas été atteint.

— Et où est-il ?

— Auprès d'elle.

— Auprès d'elle !... Et je suis ici, impuissante, à me ronger le sang !

Mais vous allez me faire sortir, n'est-ce pas ? Vous êtes venu pour cela ?

Jeanne du Pontavisse semblait en proie à une fièvre violente.

Et Maxence ne savait que faire pour la calmer.

— Je suis venu ici, dit-il, appelé par une dépêche de M. du Pontavisse.

— Il est en prison ?

— Comme vous, ainsi que l'agent parti avec lui, et comme vous il voudrait bien sortir.

— Mais, s'écria Jeanne, si on peut le garder, lui, puisqu'il a commis un crime, on ne peut me garder, moi. Je n'ai rien fait.

J'ai essayé d'expliquer cela à ces Turcs. Ils ne veulent rien entendre. Ils ne comprennent rien.

Et je n'ai pas pu avoir un juge encore. Je n'ai causé à personne depuis que je suis enfermée ici.

J'ai beau crier, protester. Personne ne m'écoute. Quand je me plains, ces imbéciles ricanent. Ils ricanent bêtement, niaisement. Et ils me montrent leur sabre.

Mais vous, vous allez me tirer de là !

— Je vais essayer, madame. Je vais demander l'extradition pour vous, votre mari et son compagnon, et quand vous aurez affaire à des agents français, à des juges français, on pourra sans doute s'arranger.

— On ne peut pas me garder, n'est-ce pas ?

Que me reproche-t-on ?

— Je ne sais pas, madame.

— C'est une infamie ! on m'a arrêtée parce que je fuyais... que j'étais habillée en musulmane et parlais français.

On n'a pas pu relever contre moi d'autres griefs.

Ce n'est pas moi qui ai tiré, je n'étais pas complice de mon mari, puisque je n'étais pas avec lui.

— Je sais tout cela, dit Maxence. Il faudra le dire aux juges quand nous serons en France.

— On va nous emmener ?

— Il le faudra bien.

— Mais je ne le veux pas. Je ne veux pas quitter Constantinople et les laisser jouir en paix de leur bonheur.

Je n'admets pas qu'on se moque ainsi de moi.

Je la retrouverai, cette femme, et lui, ce lâche, cet imposteur me faisant croire qu'il m'aimait, quand il ne pensait sans doute qu'à elle.

Non, non, je ne veux pas partir !

Elle allait et venait de long en large, sur la terre boueuse de sa prison, semblant en proie à une agitation folle.

Maxence murmura :

— Je ne sais pas si on pourra vous relâcher ici. L'affaire sera jugée en France si nous obtenons l'extradition.

— Mais je n'ai rien à faire avec cette affaire, moi, je n'y suis pour rien.

— On sera obligé de vous garder pour expliquer votre rôle, quand ce ne serait que pour servir de témoin. Vous étiez là.

— Je n'ai rien vu ; j'ai seulement entendu des coups de feu.

— Cela suffit.

Jeanne ne semblait pas convaincue. Habitée jusqu'ici à faire tous ses caprices, elle n'admettait pas qu'on pût s'opposer à une de ses volontés.

Pourtant, elle avait compris, depuis qu'elle était arrêtée, qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on veut dans la vie.

Et le point le plus sensible dans sa détention, était le peu de cas que l'on faisait d'elle et de ses protestations.

VOUS QUI SOUFFREZ DE SINUSITE

Voici Un Soulagement Rapide!

Quelques gouttes seulement soulagent l'enclenchement — facilitent la respiration — apportent le bien-être.



C'est merveilleux comme le Va-tro-nol dissipe la congestion des voies nasales—donne aux sinus la possibilité de se vider. Ces excellents résultats sont dus à ce que le Va-tro-nol est une médication particulière, qui agit au siège même du mal—pour soulager la congestion douloureuse, et faciliter la respiration. Faites-en l'essai—**VICKS** Mettez-en quelques gouttes dans **VA-TRO-NOL** chaque narine.

CINEPHILES, RADIOPHILES !

Cette nouvelle qui, en réalité n'en est pas une, vient simplement vous rappeler que LE FILM est précisément ce magazine qui répond aux besoins de l'heure: celui de donner à tous les cinéophiles et radiophiles

les informations et images en relation directe avec vos acteurs préférés du cinéma et de la radio. C'est en vain que vous cherchiez son équivalent, car c'est un fait que LE FILM est le seul magazine au Canada français qui puisse vous offrir ce que vous attendez d'un tel genre de publication: une littérature illustrée abondante en rapport avec le monde des acteurs du cinéma et de la radio. De plus, il est bon de retenir qu'un abonnement souscrit au nom de votre ami ou de votre ami...e constitue un cadeau qui serait fort apprécié en ces temps difficiles de guerre. N'oubliez pas de prendre note de ce tuyau: le cadeau idéal n'est pas nécessairement onéreux, un abonnement à notre magazine LE FILM, par exemple, peut créer autant de bonheur qu'une extravagance, alors...

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT — — — — —

LE FILM

(CANADA SEULEMENT)

1 an \$1.00 2 ans \$1.50

IMPORTANT: Indiquer d'une croix [] s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975, rue de Bullion

Montréal (18), P. Q.



TEINTURES DIAMOND

16 jolies couleurs

Ces teintures de "premier choix" permettent à des milliers de personnes d'obtenir les meilleurs résultats en teinture. Choisissez parmi 16 jolies couleurs qui peuvent être combinées pour donner de nombreuses nuances.



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE
BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES
MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Elle avait compris que la puissance de ses charmes comme celle de sa situation mondaine avait des bornes.

Trahie par son amant, traitée en prisonnière sans conséquence par ses gardiens, elle se sentait humiliée, affaiblie...

Il fallait la présence de Maxence Burgère et la conscience de son pouvoir sur lui, qu'elle avait reconnu au feu de ses regards, pour se sentir réconfortée un peu.

Et elle murmura de sa voix la plus insinuante et la plus douce, avec l'expression la plus caressante de ses yeux de velours dont la flamme brillait à travers l'obscurité de ses voiles :

— Vous ne m'abandonnez pas, vous, mon bon Maxence.

Le jeune homme frémit de tous ses membres.

— Moi, madame... Vous savez bien que vous pouvez me demander ma vie.

— Alors, il faut me sortir d'ici.

— Mais comment ?

— Je ne le sais pas. Cherchez ! Vous avez de l'or. Vous êtes ingénieux, habile.

Je ne peux pas rentrer en France en captive.

Je ne veux pas quitter ce pays sans m'être vengée !

Elle posa sa main sur celle du secrétaire, et il se mit à trembler comme une feuille.

Elle l'enveloppa des effluves ardents de ses prunelles.

— Faites cela, dit-elle, je vous aimerai !

Maxence tressaillit plus violemment encore.

— Oui, je vais essayer. Si je ne réussis pas, c'est que l'effort dépassera la puissance humaine.

Il effleura de ses lèvres la main pressant la sienne, puis il s'éloigna précipitamment.

Il sentait la folie le gagner.

IX

PENDANT les années misérables passées à Paris avant d'être recueilli par M. du Pontavisse, Maxence Burgère n'avait guère eu l'occasion de s'occuper des affaires de cœur, et l'amour était demeuré pour lui un sentiment à peu près inconnu.

Il était tout pris par le souci de subvenir aux besoins matériels de l'existence pour songer à ce qui pourrait apporter quelque charme en cette existence.

Il savait qu'il n'était pas beau et n'avait jamais eu de prétentions à ce sujet.

La femme était restée pour lui un objet de luxe dont il n'avait jamais pensé même à s'approcher.

Plus tard, quand, entré chez le banquier de l'avenue de l'Opéra, il toucha des appointements réguliers et put s'habiller convenablement, presque élégamment, il n'y songea pas davantage.

Mais précisément, parce qu'il était resté plus chaste, il ne put s'empêcher d'être conquis dès le premier jour quand il fut admis dans l'intimité de l'hôtel de l'avenue Friedland, par la beauté et le charme émanant de la femme de son maître, Jeanne du Pontavisse.

Non qu'il eût l'idée que jamais elle abaisserait son regard jusqu'à lui, mais inconsciemment, comme malgré lui, et sans qu'il se demandât où pouvait le mener cette passion naissant en lui si confusément.

Jamais, même une minute, il n'eut l'espoir d'être remarqué par Jeanne du Pontavisse et même de recevoir un jour d'elle un mot agréable ou un sourire.

Il savait trop combien il était loin d'elle et combien il y resterait toujours.

Mais il n'était pas maître du sentiment né en lui dès qu'il eut été mis

en présence de cette jeune femme si élégante et si gracieuse.

Et, à partir de ce moment, il lui fut acquis corps et âme.

Il se précipitait aux fenêtres de l'hôtel pour la voir sortir ou la voir rentrer quand il savait qu'elle allait sortir ou rentrer.

Il se plaisait à marcher dans le parfum dont elle laissait le sillage derrière elle.

Et la vue d'un objet lui ayant servi ou ayant été touché par elle le jetait dans des extases dont il savourait avec volupté les délices.

Mais jamais, au grand jamais, il n'avait laissé voir à Mme du Pontavisse ce qu'il ressentait.

Et il aurait préféré mourir que de le lui apprendre.

Plus tard, il fut mis au courant par la domesticité des légèretés imputées à sa belle patronne et que M. du Pontavisse était seul à ne pas soupçonner.

Son respect n'en diminuait pas...

Mme du Pontavisse lui semblait faite pour aimer et être aimée.

Il n'en fut pas jaloux.

Il trembla seulement qu'elle ne commît quelque imprudence trop fort et que son mari n'appât tout.

Il savait celui-ci violent, pétri d'amour-propre, et il avait peur pour la sécurité de Jeanne.

Aussi comprend-on dans quel état le mirent les incidents qui se passèrent quand M. du Pontavisse eut surpris sa femme en flagrant délit.

Il n'eut plus une minute de tranquillité et de repos.

Malgré ses efforts pour retarder ou arrêter la vengeance du banquier, il voyait avec terreur que celui-ci ne se calmait pas.

Et quand il fut obligé de rester à Paris, sachant que son maître continuait ses poursuites avec l'agent Monistrol, il passa ses jours et ses nuits dans des trances sans nom.

Puis, quand il eut reçu la dépêche du banquier, lui annonçant qu'il avait tiré sur sa femme et l'avait blessée on devine avec quelle anxiété il se précipita au secours de la malheureuse.

Il était nécessaire de faire connaître les sentiments intimes de Maxence Burgère pour que le lecteur comprît de quelle frénésie il fut secoué quand, mis en présence de Jeanne du Pontavisse saine et sauve, il avait vu celle-ci lui sourire, l'implorer presque et s'en remettre à lui du soin de sa liberté et de sa vengeance.

Et surtout il ne supporta pas l'idée qu'elle allait rester de longs jours peut-être encore dans sa prison infecte et qu'elle rentrerait en France entre des agents de police comme une criminelle.

Maxence ne peut se faire à cette vision, et dès qu'il fut sorti de la prison, ébloui encore et tout frémissant du sourire reçu, il commença les démarches pour faire mettre la captive en liberté.

Malheureusement, à l'ambassade française, où il se rendit tout d'abord, il se heurta à un refus absolu.

On avait fait faire une enquête sur ce qui s'était passé. On savait que ce s'était pas sa femme que M. du Pontavisse avait blessée.

On savait que le meurtrier avait été arrêté par la police turque, en compagnie d'un personnage appartenant à une agence véreuse de Paris, et lui ayant servi d'indicateur et aussi de sa propre femme, se trouvant justement à proximité du lieu du crime. On voulait par cette dernière connaître le rôle joué dans ce drame, dont la trame paraissait encore bien obscure.

Et on ne la laisserait pas aller sans l'avoir interrogée, sans l'avoir confrontée avec son mari et l'homme emprisonné avec lui.

On attendait que la justice du sultan eût remis les prisonniers entre les

maines de la justice française, ce qui ne pouvait pas tarder maintenant, car déjà on avait entamé les démarches en ce sens.

Mais, en Turquie, cela était toujours assez long.

Dans tous les cas, si Jeanne du Pontavisse avait trempé en quoi que ce fût dans ce meurtre, dont on l'avait crue tout d'abord la victime, elle serait sûrement transférée en France avec les autres et, là seulement, on pourrait la mettre en liberté si son innocence avait pu être établie.

Il y avait dans cette affaire un point obscur à élucider.

M. du Pontavisse et l'agent dont il était accompagné étaient persuadés que Mme du Pontavisse avait été blessée.

— Ils savent le contraire, maintenant, fit Maxence, du moins M. du Pontavisse.

— Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Dans sa prison ?

— Oui.

— Et vous lui avez appris ?

— Tout.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a été absourdi.

— Il y a de quoi... Alors sa femme, furieuse de voir son amant avec une autre femme, lui aurait désigné elle-même sa rivale ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Il ne l'avait pas reconnue ? C'est vrai, elle était voilée, l'autre aussi.

Quelle étrange chose !

En tout cas, vous voyez, monsieur, combien il sera difficile de remettre en liberté Mme du Pontavisse avant l'éclaircissement de cet imbroglio.

Maxence s'en rendit bien compte, et il se retira atterré.

Jeanne allait rester longtemps encore, peut-être, sous les verrous, à Constantinople d'abord, à Paris ensuite, s'il ne découvrait pas un moyen de la délivrer.

Et ce moyen, il devait le trouver coûte que coûte. Ne se serait-il pas jeté au feu pour recevoir un regard de ces yeux ayant pour lui un attrait presque divin, pour un sourire ou un merci de cette bouche semblant contenir toutes les douceurs et toutes les voluptés ?

Le pauvre garçon avait d'autant plus de mérite de penser ainsi et d'être prêt, pour celle qu'il adorait en secret, à tous ces sacrifices qu'il comprenait fort bien qu'il ne serait jamais aimé et il n'avait jamais aspiré à autre chose qu'à faire accepter son dévouement désintéressé.

Il savait que Jeanne aimait, et elle était unie à un homme qu'il considérait comme son bienfaiteur et son sauveur et il n'aurait jamais l'idée de le tromper.

Jamais amoureux n'avait eu moins d'espoir que lui ; tout le séparait, en effet, de la personne aimée, le sentiment de son infériorité d'abord et ensuite la volonté de ne pas trahir l'homme à qui il devait tout.

Mais cela ne l'empêchait pas d'entretenir en lui, comme un culte sacré, le feu de cette passion dont il était consumé.

Et il aimait Jeanne d'une façon si étrange, si supérieure à toutes les autres amours qu'il était incapable de trouver en son cœur un mot de blâme, quoi qu'elle fit, et de voir diminuer l'adoration respectueuse conçue pour elle.

Elle était pour lui une sorte d'idole sacrée, si au-dessus de toutes les souillures humaines que même ce qui dégradait les autres femmes ne l'entachaient pas à ses yeux.

Elle était libre d'aimer, de chercher le bonheur où elle croyait le trouver. Et lui n'avait qu'à s'incliner et à admirer.

On comprend ce que devait souffrir, avec de tels sentiments, Maxence Bur-

gère, en voyant emprisonnée, en proie à toutes les affres, la femme placée par lui si haut au-dessus des autres femmes.

Aussi, se voyant pas le moyen de la faire remettre en liberté légalement, chercha-t-il autre chose.

Il savait qu'on peut tout obtenir, avec de l'argent, des fonctionnaires turcs.

Et c'est vers ce point qu'il aiguilla sa pensée.

Il avait remarqué, parmi les gardiens de Jeanne, un personnage assez étrange semblant avoir sur ses compagnons une certaine autorité; il l'avait dévisagé curieusement quand il avait pénétré dans la prison, muni du sauf-conduit qu'il s'était procuré d'une façon singulière.

Cet homme, la figure barrée d'une moustache de palikare, laissant traîner à ses côtés un sabre immense, avait une mine farouche si exagérée qu'il excitait plutôt à rire qu'à trembler.

Il donnait l'impression d'un de ces fantoches de vaudeville aux airs si terribles qu'ils donnent envie de leur éclater au nez.

Maxence s'était aperçu qu'il comprenait quelques mots de français et il avait entendu prononcer son nom, Mohamed, affublé d'un sobriquet turc dont il sut plus tard la signification, qui était le Redoutable...

L'épithète était bien faite pour l'individu.

C'est pourtant à ce gardien féroce que songea tout de suite Maxence, quand la pensée lui fut venue d'employer la corruption pour délivrer Jeanne du Pontavisse.

Il se présenta à la prison et demanda à parler à M. Mohamed.

Mohamed n'était pas là. On courut le chercher. Et il vint aussitôt, plus menaçant, plus formidable que jamais, roulant des yeux en boule, faisant sonner son grand sabre recourbé, les moustaches en bataille et le front creusé de rides terribles.

Quand il avait aperçu le Français qu'il avait déjà vu, il eut l'intuition sans doute qu'on allait lui faire quelque proposition profitable, car son visage s'éclaira, et il se mit tout de suite à la disposition du seigneur étranger.

Comme ils se trouvaient dans une pièce où se tenaient déjà plusieurs gardiens, Maxence demanda s'il ne pourrait pas parler en particulier au seigneur Mohamed.

— Mais si, bono, fit le Turc.

Et il fit passer le secrétaire de M. du Pontavisse dans une sorte de petit bureau sommairement meublé et tout empuant encore de la fumée des narghilés.

Là, sans prononcer une parole, il sortit de sa poche un rouleau de louis d'or de mille francs en papier gris, le cassa en deux, puis le coude sur l'angle d'une table, il éparpilla sur cette table les pièces étincelantes qui s'en échappèrent.

A cette vue, les yeux de l'homme aux moustaches s'allumèrent d'une telle flamme de convoitise que Maxence eut peur.

— Il va m'assassiner, pensa-t-il.

Il fit pourtant bonne contenance et dit :

— Tout cela sera pour vous.

— Bono.

— Si vous faites ce que je vais vous demander.

— Bono.

— Il faut faire sortir la prisonnière.

— Bono.

Le Turc inclina la tête.

Il n'était ni indigné, ni surpris de la proposition. On eût dit qu'il la trouvait toute naturelle.

Maxence demanda :

— Vous pouvez faire ça ?

— Bono.

— Quand ?

— Dans la nuit... A minuit.

— Cette nuit ?

Il montra trois doigts.

— Dans trois nuits ?

Il inclina la tête.

Et il expliqua dans son baragouin que Maxence devait être devant la prison à minuit avec une voiture et qu'il lui conduirait la prisonnière.

Alors Maxence lui promit, si elle lui était remise saine et sauve, de donner à l'homme un autre rouleau de louis.

Et il lui laissa prendre les pièces étalées sur la table.

Puis il se retira.

Jamais il n'avait été aussi ému.

Il se garda de parler à M. Pontavisse, quand il le revit, du projet médité, et il tint son patron au courant des démarches faites pour lui déjà et lui dit où en était son affaire d'extradition que l'ambassade avait prise en mains avant même qu'il l'en chargeât et qui serait terminée, pensait-il, avant une huitaine de jours.

Et il engagea son maître à prendre patience.

Mais il avait eu besoin de s'exhorter lui-même, à la patience, car il vivait, depuis qu'il avait traité avec Mohamed et savait prochaine la délivrance de Jeanne du Pontavisse, dans un état de fièvre extraordinaire.

Jamais le temps ne lui avait paru aussi long, et il lui semblait que les trois jours le séparant de la nuit tant souhaitée ne finiraient jamais.

Il en comptait les heures, les minutes, les secondes.

Et il ne pouvait rester en place. Il allait et venait comme un ahuri à travers les rues de Constantinople, sans but, sans méthode, ne regardant rien, bien qu'il eût à voir, dans la capitale de la Turquie, des curiosités qui dans d'autres moments auraient attiré son attention.

Et le spectacle offert par la Corne d'Or au soleil couchant, et les minarets roses et les dômes bleuâtres, et tant de monuments aux clochetons ajourés, aux sveltes envolées, tout ce qui surnage enfin de cet art musulman, resté pour tant d'artistes un sujet d'admiration, tout cela le laissait indifférent.

Ou plutôt il ne le voyait plus.

Il marchait en aveugle, les yeux fixés sur la vision de Jeanne, qui bientôt lui devraient sa liberté et ne pouvait manquer de lui en être reconnaissante.

Il pensait à ce qu'elle ferait ensuite, à ce qu'il ferait lui-même.

Il n'avait pas la fatuité de croire qu'elle le garderait près d'elle.

Elle suivrait sa voie. Elle irait vers l'endroit où sa passion, encore si violente en son cœur, l'attirerait, et lui, il reprendrait sa vie auprès du mari, auprès du maître, veillant seulement à ce que jamais celui-ci n'eût le soupçon de ce qu'il aurait fait.

Et il était possible qu'il ne revît plus même celle pour laquelle il allait risquer sa situation et peut-être sa vie, car on ne savait pas ce qui pouvait arriver si l'éveil était donné et s'ils étaient pris.

Mais n'importe ! Il ne regretterait rien.

Elle lui avait demandé de la délivrer.

Et il la délivrerait, quoi qu'il pût arriver, incapable de résister à une prière d'elle, à un désir exprimé par sa bouche et ses regards.

Onze heures venaient de sonner.

Maxence Burgère laissa tomber le livre qu'il tenait en mains, mais qu'il ne lisait pas, étant trop absorbé pour comprendre ce qu'il avait lu.

Puis il se leva et alla regarder à la fenêtre si la voiture louée dans la journée stationnait devant la porte de l'hôtel.

Alors, il mit son manteau, prit son chapeau et descendit.

Il était violemment ému.

Dans une heure, il ne se produisait pas d'incident, il verrait venir vers lui Jeanne du Pontavisse et partirait avec elle dans la direction qu'elle lui indiquerait.

Quelle serait cette direction ? Il n'en avait aucune idée. Et il n'avait aucune idée non plus de la décision qu'elle prendrait quand elle serait libre.

Irait-elle essayer de reconquérir son amant, ou de se venger de sa trahison, où chercherait-elle à revenir à son mari ?

Il l'ignorait absolument, et il savait que son avis ne pèserait guère sur la résolution que la prisonnière avait déjà sans doute dans l'esprit.

Mais cette incertitude de ce que ferait la jeune femme ne pouvait pas l'arrêter dans sa promesse de faire son possible pour l'arracher à la prison. Dès qu'il fut dehors, il alla donner au cocher l'ordre de le conduire à l'endroit qu'il s'était fixé, tout proche de la porte par laquelle Mme du Pontavisse devait sortir, guidée par Mohamed.

La nuit était fort noire, car le ciel était couvert de nuages tumultueux, et une chose aiguë, venant de la mer, soulevait dans les rues des tourbillons de poussières.

Maxence entra vivement dans le fiacre en relevant le collet de son pardessus.

Puis, quand il y fut installé, il pensa à ce qu'il allait faire... aux dangers qu'il courrait peut-être ; mais quels que fussent ces dangers, il ne regretterait pas de s'y être exposé pour celle qu'il allait délivrer.

Il tenait si peu à la vie, jusqu'à présent pour lui si sobre de joies !

Et rien ne valait un sourire, une pression des mains de Jeanne du Pontavisse !

La voiture s'arrêta à l'angle de la rue indiquée au cocher.

Et Maxence descendit.

Il n'était guère plus de onze heures et demie, et il avait près d'une demi-heure à attendre, mais il avait si grand-peur d'être en retard.

Il se mit à marcher de long en large sur le trottoir pour se réchauffer.

Le quartier était absolument désert, mal éclairé, semblant fait exprès pour un guet-apens ou pour une fuite.

Au bout de quelques minutes, Maxence trouva le temps horriblement long.

Il était torturé par toutes sortes d'inquiétudes et aurait bien voulu que tout cela fût fini.

Plus de dix fois il regarda l'heure à sa montre à la lueur des lanternes de la voiture.

Et il commençait à craindre qu'il n'y eût eu quelque contretemps, car il était minuit passé et la porte ne s'ouvrait pas.

Il piétinait d'impatience.

Mais, tout à coup, il jeta un petit cri tant son émotion fut vive.

Il venait de voir la porte de la prison tourner lentement sur ses gonds.

Il se précipita.

Une ombre noire se montra, suivie d'une autre.

Et une voix tremblante demanda :

— C'est vous ?

Il reconnut la voix de Mme du Pontavisse.

— Oui, c'est moi.

— La voiture ?

— Elle est là.

Mohamed se montra et tendit la main.

Il reçut la somme convenue et dit :

— Vous, filez vite !

Et Maxence entraîna par la main Mme du Pontavisse. Cette main douce, cette main potelée, qu'il tenait toute déglantée entre ses mains, faisait couler du feu dans ses veines.

Il était incapable de prononcer une parole.



**SAUCE
WORCESTERSHIRE
CROSSE &
BLACKWELL**



**Est-ce que
VOUS
LEVER**

vous abat ?
Si, en vous levant, vous n'êtes qu'à moitié reposée, encore fatiguée... si vous avez le sommeil agité... si vous ne pouvez pas vous détendre... il se peut que vos reins soient à blâmer.

Généralement, quand vos reins se détachent, votre sommeil en souffre. Pour aider vos reins à retrouver leur état normal, pour jouir d'un sommeil reposant, prenez des Pilules Dodd's pour les Reins, un traitement favori depuis plus d'un demi-siècle. Les Pilules Dodd's pour les Reins sont faciles à prendre et ne forment pas accoutumance. Demandez les Pilules Dodd's pour les Reins dans n'importe quelle pharmacie. Recherchez la boîte bleue à bande rouge.

Pilules Dodd's POUR LES REINS

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. L. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

Le Samedi
coupon d'abonnement

(CANADA SEULEMENT)

IMPORTANT — Indiquer d'une croix

() s'il s'agit d'un renouvellement.

1 an \$3.50

6 mois \$2.00

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Et Jeanne non plus ne parlait pas.

Jeanne était si heureuse de se trouver dehors, si heureuse d'être libre et de pouvoir accomplir ce qu'elle avait médité qu'elle ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie.

Elle était si opprimée qu'elle respirait à peine. Et elle ne pouvait croire encore que ce fut réel ce qui se passait et qu'elle ne fût pas le jouet d'un rêve.

Elle sortait de telles horreurs qu'il lui semblait que ce n'était pas possible qu'elle en fût délivrée.

Et elle ne songeait même pas à remercier celui à qui elle devait ce bonheur.

Cependant, Maxence, arrivé près de la voiture, venait d'en ouvrir la portière.

— Montez, madame !

Et quand Jeanne fut montée :

— Où faut-il vous conduire ?

La jeune femme hésita.

Elle ne savait pas trop. Elle ne pouvait pas retourner à la maison qu'elle avait habitée avec Silvère.

Elle y serait reprise tout de suite.

Elle ne pouvait pas revenir non plus dans l'hôtel où elle était descendue à son arrivée.

Il lui fallait se cacher soigneusement, car, dès que son évasion serait connue, elle aurait sans doute à ses trousses toute la police turque.

Elle répondit :

— Je ne sais pas, dans un hôtel.

— Celui où je suis descendu ?

— Non, non... un autre. On pourrait se douter de quelque chose et vous surveiller.

— J'en connais un près du pont.

— Si vous le voulez.

Et quand le fiacre se mit en route. Jeanne, tout heureuse, tout exubérante de joie, sauta au cou de son sauveur.

— Il faut au moins, s'écria-t-elle, que je vous remercie.

Sous ce baiser Maxence se sentit mourir.

Il bégaya :

— Oh ! Madame !

Jeanne du Pontavisse, sans se douter de l'effet produit, prit la main du pauvre secrétaire.

Et, la serrant ardemment.

— Nous serons toujours amis, n'est-ce pas ?

— Oh ! Madame !

— Quoi que je fasse.

— Vous savez bien que je ne me permettrai jamais de juger vos actes et de vous empêcher de faire vos volontés.

Je ne suis pour vous qu'un esclave, un esclave soumis à tous vos caprices.

— Bien. Voilà comme j'aime les hommes. J'ai toujours été un peu fantasque.

Et mon mari ne s'en est jamais douté.

J'avais les fantaisies les plus bizarres, et il me prenait pour une femme grave et pondérée, n'est-ce pas ?

— J'ai toujours vu qu'il vous traitait ainsi.

— Il doit faire une drôle de tête dans sa prison !

— Il ne s'y amuse pas, dit Maxence.

— Surtout n'ayant rien fait de ce qu'il voulait.

Il voulait me frapper, et il m'a vengée en tirant sur ma rivale.

Il sait cela ?

— Il le sait.

— Il doit être furieux.

— Il est assez penaud.

— Va-t-on le faire sortir ?

— Bientôt, je l'espère, pour le ramener en France.

— Il sera jugé en France ?

— Très probablement.

— S'il était condamné, que ce serait drôle !

— Pas pour lui...

— Mais pour moi.

— Vous le détestez donc bien ?

— Je ne l'aimais pas et maintenant

je l'ai en exécution.

— Pourquoi ?

— Pour la façon dont il s'est conduit en criant à tout le monde qu'il allait nous tuer moi et mon amant, en nous obligeant à fuir, et en étant la cause que mon amant m'a quittée... car, c'est sûrement par sa faute, pour fuir les ennuis qu'il nous a créés que Silvère s'est détaché de moi.

Et cela, je ne le pardonnerai jamais, pas plus que je ne pardonne à Silvère sa trahison.

Et je suis bien résolue à me venger de tous les deux. C'est si bon la vengeance !

Haïr, cela occupe le cœur quand le cœur ne peut plus aimer.

Et je n'aimerai plus maintenant, je le sens bien.

Ces deux hommes m'ont guérie de l'amour.

Pendant que Jeanne causait ainsi, la voiture venait de s'arrêter.

Maxence offrit la main à la jeune femme.

Il était fixé désormais sur les sentiments de celle-ci et savait, ce qui ne l'étonnait pas, du reste, qu'elle ne serait pas plus à lui qu'au Grand-Turc quand il s'agirait d'affaires de cœur.

Il serait pour elle un factotum, un ami peut-être, jamais plus.

Il y était résigné d'avance et n'éprouva pas de déception.

Mais il était tout triste cependant de se l'entendre dire si nettement.

Jeanne sauta à terre, tendit sa main à son sauveur.

— Maintenant, nous allons nous séparer.

— Pas avant que je sache comment vous êtes installée.

— Si vous le voulez.

Maxence entra le premier dans l'hôtel, se fit montrer la meilleure chambre.

Puis il vint chercher Jeanne.

Elle eut un geste empreint d'une profonde indifférence.

Que lui importait ?

Elle avait en tête d'autres soucis que celui d'être bien logée. Elle pensait à sa vengeance, à la revanche qu'elle méditait de prendre contre la rivale qui lui avait enlevé celui qu'elle aimait et dont la pensée avait toujours empêché celui-ci d'être à elle.

Elle savait que cette rivale n'était pas morte, elle guérirait bientôt de ses blessures, et Silvère était près d'elle, ne pensant pas plus à elle maintenant que si elle n'avait jamais existé.

Et cela surtout l'enrageait, cette indifférence pour elle du seul homme qu'elle eût aimé.

Tout son esprit était tendu à chercher des moyens de se venger de son abandon et de le reprendre à celle qui le lui avait ravi.

Elle ne songeait pas à autre chose, et quand Maxence avait l'illusion qu'elle pensait peut-être à ce qu'il avait fait pour elle, elle ne se préoccupait que de l'autre.

La chambre dans laquelle le secrétaire de M. du Pontavisse introduisit la jeune femme était en effet très confortable, meublée à l'européenne, décorée de tableaux et d'aquarelles, tendue de portières soyeuses et couverte d'une moquette épaisse.

Dès qu'elle y fut entrée, Jeanne se débarrassa des voiles couvrant son visage, et elle apparut, aux yeux de Maxence ébloui, dans tout l'éclat d'une beauté rendue plus séduisante et plus délicate par la pâleur couvrant les joues de la jeune femme et faisant ressortir davantage la vivacité de ses regards enflammés par la passion et le frémissement de toute sa chair enfiévrée.

Il ne put s'empêcher de s'exclamer et un tremblement convulsif agita tous ses membres.

Qu'elle était belle, et comme il serait doux d'être aimé d'une pareille femme !

Mais Maxence avait conscience de son infirmité, du peu de séduction de sa personne.

Et il savait qu'il ne serait jamais au rang de ces élus dont il avait tant envié les joies.

Il se borna donc à contempler en silence celle qui venait de se dévoiler devant lui et à cacher le mieux possible l'impression produite par la vue de sa beauté.

Du reste, elle semblait faire de l'infortuné si peu de cas qu'elle continua à se dévêtir, éternée d'être restée si longtemps, dans les mêmes vêtements.

Elle mit sans pudeur à découvert la chair de ses épaules et de ses bras, donna la lueur splendide sortant des étoffes noires la rendait plus éclatante, porta à son comble l'éblouissement et l'émotion du pauvre Maxence.

Il ne savait s'il devait s'en aller ou rester. Il était comme cloué au sol, les yeux plus aveuglés que si les rayons du soleil venaient de le frapper :

Mais Jeanne cessa tout à coup de se dévêtir.

— Maintenant, dit-elle, vous pouvez vous éloigner. Vous ne me connaissez plus. Vous ne savez pas ce que je suis devenue.

Mais je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, et si vous avez besoin un jour de mon appui...

— Je ne demande rien, madame, répondit Maxence. Je n'ai pas besoin de récompense.

Je suis assez payé de ce que j'ai fait... si j'ai pu vous être utile, fût-ce une minute.

— Vous m'avez sauvée, dit Jeanne. Vous m'avez arrachée à l'ennui horrible de cette prison.

Vous me permettez de lutter encore et de me défendre. Je ne l'oublierai jamais.

Mais j'ignore quand nous nous reverrons maintenant. Qui sait où va m'emporter ma destinée ?

Elle avait dit ces paroles d'un ton singulier, et Maxence eut l'intuition, à ce moment, qu'elle méditait quelque grave projet.

Il murmura :

— Surtout, madame, ne commettez pas d'imprudence ! Et si j'osais vous donner un conseil...

— Parlez !

— Revenez à votre mari.

— Jamais ! s'écria violemment Jeanne du Pontavisse.

— Je suis persuadé qu'il pardonnerait et qu'il oublierait.

— Et je ne veux pas, moi, de son oubli. D'abord, je ne l'aime pas.

Et j'aime toujours l'autre...

— Vous aimez l'autre ! fit Maxence avec un accent d'une amertume intraduisible.

— Plus que jamais, et je veux le reconquérir. Je ne vis plus que dans ce but, avec cette pensée, cet espoir.

Et si je ne l'avais plus, je ne songerais plus qu'à mourir.

Que serait pour moi une vie sans amour ?

Maxence ne put s'empêcher de murmurer tout bas :

— Que cet homme est heureux !

Elle demanda :

— Vous dites ?

— Rien, madame. Suivez votre destin, puisque je ne suis rien pour vous.

Mais personne ne fera pour votre bonheur des vœux plus ardents que les miens.

Il allait se retirer, attristé, des larmes dans les yeux, quand elle le rappela.

— Il me faudra, pour ce que je médite, beaucoup d'argent.

— Je vais vous donner ce que j'ai sur moi.

— Combien ?

— Une vingtaine de mille francs.

— Appartenant à mon mari ?

— Appartenant à votre mari, mais je les rembourserai avec mes économies, et vous me les devrez à moi.

— J'accepte, car mon mari sera obligé de me rendre des comptes, et je vous rendrai cette somme.

— Ne vous en inquiétez pas, madame, vous savez bien que tout ce que je possède est à vous.

Et que moi-même...

Il s'arrêta ; elle n'eut pas l'air d'entendre.

Elle prit l'argent que Maxence lui tendait.

Et avant qu'il eût pris congé :

— Ah ! un petit service encore.

— Tout à vos ordres, madame.

— Envoyez-moi mon gardien Mohamed. J'aurai peut-être besoin de lui.

— Vous voulez que je confie à cet homme le secret de votre retraite ?

— Il a trop d'intérêt à ce qu'il reste caché pour songer à me trahir.

D'ailleurs, on peut tout obtenir de lui avec de l'argent, même la fidélité.

— C'est bien, madame, je vous l'enverrai.

— Et, maintenant, adieu. Je suis brisée de fatigue.

Elle tendit à Maxence une main qu'il ganta de baisers respectueux.

Puis, s'inclinant profondément :

— Adieu, madame, fit-il.

Et il sortit.

Il avait du feu dans les veines.

X

C E JOUR-LÀ, bien qu'on fût encore en hiver, la température était radieuse. Un soleil chaud comme un soleil de printemps répandait sur la mer ses rayons miroitant sur les vagues.

Et une brise douce agitait les cimes des arbres encore dépouillés de feuilles.

A Constantinople, l'hiver cause souvent de ces surprises.

Et Silvère résolut d'en faire profiter sa malade.

Comme celle-ci allait mieux et commençait à se lever, il l'installa avec des coussins sur la terrasse précédant leur chambre et dominant sur la mer.

Et, la contemplant, souriant avec une béatitude infinie, il demanda :

— Tu te sens mieux, mon aimée ?

— Oui, beaucoup mieux.

En effet, Huberte semblait toute réconfortée par une lettre reçue la veille. Et c'était surtout depuis cette lettre qu'elle se sentait mieux.

Cette lettre venant de Gertrude lui avait apporté des nouvelles de sa fille.

Gertrude savait maintenant où était l'enfant, l'avait aperçue deux ou trois fois de loin, et si elle n'avait pas pu s'approcher d'elle, elle annonçait qu'elle se portait bien et s'était installée de façon à ne plus la perdre de vue.

Elle attendait la mère, qui seule pouvait l'aider à s'emparer de Gisèle.

Et Huberte ne songeait plus qu'à partir.

C'est pour cela qu'elle s'était levée, quoique faible encore, pour reprendre des forces plus vite.

Et comme le soleil réchauffant ses membres lui avait donné une vigueur nouvelle, elle dit à Silvère :

— Nous pourrions peut-être partir demain.

Il tressaillit.

— Demain ? Tu n'y songes pas !

— Je me sens très forte.

— Hier, tu pouvais marcher à peine. Non, non, il est trop tôt. Il ne faut pas commettre d'imprudence !

— J'ai tant de hâte de voir ma fille, de l'arracher à cette tristesse dans laquelle sa vie est ensevelie !

— Crois-tu, s'écria Silvère, que je ne suis pas aussi impatient que toi ?

Il ne faut rien compromettre.

[A suivre au prochain numéro]

le MYSTÈRE du NORD

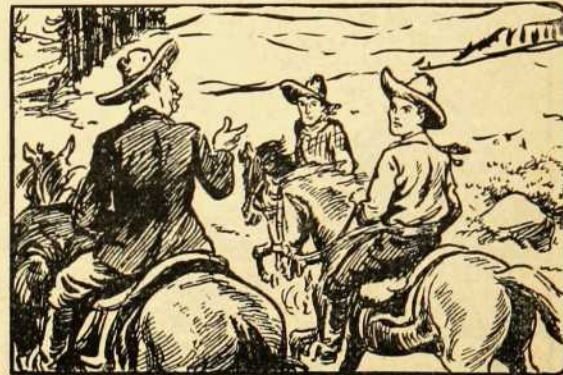
DEUXIEME EPISODE



1—Le pauvre garçon tenait encore le revolver en main, lorsque le shérif arriva près de lui. "Jeune fou!" lui dit-il. Et, dans sa voix pourtant si compatissante, il y avait une note accusatrice. "Donne-moi ce pistolet! Ainsi, tu as donné suite à tes menaces de te venger de Max Dinard!"



2—Luc remua les lèvres, mais aucune parole n'en sortit. D'un mouvement rapide, le shérif enleva le pistolet des mains inertes de Luc. "Hum!" murmura-t-il en examinant l'arme. "Une chambre de vide." Puis, ses yeux s'agrandirent et se tournèrent vers Luc. "Ton revolver! Bien, je possède la preuve dont j'ai besoin."



3—"Mais je n'ai pas tiré sur lui!" put enfin articuler Luc. "Je ne l'ai pas fait. Je jure que ce n'est pas moi! Je l'ai trouvé dans cet état." Thibault lui ordonna de monter à cheval. "Ah, c'est comme ça? dit-il." Je crois que ça ne passera pas! Je t'ai entendu lui faire des menaces, ce matin même!"



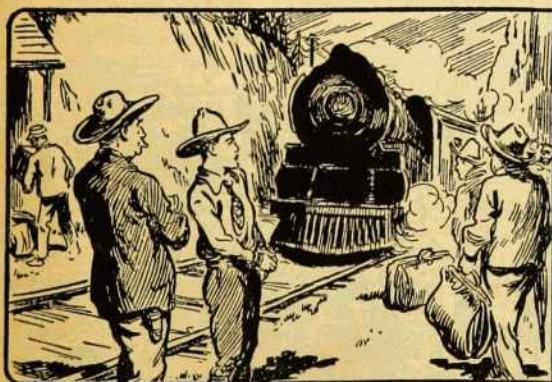
4—La figure pâle comme un masque, les yeux effrayés et le regard fixe, Luc Morand arriva dans la petite ville avec le shérif et son assistant. Il se sentait dans le vague, comme sortant d'un rêve étrange. Il n'avait pas tiré sur Max Dinard, quoiqu'il eût fait des menaces à celui qui avait insulté son père.



5—La nouvelle de la mort de Dinard n'endeuilla pas la ville, car l'usurier était peut-être l'homme le plus détesté des alentours. Mais la loi devait suivre son cours, même s'il s'agissait d'un tout jeune homme comme Luc. Il y avait foule à la cour pour le procès, deux jours plus tard. Le juge ordonna que la cause fût jugée par une cour supérieure.



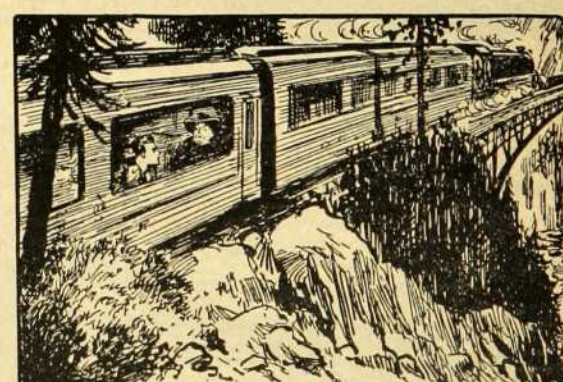
6—Ce fut en vain que Luc protesta de son innocence, mais le shérif lui-même avait été témoin des menaces faites par le jeune homme à l'agent. Presque durement il fit sortir Luc de la cour, menottes aux mains. Il l'amena ainsi à la station de chemin de fer où ils prendront l'express pour la grande ville afin d'y être jugé.



7—Pendant qu'il attendait sur la plate-forme de la gare, regardant la lourde locomotive qui arrivait, les pensées de Luc se portèrent vers son père; la petite ferme qu'il avait construite dans la calme vallée, travaillant pour l'avenir de son grand garçon. Peut-être ne reverrait-il jamais ce coin de terre tant aimé!



8—Enfin, l'express s'arrêta et la station se remplit du bruit des passagers qui montaient et qui descendaient. Porte-faix et autres employés allaient et venaient, se hâtant ici et là. Pendant que Luc montait dans un wagon, résigné, la main du shérif se resserra sur son bras comme un avertissement.

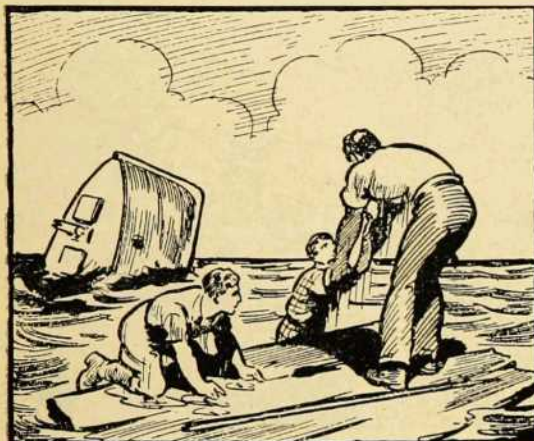


9—Assis contre la large fenêtre, le pauvre Luc regardait passer le paysage, pendant que le train puissant quittait la petite ville. Une boule monta à sa gorge, mais il se hâta de l'avaler. Son menton se fit volontaire. "Je ne me découragerai pas," se murmura-t-il à lui-même. "D'ailleurs, je suis innocent!"

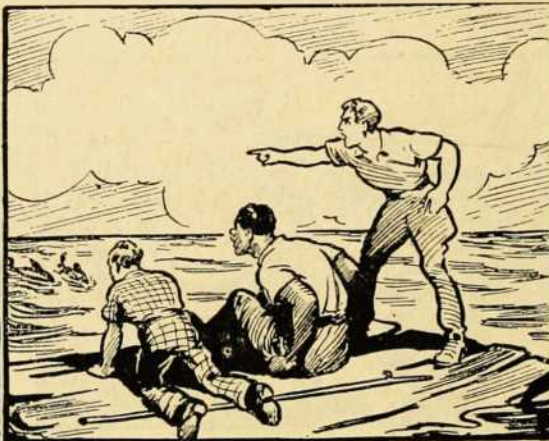
[Suite au prochain numéro]

la CHASSE au TRÉSOR

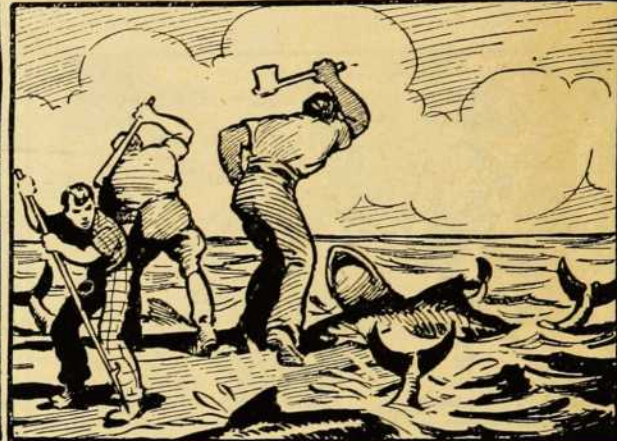
TRENTE-SIXIEME EPISODE



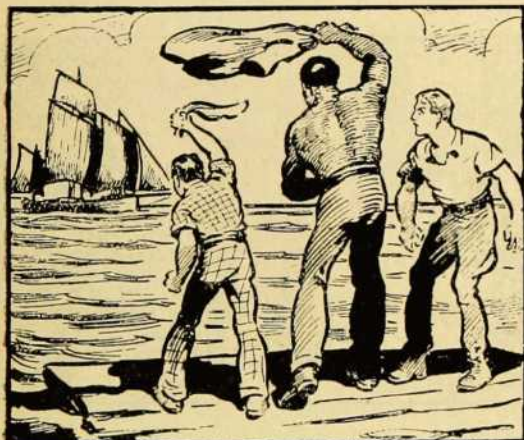
1— A peine les jeunes gens avaient-ils lancé le radeau à l'eau que le Hareng Rouge commençait de couler, l'arrière s'enfonçant d'abord. Nos amis grimperont sur le radeau et alors, le cœur triste et lourd, ils virent les eaux du Pacifique se refermer sur leur bateau pour toujours.



2— "Tonnerre!" murmura Noirot d'une voix brisée. "Nous avons perdu un bon compagnon, mes amis." Paul et André approuvèrent. Ils ne pouvaient parler, la perte de leur bateau les bouleversait si profondément. Mais ils eurent bientôt un autre sujet d'occupation. Des requins! "Voici six de ces brutes!" cria André.



3— "Si l'un d'eux croit qu'il aura un de nous pour son diner, il peut continuer à y penser," cria Noirot, en administrant à l'un des monstres un violent coup de sa hache. Paul faisait aussi du bon travail avec un long crochet, pendant qu'André labourait les assaillants avec un lourd morceau de bois.



4— Les requins s'éloignèrent enfin. "Eh bien, je ne leur ai pas servi des coups de hache pour qu'ils restent ici," remarqua Noirot. Sans boire ni manger et, sous un soleil du sud sans pitié, les jeunes gens ne furent pas longs à souffrir de la soif. La nuit leur apporta un peu de soulagement.



5— Dès que l'aurore parut, un vaisseau se montra. Noirot enleva sa chemise et l'agita vigoureusement, pendant que sa voix de stentor se faisait entendre. "Hourra! Ils nous ont vus!" cria Paul qui, dans son excitation, faillit tomber en bas du radeau. Ils furent recueillis, quinze minutes plus tard.



6— Le vaisseau appartenait à un trafiquant de perles, et quoique, naturellement, les jeunes gens étaient reconnaissants d'avoir été ramassés, ils n'aimèrent pas l'expression de sa figure. "Tout de même, il peut être honnête!" dit André. "Et comme nous avons tout perdu, je crois que nous pouvons lui faire des confidences."



7— Ce qui fut fait. Ils dirent à Laramée qu'ils cherchaient un trésor et lui montrèrent le plan. "Si vous nous conduisez à l'île sur laquelle L'Epervier échoua, nous vous paierons bien," dit André. Laramée refusa de les aider, à moins qu'il lui soit promis le quart du trésor, s'il était trouvé.



8— "Très bien, c'est un marché!" dirent les jeunes gens. Laramée changea le cours du vaisseau et, comme le vent était favorable, l'avance fut rapide. Tard le lendemain, l'île, leur île au trésor, espéraient-ils, était en vue, et les trois compagnons étaient tout heureux en la contemplant.



9— "Crois-tu que nous trouverons l'Epervier, André? demanda Paul." Certainement que nous le trouverons," avança Noirot. Mais, pendant qu'ils se rapprochaient de l'île, leurs espérances commencèrent à diminuer. Tout ce qu'ils pouvaient voir assez loin était une masse énorme de roc.
[Suite au prochain numéro]

Jeu de courses et jeu de bourse

Par "FABIUS"

I — PARIS SÉRIEUX ET FOLLES GAGEURES (Blind Bets vs Wise Money)

LE VÉRITABLE AMATEUR arrive toujours en avance à la piste. Son programme acheté et sommairement parcouru, il se rend au paddock pour examiner les chevaux de la première course. Là, après avoir inspecté chacun des coureurs qui piaffent doucement dans leur stalle ou tournent en rond dans l'étroite enceinte, sous la conduite d'un lad à moitié endormi ou d'un entraîneur au masque fébrile, il assiste à l'entrée des jockeys qui viennent un à un reconnaître leurs montures et revêtir toques et casques aux couleurs vives sur lesquelles ils attachent, d'un air indolent, les numéros d'ordre fatidiques. Puis, quelques instants plus tard, la trompette appelle les chevaux à la parade, les jockeys sautent en selle et l'amateur se dirige avec la foule vers l'enclos du pari-mutuel où déjà les enregistreuses automatiques commencent à cliqueter sur des rythmes variés.

A la suite des parieurs pressés, le flot populaire fait irruption dans la longue galerie où déjà l'on suffoque. Le crépitemment des appareils devient une incessante mitraille qui, s'ajoutant au diapason de plus en plus élevé des conversations, dégénère bientôt en un tapage ahurissant. Des remous violents se produisent aux abords des guichets auxquels des groupes de parieurs exaltés donnent l'assaut avec la fougue impétueuse d'authentiques commandos.

Soudain, le tumulte s'apaise comme par enchantement. Par toutes les issues, la foule s'élance vers la pelouse pour voir passer les chevaux qui reviennent de la parade et se dirigent lentement vers la barrière mobile, remplaçant avantageusement de l'ancien fil et que le turf international doit au génie inventif d'un des as du sport, au pays de Québec, feu Jos Cattarinich.

A ce moment précis, on voit apparaître, silencieux et hermétiques, les parieurs sérieux qui misent ce qu'on est convenu d'appeler en jargon de turf, le « Wise Money ». S'approchant à pas feutrés des guichets réservés aux premiers choix (straight bets), ils échangent discrètement d'imposantes liasses de billets de banque pour de petits coupons qu'ils font disparaître dans leurs poches avec la subtilité de prestidigitateurs professionnels. L'instant d'après, ils se sont évanouis dans la foule au moment précis où l'agaçante sonnerie des « buzzer » annonce à la fois l'arrivée des chevaux à la barrière et la fermeture des guichets. Après la course, il est encore plus difficile de les apercevoir quand ils vont chez le caissier pour toucher leurs gains fréquents et plantureux.

Tel que je l'ai observé bien des fois tout en y prenant une part très généralement passive, ce spectacle ressemble étrangement, « mutatis mutandis », à celui qui se déroule dans n'importe quel bureau important de courtier, durant les périodes de grande activité financière.

En effet, spéculateurs et adeptes du turf se ressemblent quasi comme des frères. Tandis que la plupart parient à l'aveuglette ou achètent sans discernement les actions cotées au tableau, un petit nombre seulement misent intelligemment sur les poney ou acquièrent à bon escient des quantités limitées de valeurs mobilières, scrupuleusement sélectionnées.

Peu de joueurs de Bourse s'embarrassent de compulser les rapports ou de scruter les bilans annuels des compagnies dont ils songent à devenir actionnaires. Il suffit, la plupart du temps, qu'un vague ami ou un camarade quelconque, presque toujours dépourvu de la moindre compétence en la matière, leur assure qu'il y a un rapide coup de fortune à réaliser dans telle ou telle valeur pour qu'ils s'y précipitent avec une avidité à la fois sourde et aveugle. Peu importe l'état général du marché ou la situation particulière de l'entreprise en question, pourvu qu'ils acquièrent au comptant ou sur marge un paquet plus ou moins volumineux d'actions de la compagnie A ou Z qu'on leur a recommandée, ils sont heureux et contents... provisoirement. Et si, par malheur, leur courtier habituel essaie honnêtement de leur faire quelques observations ou tente même de les détourner de leur projet, ils le rabrouent sous douceur ou s'en vont chez un autre intermédiaire moins timoré pour effectuer leur mirifique transaction. Puis, plus tard, souvent pas beaucoup plus tard, quand arrive le moment des larmes et des grincements de dents, ils retourneront de nouveau chez leur infortuné courtier pour accabler ce dernier de leurs doléances, quand ce n'est pas de leurs reproches qui seront d'autant plus amers qu'ils sont moins justifiés.

Toute différente et combien plus profitable est la façon de procéder des spéculateurs avertis, particulièrement dans les périodes de spéculation fiévreuse. Ceux-là ne perdent jamais la tête, malgré les pires sautes de vent de la cote et en dépit des rafales de rumeurs contradictoires qui affolent, en ces heures critiques, la masse des boursicotiers sans consistance.

En pleine vague d'achats inconsidérés, ils se tiennent résolument sur la clôture, analysant et interprétant froidement les moindres indices du « trend » ou direction générale des valeurs inscrites au tableau.

Sitôt que les stocks qu'ils détiennent atteignent un palier disproportionné avec leur valeur intrinsèque et leurs possibilités raisonnables, ils s'en départissent par tranches, de façon à profiter de chaque mouvement d'achat pour hausser la moyenne générale de leur bénéfice de vente. Et ils accumulent ainsi une importante réserve liquide qui leur permettra de rentrer au bon moment dans le marché, dès qu'une réaction importante se produira.

Toutefois, n'allons pas croire qu'ils s'engagent à fond dès que se produit une brusque chute de la cote. Bien au contraire, ils n'achètent d'abord qu'un bloc modeste d'actions dans une ou deux valeurs dont la baisse a été à la fois particulièrement accentuée et spécialement injustifiable, puis ils continuent à observer et à étudier le reste de la liste avec une attention redoublée. Ce n'est que lorsque l'ensemble du marché a effectué une retraite très prononcée et de durée anormale qu'ils prennent méthodiquement une position stratégique dans ceux des stocks qui sont le plus affectés, tout en ayant le moins de raisons de l'être. Au cas de krash total, mais en ce cas seulement, ils jouent résolument leur chance à fond sur quelques valeurs soigneusement repérées depuis long-

AH, MÉMOIRE !...

SI ON VOUS DEMANDAIT...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS

Que faut-il pour faire du pain ?

Quelle est la plus grosse cloche du monde ?

Pourquoi la tête des couchettes des wagons-lits est-elle tournée vers la locomotive ?

Une montre-bracelet souffre-t-elle de l'usage du dactylographe ?

Qu'est-ce qui fait bourdonner les poteaux de télégraphe ?

Qu'est-ce qu'un chapeau gibus ?

Comment les Anglais ont-ils acquis le roc de Gibraltar ?

A quel poids se monte la tombée de la neige et de la pluie ?

Qu'est-ce qui cause les tornades ?

Combien de gallons d'air respire-t-on par jour ?

Quel est le poids d'un pouce d'eau de pluie sur un acre de terrain ?

Pourquoi mesure-t-on l'or au carat ?

Combien de pieds cubes dans une tonne de charbon ?

Que représente une acre de terre ?

Pourquoi la maison du président des Etats-Unis est-elle blanche ?

Y a-t-il plus d'hommes que de femmes centenaires ?

Applaudissait-on jadis les prédicateurs à l'église ?

REPONSES

— De la farine, de l'eau, du sel, du levain, et un four ou fourneau.

— La cloche de Moscou qui a 21 pieds de haut, 21 pieds de diamètre et pèse 432,000 livres. Elle a été fondue en 1733.

— Pour que les dormeurs souffrent moins des courants d'air, de la poussière et de la cendre.

— Les horlogers l'affirment ; tantôt elle avance, tantôt elle retarde.

— L'action du vent sur les fils.

— Nom de l'inventeur. C'est un chapeau pliant, haut de forme, en soie, qu'on appelle aussi chapeau claque.

— Par le traité d'Utrecht en 1713. L'Espagne essaya en vain de le reconquérir en 1779, par un siège qui dura 3½ ans.

— A une moyenne de 10,-000,000 de tonnes à la seconde, l'année durant.

— La rencontre de masses d'air d'inégale température.

— 2,600 gallons, davantage si l'on fait un travail dur.

— Environ cent tonnes.

— Le carat, de l'arabe kirat, est une sorte de graine de grosseur et de poids uniforme quand elle est sèche.

— 40 pieds cubes pour l'anthracite et 45 pieds pour le bitumineux.

— Ce qu'un homme ou une paire de bœufs peuvent labourer en un jour. En France, une mesure semblable s'appelle un journal.

— Elle fut peinte en blanc en 1814, pour cacher les traces de feu et de balles de la guerre, et l'on en conserva la couleur.

— Sur un total de 4,267, on a trouvé 2,706 femmes et 1,561 hommes.

— Jusqu'aux 4e et 5e siècles, mais, par respect pour le lieu saint, cette pratique fut défendue.

(1) Ces questions et réponses proviennent des jeux de cartes "ENCYCLOPEDIE" de l'abbé Etienne Blanchard qui nous en a autorisé la publication. On peut se procurer ces jeux de cartes "ENCYCLOPEDIE" chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal. Six séries différentes de 260 questions chacune se vendant séparément au prix de \$0.35 l'unité.

temps. Puis, dès que le marché s'est suffisamment rétabli, ils commencent à liquider graduellement leurs effets, placent dans des obligations de tout repos les deux tiers ou les trois cinquièmes de leur nouveau capital, puis continuent à spéculer avec le reste, d'après les mêmes méthodes qu'auparavant.

L'espèce de spéculateur que je viens de décrire ne renferme évidemment qu'un nombre minuscule d'exemplaires. Reconnaissons sans hésiter que le type idéal du joueur de Bourse n'existe pas plus qu'aucun autre type idéal ici-bas. Seulement, en s'efforçant d'imiter dans la mesure du possible les modèles dont nous venons d'esquisser la silhouette, l'amateur de Bourse tout comme l'amateur de courses limitera ses risques et accroîtra ses chances de bénéfice.

Et, pour conclure, j'affirme que la première condition pour connaître certains succès aux Courses comme à la Bourse, c'est de conserver sa tête au moment précis où les autres perdent la leur et d'éviter, en toute circonstance, l'optimisme exagéré tout comme le pessimisme excessif.

LANGUE FRANÇAISE

L'air de famille des mots

Permettez que nous vous présentions cinq autres maisonnées de mots en vue d'étendre votre connaissance du vocabulaire

Par ALBERT LEMIEUX

Que de fois, vous vous êtes exclamé : "Je l'ai reconnu tout de suite à son air de famille !" Ce qui est vrai dans les relations humaines l'est aussi dans le monde de la vie du langage. Si vous apprenez à reconstituer d'un coup d'œil la parenté des mots par leur physionomie étymologique, vous tenez en vos mains le "sésame, ouvre-toi" de l'amélioration du vocabulaire. Si vous avez la racine "caput," tête, dans la tête : *précipiter* (jeter la tête en bas), *capitation*, (revenu par tête), *capiteux* (qui monte à la tête), *décapiter* (enlever la tête), *précipice* (chute la tête la première), *chavirer* (tourner la tête), *capitulation* (reddition de la tête) prennent un aspect familier et vous pouvez les employer en toute connaissance de cause. La racine *capra*, chèvre, se retrace dans *caprice*, *se cabrer* (se révolter), *cabriolet* (saut de jeunes chèvres), *chevroter* (trembloter de la voix comme un bêlement de chèvre), *cabriolet* (voiture légère qui saute beaucoup). Par de tels exercices, vous acquérez une compréhension toute nouvelle de la signification des mots et vous pouvez les utiliser avec plus d'effet. Appliquez-vous à rechercher la souche généalogique des vocables, soyez un adepte de l'histoire des mots et vous deviendrez un as de l'art du maniement du vocabulaire parlé ou écrit.

INSTRUCTIONS. Etudiez le sens des racines et des mots et complétez les phrases par les mots qui conviennent.

1 — FAMILLE DU MOT CAVE, (latin *cavus*)

a—cave; b—cavité; c—caver (*creuser*); d—cavée; e—caver (it.: *tirer de sa poche*); f—cavet; g—concave; h—concavité; i—encaver; j—encavement; k—encaveur; l—excaver; m—excavation; n—décaver; o—caverne; p—caverneux; q—cavernicole; r—cavicorne; s—caveau.

1 — Mettre du vin en cave, c'est l' 2 — La mer creuse des dans le rocher. 3 — Le verre de ma lentille est 4 — On descendit le cercueil dans un 5 — On ne peut pas être en même temps à la et au grenier.

2 — FAMILLE DE LA RACINE GRADE, GRES, GRAVIR

a—grade (*degré*); b—gradin; c—graduel; d—dégradation; e—rétrograder (*march. en arrière*); f—agresseur; (q. *marche à*); g—congrès (*rencontre*); h—digression (*act. de s'éloigner*); i—ingrédient (q. *entre dans*); j—progrès (*pas en avant*); k—transgresser (*passer au delà*); l—gravir; m—grader; n—graduation; o—rétrograde.

1 — Les auteurs diffus s'écartent de leurs sujets, font des dans lesquelles ils s'égarent eux-mêmes. 2 — Dans la composition de la poudre à tirer, il entre divers , tels que le salpêtre, le soufre. 3 — En nous perfectionnant sans cesse, nous suivons la loi du , qui est d'aller toujours de l'avant. 4 — Revenir à l'ancienne civilisation serait suivre une marche qui nous serait funeste. 5 — Il passa par tous les degrés de la milice; et ces différents furent la récompense d'autant d'actions où il s'était signalé.

3 — FAMILLE DU MOT VER (latin *vermis*)

a—ver; b—véreux; c—vermine; d—vernimeux; e—vermisseau; f—vermicelle; g—vermicellier; h—vermicellerie; i—vermicide; j—vermifuge; k—vermoulu; l—miller; m—vermiculé; n—vermiforme; o—vermoulu; p—vermiculaire; q—vermiculure; r—vermivore.

1 — Un remède propre à détruire les vers qui s'engendrent dans le corps est un 2 — Un bois est un bois piqué des vers. 3 — Le est une pâte à potages en forme de fils plus ou moins déliés. 4 — L'envie est la de la gloire. 5 — L'homme n'est qu'un en face de la nature.

4 — FAMILLE DU MOT NAVIRE (latin *navis*)

a—nacelle; b—naval; c—navette; d—naviguer; e—navigable; f—navigabilité; g—navigateur; h—circumnavigation; i—nage; j—nagée; k—nageoire; l—sur-nager; m—nef; n—naufage, *nafragium*, de *navis*, navire et *frangere*, briser; o—navire.

1 — Avant de remonter un fleuve en bateau, il faut s'assurer de sa 2 — Le tisserand se sert de la , ainsi nommée parce qu'elle rappelle la forme d'un navire. 3 — Une est un voyage autour du monde. 4 — Assister au de sa fortune est, pour l'avare, le plus grand désastre. 5 — Transborder une marchandise, c'est la porter d'un dans un autre

5 — FAMILLE DU MOT MEUBLE (latin *mobilis*)

a—meubler; b—ameublement; c—demeubler; d—meublant; e—demeublement; f—remeubler; g—immeuble; h—ameubler; i—mobilier; j—ameublisement; k—mobiliser; l—mobilité; m—mobilisation; n—mobilier; o—immobilier; p—meublier; q—immobilisation; r—démobilisation; s—immobilité; t—locomobile; u—immobile.

1 — L'ensemble des meubles d'un appartement constitue le 2 — La d'un caractère est sa facilité à changer d'opinion, de sentiment. 3 — Ce qui ne se meut pas est 4 — La des vieillards et des enfants en Allemagne est un indice de défaite. 5 — Luc a la bouche passablement ; il a besoin d'un dentier.

REPONSES

Exercice 1 : 1 — i; 2 — b; 3 — g; 4 — s; 5 — a.
Exercice 2 : 1 — h; 2 — i; 3 — j; 4 — o; 5 — a.
Exercice 3 : 1 — j; 2 — k; 3 — f; 4 — c; 5 — e.
Exercice 4 : 1 — f; 2 — c; 3 — h; 4 — n; 5 — o.
Exercice 5 : 1 — i; 2 — l; 3 — u; 4 — m; 5 — c.

RIONS, c'est l'heure...

— Papa, quand il y a des fous en liberté, comment fait-on pour les attraper ?

— Ce n'est pas difficile, mon garçon; il suffit pour ça d'un peu de poudre de riz, d'une robe qui va bien et d'un joli sourire.

— Tu viens de te marier et je suppose que tu peux faire vivre ta femme avec ton salaire ?

— Oui, mais ce qui m'embête, c'est de trouver à gagner un deuxième salaire pour pouvoir vivre moi aussi.

— Je viens d'acheter des meubles et j'ai fait un bon marché.

— Tu ne les as pas payés cher ?

— Ce n'est pas cela, mais quand j'aurai fini de les payer ils seront devenus des antiquités que je pourrai revendre à un bon prix.

— Ce sont des cheveux que vous avez dans ce médaillon-souvenir ?

— Oui, des cheveux de mon mari.

— Mais votre mari est toujours là !

— Sans doute mais ses cheveux n'y sont plus.

— Ma femme s'est sauvée avec mon meilleur ami.

— Ah ! est-ce que c'est un homme de belle apparence ?

— Je ne sais pas, je ne l'ai jamais vu.

— Et tu dis que c'est ton meilleur ami ?

— Certainement, après le service qu'il vient de me rendre.

— Ma chère, nous ne pouvons pas nous permettre de faire le voyage en Californie dont nous parlions; nous devons penser à tout ce que nous avons à payer.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? nous y penserons tout aussi bien là-bas.

— On me dit que ta femme s'est enfuie avec ton chauffeur; ça me fait bien de la peine pour toi.

— Oh ! ne t'en fais pas, je t'en prie ! franchement, je ne tenais pas beaucoup à ce chauffeur-là.

Lui — C'est ahurissant à la fin ! encore ce soir pas de dîner de prêt ! Je vais au restaurant.

Elle — Attends cinq minutes; seulement cinq petites minutes.

Lui — Et alors le dîner sera prêt ?

Elle — Non; juste le temps de mettre mon chapeau et je vais avec toi au restaurant.

Monsieur — Je voudrais t'acheter quelque chose d'utile à l'occasion de ta fête, que me conseilles-tu ?

Madame — Oh, un simple diamant fera tout à fait l'affaire.

— Es-tu d'avis qu'un homme doit dire à sa femme tout ce qu'il pense et tout ce qu'il fait ?

— A mon avis c'est complètement inutile; une femme devine toujours ce que pense son mari et, quant à ce qu'il fait, les voisins se chargent bien de l'en informer.

— Mon mari et moi nous faisons tous les soirs les comptes de la journée et nous préparons ceux du lendemain; c'est une méthode très économique.

— Comment cela ?

— C'est bien simple; quand nous avons terminé, il est trop tard pour sortir et aller dépenser de l'argent au dehors.

— Le docteur a ordonné à ma femme de prendre beaucoup d'exercice ?

— Et que fait-elle comme exercice ?

— Elle remue des tas d'idées folles et ensuite elle court après le trouble.

— Est-ce que tu donnes de l'argent à ta femme pour ses plaisirs ?

— Oui, mais je constate que ce n'est pas un bon système.

— Comment cela ?

— Eh bien, ma femme a toujours dépensé cet argent-là quand je veux ensuite le lui emprunter.

— Je viens de lire un livre tellement mystérieux que je n'y ai rien compris du tout.

— Quel en est le titre ?

— Il n'a pas de titre; c'est le livre des comptes de la maison tenu par ma femme.

— Tu me dis que tu as réussi à empêcher ton mari de rester tard au club le soir; comment as-tu fait ?

Je vais te donner la recette si elle peut t'être utile à toi aussi. Quand j'ai été bien tannée de le voir rentrer à des heures trop tardives, j'ai tout simplement dit, en l'entendant ouvrir la porte : "Est-ce toi, Jacques ?" et mon mari s'appelle Léon. Ça été suffisant, maintenant mon mari rentre toujours de bonne heure.

La diseuse de bonne aventure — Dans les cartes je vois un trésor enterré.

La cliente — Je sais; cela doit être la première femme de mon mari; il ne rate pas une occasion de me dire que celle-là c'était un trésor.

— On dit que c'est Edison qui a fait la première machine parlante.

— C'est une erreur; la première machine parlante date des temps du paradis terrestre; Edison en a simplement inventé une qu'on peut arrêter à volonté.

— J'apprends qu'il y a eu une explosion chez vous; est-ce que la chose a été grave ?

— Très grave.

— Quelle en est la cause, le gaz ?

— Non, de la poudre.

— Oh !... de la poudre de chasse ?

— Non, de la poudre de riz qu'il y avait sur mon paletot quand je suis rentré; alors il y a eu avec ma femme une belle explosion de colère à la maison.

— Maman, qu'est-ce qu'on appelle des instants de loisir ?

— Ma fille, c'est, entre deux travaux pressés, le temps qu'on peut consacrer à un travail moins pressé.

— C'est bien difficile de savoir ce que pense une femme des hommes.

— Il y a pourtant un moyen très sûr pour cela.

— Lequel ?

— Tu n'as qu'à en épouser une.

— On devrait permettre à un homme d'épouser plusieurs femmes.

— Dis pas ça, mon vieux; quand tu seras marié tu comprendras que la loi protège les hommes qui ne sont pas capables de se protéger eux-mêmes.



NOTES Encyclopédiques



Bien que George VI soit le premier roi d'Angleterre à avoir mis le pied dans la Maison Blanche à Washington, son grand-père Edouard VII l'y avait déjà précédé, non comme roi, mais en tant que prince de Galles. C'est en 1860 qu'il vint visiter Washington et qu'il fut l'hôte de la Maison Blanche, ce qui fit beaucoup parler à l'époque car il était le premier prince de la famille royale britannique à le faire.

Buchanan était président de la République des Etats-Unis quand ce pays reçut la visite du prince de Galles qui devait être plus tard Edouard VII; la Maison Blanche était alors une résidence beaucoup moins spacieuse qu'aujourd'hui, à tel point que la visite princière mit le Président en difficulté parce qu'il n'y avait ni assez de place ni assez de lits et qu'il dût prêter le sien à Edouard VII et coucher sur un sofa dans son bureau.

Le Ministère des munitions et approvisionnement est l'organisation régulatrice et plus puissante qui ait existé dans l'histoire du pays. Le Canada est le seul pays parmi les Nations-Unies qui n'ait qu'un seul organisme pour voir à la production de tous ses approvisionnements de guerre. Le Ministère signe des contrats et donne des commandes non seulement pour les magasins militaires des forces armées canadiennes mais aussi pour les forces armées des nations alliées. Il a facilité la production en aidant à transformer et à développer les industries de paix, en construisant des nouvelles usines et en établissant des industries tout à fait nouvelles sous la tutelle du gouvernement; enfin en contrôlant les matières premières et les services publics de manière à englober dans les programmes de guerre toutes les ressources disponibles de la nation.

Il se fabrique, au Canada, trois modèles d'avions d'instruction; quatre modèles d'avions de combat; un modèle d'avion de transport et, en plus, pratiquement tous les genres de pièces, instruments, armement, hélices, y compris les pièces de rechange.

Environ douze mille avions sont révisés régulièrement au Canada pour les remettre en parfait état de service.

Le Canada a réalisé d'énormes progrès dans la fabrication des avions. Cette industrie commença modestement, avant la guerre, avec mille employés mais, depuis le début de la guerre, elle est devenue l'une des plus puissantes industries du Canada. Elle occupe aujourd'hui plus de 120,000 employés, hommes et femmes. La production annuelle moyenne de l'avionnerie, au cours des cinq années qui ont précédé la guerre, était d'environ 40 avions; en 1943 elle dépassait 4,000 avions. L'espace occupé par les usines, de 500,000 pieds carrés qu'il était, atteint aujourd'hui 14 millions de pieds carrés.

Un avion n'est pas construit pour durer indéfiniment; les décollages et les atterrissages lui font subir de rudes épreuves qui lui causent souvent des avaries. Dans les airs il s'use et se détériore facilement. On doit donc faire réviser régulièrement les avions par des mécaniciens experts. Cette révision équivaut presque à la construction d'un nouvel appareil puis-

qu'on doit démonter entièrement l'avion à réviser et le reconstruire depuis le nez jusqu'à la queue.

Dans la guerre actuelle le Canada a produit non seulement plusieurs millions d'obus et des milliards de cartouches pour armes portatives, mais il a aussi créé une nouvelle industrie qui consiste à remplir les obus de différents explosifs qu'on expédie ensuite outre-mer sous leurs formes définitives. De plus, on a stimulé la production de quantités énormes de grenades sous-marines, de mines anti-chars, de bombes aériennes, de bombes pour mortiers de tranchées et de pièces pyrotechniques pour les forces armées.

Un projectile n'est pas seulement formé d'un étui d'acier chargé d'explosifs; plusieurs des pièces qui y entrent doivent être faites avec adresse et précision. Les obus doivent être usinés avec le plus grand souci de perfection et les fusées qui les coiffent sont souvent aussi compliquées qu'une montre. Ce n'est pas un travail à confier à des mains inexpérimentées.

Les véhicules blindés de combat construits au Canada pendant l'année 1943 s'élevaient à 15,500 contre 12,500 en 1942, soit une augmentation de 24 pour cent. En valeur, cette production accuse aussi une augmentation qui est de 44 pour cent à cause de nouveaux genres de véhicules plus coûteux.

La fabrication des tubes et des affûts de canon que l'on compte comme articles distincts atteignait 45,000 en 1943 comparativement à 31,000 en 1942. Les mitrailleuses, les fusils et autres armes portatives se chiffrent par 580,000 en 1943 contre 325,000 en 1942.

On a produit, en fait de projectiles de canons 30 millions d'obus en 1943 en regard de 28 millions en 1942. Les cartouches d'armes portatives sont passées de 1.2 milliard à 1.5 milliard.

On a construit 150 cargos en 1943 contre 81 en 1942. Le tonnage est passé de 838,000 tonnes en 1942 à 1,478,000 tonnes en 1943. La construction de navires de guerre a fléchi de 117 navires en 1942 à 100 en 1943, mais là encore, la production a été plus coûteuse parce que plus compliquée. Les frégates ont commencé à remplacer les corvettes; si bien que les dépenses pour la construction de cargos et de navires de guerre et pour la réparation des navires sont passées de 256 millions en 1942 à 416 millions en 1943.

La production des produits chimiques et d'explosifs était, en 1942 de 860 millions de livres; en 1943 elle a été d'un milliard de livres.

La production d'appareils de signalisation et de communication a plus que doublé en 1943, alors qu'elle était de 180 millions contre 84 millions en 1942.

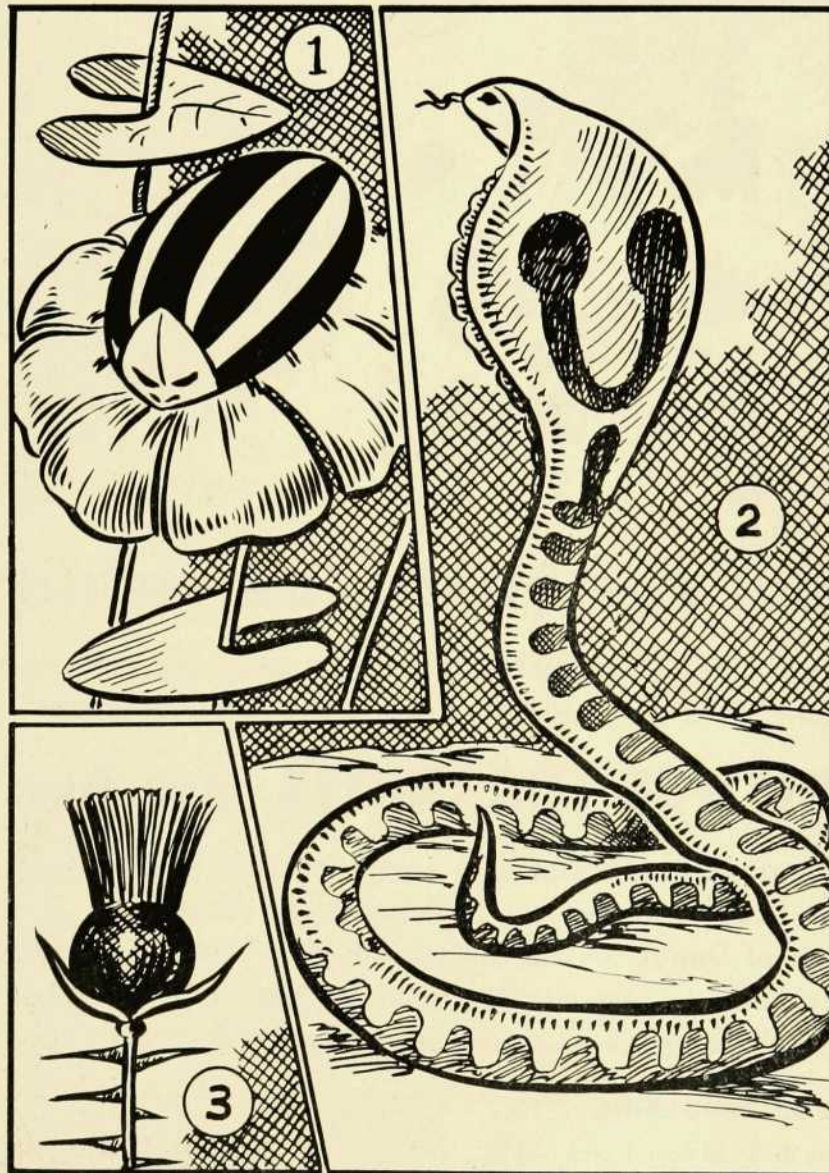
Les dépenses pour les entreprises de construction sont tombées de 219 millions en 1942 à 194 millions en 1943.

Pour chaque chantier maritime sur la côte du Pacifique, sur les Grands Lacs, sur le Saint-Laurent ou sur les côtes de l'Atlantique, il y a une multitude d'ateliers et d'usines, dans toutes les parties du Canada, qui produisent des pièces de navires, depuis les moteurs jusqu'aux habitacles.

Le bombardier qui sort de l'usine d'avions prêt à subir l'épreuve de l'air, ne représente pas seulement le travail accompli par les employés de l'avionnerie. Les feuilles d'aluminium, les hélices, les appareils de radio, les fils électriques, produits de centaines d'industries, se rencontrent tous à l'atelier de montage.

L'usine qui produit des milliers d'explosifs ne fait que compléter le travail des hommes et des femmes des autres usines qui fabriquent les fusées et les amorces. Les fabriques principales sont comme la chaîne d'un tissu dont les usines secondaires constituent la trame. Le moindre établissement fait partie d'une contexture serrée.

Du point de vue de la valeur, soit quatre cent millions de dollars en 1943, la fabrication de véhicules automobiles militaires est la plus considérable dans l'histoire de l'industrie canadienne.



1 — Les pétunias sont de jolies fleurs qui sont appelées à rendre de grands services ! On a observé en effet qu'elles opèrent très rapidement la destruction de ces vilains insectes qu'on appelle communément "bêtes à patates"; elles attirent invinciblement ces insectes et les empoisonnent. 2 — Les cobras sont des serpents très venimeux qui causent annuellement la mort de 20,000 personnes aux Indes. Les cobras de la grande espèce atteignent jusqu'à 12 pieds de longueur. 3 — On a sans doute remarqué que le chardon figure dans les Armoiries de l'Ecosse. Voici pourquoi. Au 9^e siècle, une troupe de Danois, grands pillards, envahit une région de l'Ecosse. Durant la nuit, ils approchaient d'un village lorsque l'un d'eux mit le pied sur un chardon. Le cri qu'il poussa réveilla un habitant qui donna l'alarme. Le village fut sauvé du massacre.



Dessin
F.-L. NICOLET

MERCREDI PROCHAIN, LE 29 NOVEMBRE

... paraîtra LA REVUE POPULAIRE de décembre avec un sommaire extrêmement varié, de nombreuses pages en couleur d'une belle présentation et un roman d'amour choisi avec un soin particulier:

LA CROISIÈRE ENCHANTÉE, par Léo Dartey

Entre autres articles: Devrions-nous adopter la représentation proportionnelle? par Jules Pelletier. — Ce dont on parle, par Lucette Robert. — La légende de l'étoile, par Fernand de Verneuil. — Ce cher vieux Paris, par Marcel Dugas. — La Bohème de New-York, par Jacques Cossette. — Chez nos éditeurs, par Thérèse Fournier. — La cuisine de Mme Rose Lacroix. — Les ouvrages de broderie de Mme L. de Bellefeuille. — Le coin des mamans, de Mme Rosario Lavallée.

Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Veuillez trouver ci-joint la somme de \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans à LA REVUE POPULAIRE. — Important: Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975, rue de Bullion

Montréal (18), P.Q.



SIMPLIFIEZ L'ACHAT DE VOS ETRENNES en abonnant vos parents et amis à LA REVUE POPULAIRE: un an, \$1.50; deux ans, \$2.00. (Pour le Canada seulement.)